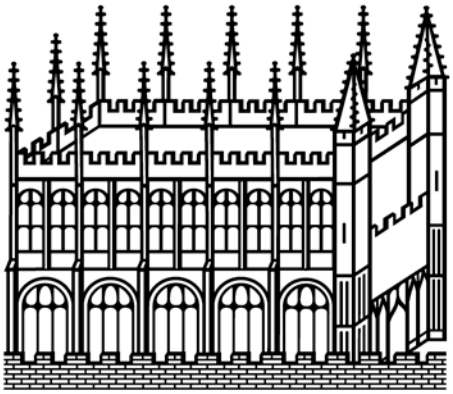


Bodleian Libraries

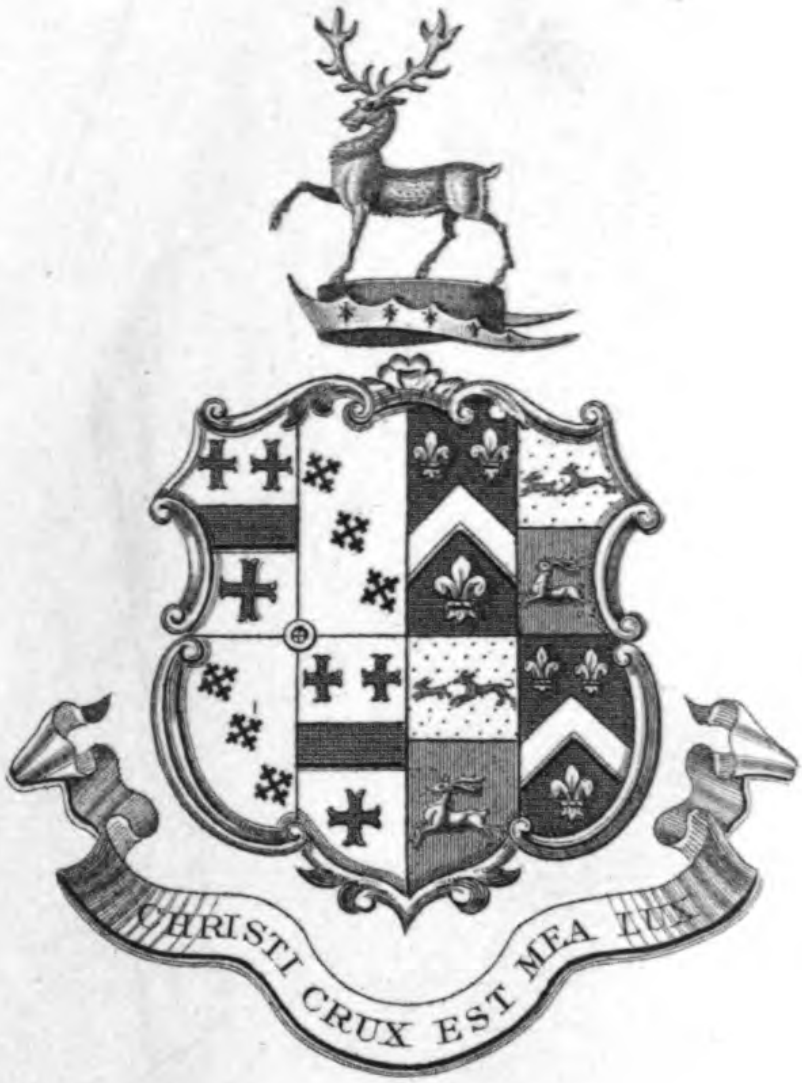
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



D 100/3

THÉÂTRE

A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES,

PAR

MADAME LA COMTESSE DE GENLIS.

LEÇON COMMENCE, EXEMPLE ACHEVE.

LA MOTTE, *Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.*

TOME TROISIÈME.

A LONDRES:

CHEZ G. WILKIE ET J. ROBINSON,

ET GEORGE ROBINSON,

PATERNOSTER-ROW.

1806.

LES FAUX AMIS,

COMÉDIE.

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Le Comte D'ANGLURES.

Le CHEVALIER, *Fils du Comte.*

Le Marquis de VALVILLE.

DORSAIN, } *Amis du Chevalier.*
VALMONT, }

BRUNEL, *Valet de-Chambre du Chevalier.*

ZEPHYR, *Coureur du Chevalier.*

La Scène est à Paris, chez le Comte.

LES FAUX AMIS,

COMEDIE.

——The friendships of the world are oft'
Confed'racies of vice or leagues of pleasure.
Cato.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Salon.

BRUNEL, ZEPHYR.

BRUNEL *(tenant un papier.)*

VOILA donc votre mémoire, Monsieur Zéphyr; pardi, vous avez eu bien de la peine à me le donner: vous craignez mon examen, & vous aimeriez mieux, je crois, traiter cette affaire avec Monsieur le Chevalier qu'avec moi.

ZEPH. Ma foi, il vaut toujours mieux n'avoir affaire qu'à ses Maîtres...

BRUN. Oui, quand ils n'ont que vingt-un ans, sur-tout; ils ne sont pas si près-regardans qu'un vieux valet-de-chambre affectionné à leurs intérêts, n'est-ce pas?... Mais, voyons donc ce mémoire...

ZEPH. Vous remarquerez, Monsieur Brunel, qu'il comprend la dépense de deux mois. . .

BRUN. *(Il met ses lunettes.)* Oui, oui. . . *(Il lit tout haut.)* *Pour un bouquet de roses artificielles, neuf francs. . . Du douze, pour deux branches de jacinthe, trois livres. . . Du vingt, pour six anémones. . .* Parbleu, vous aimez bien les fleurs ! . . .

ZEPH. Avec tout cela, il n'y en a que pour cinq louis. . .

BRUN. C'est un bagatelle en effet. . . Allons, allons, il faut prendre patience. *(Il continue)* *Pour six paires de bas de soie, cinquante quatre livres. . . Pour huit paires de souliers brodés en paillettes, soixante douze livres. . . Pour une plume, couleur de rose. . . pour une plume blanche. . . pour un panache noir & bleu, quatre louis. . .* Mais, comment, diantre, l'entretien d'une jolie femme n'est pas plus cher que le vôtre ! Quelle folie !...

ZEPH. Je suis pourtant très-économe, je vous en réponds ; demandez à Monsieur de Valmont ce que lui coûte Rossignol, son coureur ; vous verrez la différence.

BRUN. Eh bien, j'en conclurai qu'il faut se passer d'un coureur. . .

ZEPH. Cela est bien-tôt dit ; heureusement que tout le monde ne pense pas comme vous: tenez, Monsieur Brunel, aujourd'hui un jeune Seigneur sans coureur & sans chasseur, est un corps sans ame. . . Enfin, Monsieur de Valmont, pour pouvoir gar-

der Rossignol, a fait le sacrifice du meilleur cuisinier de Paris. Je suis sûr de cela.

BRUN. Je crois que ceux qui vont dîner chez lui ne trouvent pas ce sacrifice-là fort raisonnable. . . Mais, j'entends la voix de Monsieur le Comte...Allez m'attendre dans ma chambre; j'irai vous rejoindre tout-à-l'heure... *(Zephyr sort.)* Quel plaisir peut-on trouver à dépenser plus de quatre mille francs par an pour un animal aussi inutile que celui-là ! . . .

SCENE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, BRUNEL.

LE COMTE.

BRUNEL, allez voir ce que fait mon fils, & informez-vous de ses projets pour la journée.

BRUN. Oui, Monsieur. *(Il sort.)*

LE MARQ. Je vous prie, mon cher Comte, soyez discret; ne lui parlez point de la signature des articles, je me fais un vrai plaisir de jouir de sa surprise. . .

LE COMTE. Sa joie l'égalera surement; il aime votre charmante fille avec une passion inexprimable. . .

LE MARQ. Et, de son côté, Eugénie le préfère à tout autre.

LE COMTE. Je crois qu'elle ne se repen-

tira jamais d'avoir daigné le choisir. Mon fils a des défauts, je ne vous les ai point cachés; l'extrême douceur de son caractère le rend quelquefois trop facile, & la bonté de son cœur lui donne souvent une crédulité dangereuse. Sa franchise & sa sincérité qui sont incomparables, le portent à juger toujours les autres d'après lui-même; non-seulement il ne soupçonne personne de mauvais foi, mais il pense à peine qu'un vice si bas puis exister. Tant de candeur a sans doute beaucoup d'inconvéniens; mais cette qualité précieuse est si estimable & si attachante, que ce n'est qu'avec les précautions les plus délicates qu'on doit entreprendre d'en modérer l'excès. La défiance est surtout révoltante dans la jeunesse; & celui qui à vingt-ans, voit déjà les hommes tels qu'ils sont, sera, inévitablement, à quarante-un, misanthrope outré. Cependant, comme la première règle pour instruire est d'être vrai, je n'ai point déguisé à mon fils qu'il existoit des ames perverses & corrompues; mais, respectant le pureté de son cœur, j'ai passé légèrement sur ces peintures horribles & cruelles, affligeans détails qu'on a si souvent exagérés, & qui ne servent qu'à noircir les idées & à flétrir l'ame du jeune homme qu'on veut éclairer.

Le Marq. Je pense comme vous, & la conformité de nos principes sur l'éducation, est le premier motif qui m'ait décidé à vous offrir ma fille. Vous eûtes l'honnêteté de

m'avertir des défauts du Chevalier, du goût naissant qu'il paroissoit alors prendre pour le jeu ; nous lui imposâmes une épreuve de dix-huit mois. Déjà un an s'est écoulé depuis cette convention ; & je suis si touché de l'exactitude avec laquelle il a gardé sa parole, de l'attachement qu'il a pour Eugénie, & de l'amitie qu'il me témoigne, que je ne puis me résoudre à différer davantage son bonheur ; d'ailleurs, vous m'avez assuré qu'il n'a même jamais eu de passion réelle pour le jeu. . .

Le Comte. Oui, il n'étoit joueur que par air & par foiblesse. Il est instruit, il sait s'occuper ; il a de l'esprit & de l'élévation dans l'ame : avec de semblables qualités, on devient rarement un joueur de profession. Mais à son entrée dans le monde, il a trouvé le goût du jeu si généralement répandu, il a vu tant de gens s'énorgueillir du titre de gros joueur, & sans autre mérite en effet, être accueillis & recherchés dans la société, que le défaut de réflexion ordinaire à son âge, le mauvais exemple, & une vanité puérile, l'emportèrent facilement sur la raison & mes conseils.

Le Marq. Il faut véritablement bien peu de réflexion pour être seduit par cette prétendue considération, dont les joueurs pensent jouir dans la société. On les prie à souper, non pour leurs agrémens & les charmes de leur conversation, mais pour les établir autour d'une table, leur gagner de

l'argent, & les ruiner si l'on peut : voilà l'unique motif qui les fasse rechercher. Il faut avoir une vanité bien ingénieuse, pour pouvoir s'énorgueillir d'un succès qui n'est dû qu'à une semblable cause !

Le Comte. Enfin, mon fils maintenant me paroît penser à cet égard comme nous ; je suis bien certain que, depuis un an, il n'a pas joué une seule fois ; mais il est vrai qu'il a eu peu de sujets de tentation : il a voyagé l'hiver dernier ; ensuite il a passé quatre mois à son régiment, dans un garnison où le jeu n'est point à la mode. Il n'y a que deux mois qu'il est de retour à Paris ; pour bien constater sa conversion, peut-être faudroit-il attendre le retour du printemps, & laisser passer tout l'hiver. . .

Le Marq. Je reconnois-là votre délicatesse, mon cher Comte, & cette exacte & scrupuleuse probité qui vous inspire toujours la crainte d'abuser de la confiance qu'on vous témoigne ; pour moi, je suis sans inquiétude, & je ne veux plus différer une union de laquelle j'attends tout le bonheur de ma vie. Votre fils m'est dévenu cher autant qu'il peut vous l'être ; je ne trouve à blâmer dans sa conduite qu'une seule chose, & je me proposois de vous consulter là-dessus : c'est l'intimité de sa liaison avec deux jeunes étourdis qui ne me paroissent en rien dignes de son amitié. . .

Le Comte. Valmont & Dorsain ?

Le Marq. Justement. Le premier, sur-

tout, est un joueur décidé, & tous deux sont d'une fatuité, d'une suffisance ! . . .

LE COMTE. J'en conviens ; mais mon fils a vingt-un ans ; il est dans le monde depuis quatre, je ne puis l'empêcher de vivre avec des jeunes gens de son âge ; il a été fort recherché par Dorsain & Valmont, qui, par leur naissance du moins, font partie de ce qu'on appelle la *bonne Compagnie ;* d'ailleurs, mon fils est persuadé qu'il a en eux deux amis véritables ; j'entreprendrois en vain de le dissuader, & j'ai pris le parti de les attirer chez moi l'un & l'autre, afin de faire observer peu-à-peu à mon fils, les ridicules frappans dont ils sont couverts ; &, de cette manière, je l'espère, je parviendrai insensiblement à lui ouvrir les yeux.

LE MARQ. Allons, je m'en rapporte entièrement à vous, & je persiste dans mon dessein pour ce soir.

LE COMTE. Vous avez bien fait vos réflexions ?

LE MARQ. Oui, je suis absolument décidé, je vais chez mon Notaire. . .

LE COMTE. Vous me comblez de joie, je l'avoue. . .

LE MARQ. Je regarde ce jour comme le plus beau de ma vie. . .

LE COMTE. Mon fils ! . . . Quels seront ses transports ! . . . .

LE MARQ. Mais de la discrétion, je vous prie. . .

LE COMTE. Ah, soyez tranquille. . .

LE MARQ. Vous viendrez me prendre à huit heures précises chez moi, pour m'amener ici ? . . .

LE COMTE. Quoi ! l'explication ne se fera point devant Eugénie ?

LE MARQ. Non, vous connoissez sa modestie & sa timidité ; elle desire que le secret soit révélé au Chevalier chez vous ; elle craint, sans doute, de laisser paroître une émotion trop vive ; ménageons sa délicatesse. . .

LE COMTE. Ah, la source en est trop pure pour ne pas la respecter ! . . . Cette aimable pudeur est la grâce la plus touchante qui puisse embellir une femme ; elle est le gage certain de l'innocence ou de la vertu. La coquetterie même, pour plaire & pour séduire, est souvent forcée d'en emprunter au moins l'apparence, & son art le plus raffiné, consiste sur-tout à la savoir feindre.

LE MARQ. Ainsi, je vais dire à ma fille que tout est arrangé suivant ses desseins. . . A propos, vous ai-je montré le présent de noces que je destine au Chevalier ?

LE COMTE. Non.

LE MARQ. C'est le portrait d'Eugénie ; il est charmant ; cependant, avant de le donner, je veux savoir si le Chevalier sera content de la ressemblance. . . Mais nous causerons de tout cela tantôt. Adieu, à ce soir ! . .

LE COMTE. Je serai surement chez vous avant huit heures. *(Le Marquis sort.)*

Dunston
D100/3

COMTE *(seul)*. L'honnête homme ! uel bonheur pour moi de pouvoir r à mon fils un tel beau-père, & une e charmante ! . . .

SCENE III.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

bien, Brunel, que vous a dit mon fils mploi de sa journée ?

UN. Ma foi, Monsieur, ce n'est pas peine que j'ai pu le savoir ; il est avec ieur Dorsain & Monsieur de Val- qui font un tel train dans sa cham- .

COMTE. Enfin, se prépare-t-il à sor- . .

UN. Oui, Monsieur, ils vont au petit erque acheter des boucles & des bou- & puis au bois de Boulogne, & puis à lme, où ils dîneront & s'habilleront ; e ils se transporteront à la Comédie Italienne, d'où ils iront au Colisée, de là aux Danseurs de corde ; enfin, ils souperont au Palais-Royal, & termineront la journée par le bal de l'Opéra.

LE COMTE. Mais voilà en effet une journée bien remplie ! . . .

BRUN. Bon, j'ai encore oublié deux ou trois choses; le détail étoit bien plus long. ... ils ont parlé d'un réveillon après le bal...

LE COMTE. Appelez-moi mon fils...

BRUN. Il m'a dit qu'avant de sortir il viendroit s'informer des nouvelles de Monsieur... Ah, justement le voici.

LE COMTE. Laissez-nous. *(Brunel sort.)*

SCENE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

APPROCHEZ, mon fils... *(Il regarde à sa montre.)* Il est midi, & Brunel m'a dit que vous alliez sortir pour ne rentrer qu'à six heures du matin...

LE CHEV. Il est vrai que je l'ai promis...

LE COMTE. Et vous faites-vous une idée bien charmante d'une semblable journée?...

LE CHEV. Ah, point du tout, mon père, je vous assure...

LE COMTE. Pourquoi donc l'employer d'une manière si frivole, si vous n'en devez même pas retirer le fruit d'un amusement passager? ... C'est qu'on vous l'a proposé, & que vous êtes foible, n'est-ce pas? ... La complaisance est sans doute une des qualités qu'on doit apporter dans la société; mais il

faut cependant savoir y mettre des bornes ; & c'est pousser bien loin les égards & la politesse, que de se sacrifier vingt-quatre heures de suite à la fantaisie des autres. D'ailleurs, mon fils, consacrer une journée entière à la plus vaine dissipation, n'en pas réserver du moins deux ou trois heures pour votre instruction particulière, ce n'est pas-là ce que vous m'aviez promis : si vous embrassez un tel genre de vie, comment voulez-vous former votre esprit, perfectionner vos connoissances, apprendre votre métier, devenir enfin un homme estimable, & un militaire distingué ?

Le Chev. Je ne compte pas non plus prendre une semblable habitude ; naturellement j'aime à m'occuper.

Le Comte. Oui, mais c'est un goût qui s'éteint promptement, s'il n'est entretenu avec le plus grand soin ; & pour le conserver, il faut se faire une règle invariable de ne jamais perdre entièrement un seul jour.

Le Chev. Eh bien, mon père, je renonce sans peine à cette partie ; je dînerai ici, & j'irai seulement les retrouver à la paulme un moment.

Le Comte. Non, sortez, ne rompez point votre engagement ; mais soyez ici vers les sept heures & demie, je vous menerai chez le marquis de Valville.

Le Chev. Quoi ! j'y serai reçu aujourd'hui ? Je croyois qu'Eugénie devoit aller voire sa tante à Saint-Germain. . .

LE COMTE. Au-lieu de cela, sa tante est ici. . .

LE CHEV. Ah, Dieu ! & pouvant voir Eugénie, j'avois disposé de tout ma journée . . . Que ne vous dois-je pas, mon père, de m'avoir averti. . .

LE COMTE. Vous l'aimez donc toujours avec la même vivacité ?

LE CHEV. Si je l'aime ! . . . Ah, tout mon bonheur est attaché à l'obtenir, à me rendre digne d'elle. . . Hélas, il faut attendre encore six mois, six mortels mois ! . . . Croyez-vous, mon père, que Monsieur de Valville n'abrégera pas une épreuve si longue & si cruelle ? . . .

LE COMTE. Non, ne vous en flattez point, il est inflexible à cet égard. Vous savez l'aversion décidée qu'il a pour les joueurs ; vous avez aimé le jeu ; vous avez promis d'y renoncer ; il n'exige qu'une épreuve de dix-huit mois ; vous vous y êtes soumis ; vous devez donc la subir sans vous plaindre. D'ailleurs, M. de Valville, en craignant que vous n'ayez conservé du goût pour le jeu, ne forme en même-tems aucun doute sur votre probité ; il ne veille point sur votre conduite, ne fait point épier vos demarches ; il se repose entièrement sur votre parole & votre bonne foi. . .

LE CHEV. Ah, mon père, il me rend justice, je suis incapable de le tromper ; si j'avois eu le malheur de jouer & de perdre au-delà de nos conventions, j'aurois du moins

la franchise de l'avouer. . . mais je suis bien sûr que ma sincérité ne sera jamais exposée à cette épreuve cruelle. Le sacrifice qu'il m'a demandé, me coûte si peu ! . . . Eh, quel est celui qui pourroit me parroître pénible, avec la récompense qui m'est promise ? . . . Je vous proteste que, sans peine & sans effort, je ne joue que lorsque cette complaisance est absolument un devoir de société, & que depuis un an je n'ai même point encore perdu cette somme modique à laquelle vous m'avez ordonné de m'arrêter.

Le Comte. Persévérez dans cette conduite, mon fils; elle sera d'autant plus estimable en vous, que vous avez pour amis deux joueurs décidés. . .

Le Chev. Mais Dorsain n'est pas joueur. . .

Le Comte. Il est beaucoup trop encore pour sa fortune ; & Valmont ?. . .

Le Chev. Il est vrai, il aime le jeu ; mais je l'ai vu plus d'une fois former le projet d'y renoncer.

Le Comte. Oui, quand il en est maltraité. . . D'ailleurs, que feroit-il s'il ne jouoit pas ? Il n'a n'instruction, ni conversation, ni attachement, ni fortune à perdre ; car on dit qu'il est entièrement ruiné ; ainsi, si j'étois son ami, je le regarderois jouer avec autant d'indifférence, que j'éprouverois de chagrin en voyant un homme aimable, honnête, & sensible, se livrer à cette funeste passion, produite souvent par l'oisi-

veté, mais fortifiée par l'avarice, entretenue par de folles espérances, & qui enfin, ouvrant le cœur aux désirs immodéres & bas de la cupidité, ne respectant ni les liaisons, ni l'amitié, & cherchant ses succès dans le malheur des autres, par une juste punition, ne procure, après tant d'égaremens, que la ruine & le repentir.

Le Chev. Valmont, je l'espère, évitera cette affreuse destinée; il est vrai qu'il n'a pas d'instruction, mais il a un cœur excellent; il est d'une gaieté très-aimable, & d'un naturel! . . .

Le Comte. C'est-à-dire qu'il est étourdi, inconsidéré; qu'il dit sans réflexion tout ce qui lui passe par la tête, & qu'il est bien bruyant & bien impoli: voilà ce que vous appelez du naturel, & voilà précisément *le naturel* dont il faudroit se défaire. Il est assez commun que la juste aversion qu'inspire la pédanterie, fasse tomber dans l'extrémité contraire, & porte à louer & à admirer l'ignorance & la grossièreté; mais le bon goût doit nous préserver de l'un ou l'autre excès, & nous apprendre à n'estimer l'instruction qu'autant qu'elle est dépouillée d'affectation & d'apprêt, & à n'aimer le naturel que lorsqu'il se produit sous une forme agréable.

Le Chev. Je vois avec peine, mon père, que vous avez de grandes préventions contre Valmont & Dorsain; ah, le dernier surtout, si vous le connoissiez mieux, vous l'aime-

riez, mon père, j'en suis sûr : il a une ame d'une sensibilité, une chaleur dans son amitie ! . . .

LE COMTE. Oui, *chaleur, force, enthousiasme*, voilà ses expressions, & vous vous laissez prendre à ce galimatias ! Vous connoîtrez un jour, mon fils, que ce pompeux langage n'est point celui du cœur ; le sentiment donne souvent des idées sublimes, mais toujours il les exprime avec simplicité ! . . . Enfin je vous l'avoue, vos deux amis ont un vice horrible à mes yeux, & qui me les rendra à jamais insupportables. . .

LE CHEV. Mais quel est-il ?

LE COMTE. La fatuité.

LE CHEV. Ah, Dorsain est trop passionné pour être fat ! . . .

LE COMTE. En effet, on n'est point fat & passionné, vous avez raison ; mais votre ami est incapable d'éprouver une passion véritable. . .

LE CHEV. Ah, mon père, je vous assure. . .

LE COMTE. Vous êtes son confident, & je ne le suis pas ; eh bien, que diriez-vous, si je vous apprenois que je sais comme vous tous ses prétendus secrets ?

LE CHEV. J'avoue que j'ai peine à croire. . .

LE COMTE. Il porte toujours sur lui deux portraits de la même personne ; l'un dans une bague, l'autre dans un porte feuille ; il a des cheveux & un chiffre dans

une montre; les cheveux sont noirs. . . & pour vous donner un détail plus positif, le portrait de la bague ne représente qu'un profil, & celui du porte-feuille représente la personne en habit de bal. Eh bien, suis-je instruit ?

LE CHEV. Je ne reviens pas de ma surprise; comment se peut-il ?

LE COMTE. Jugez à présent, mon fils, si un homme capable de tant d'indiscrétion, & qui, pour satisfaire la plus méprisable vanité, manque au secret qu'il a promis, trahit à la fois la confiance & l'honneur : jugez si un tel homme est honnête & sensible, & s'il est digne d'être aimé ! . . .

LE CHEV. Je suis confondu ; mais cependant je ne puis me persuader que Dorsain ait un mauvais cœur. . . Il y a quelque chose là-dessous qu'il m'expliquera. . .

LE COMTE. Je doute fort qu'il puisse se justifier . . . Mais j'entends du bruit, on vient. . .

LE CHEV. Ce sont eux, sans doute, qui me cherchent. . . Mon père, je dînerai ici ; à quelle heure irons-nous chez monsieur de Valville ?

LE COMTE. A huit heures, je sortirai, je reviendrai vous prendre. Adieu, mon fils ; je vois vos amis, je vous laisse. *(Il sort.)*

LE CHEV. Je meurs d'envie de m'expliquer avec Dorsain . . . il me seroit affreux de perdre mon estime pour lui ! . . .

SCENE V.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

VALMONT.

MAIS, Chevalier, à quoi t'amuses-tu donc ? Il est une heure, partons. . . Ah, que je te conte auparavant. . . je viens de faire une jolie découverte, Dorsain est *Glukiste ;* nous venons d'avoir une dispute sur la musique, mais une dispute à nous brouiller. . . Le sage Brunel est accouru tout effrayé à nos cris ; il a véritablement pensé que nous allions nous battre. . .

LE CHEV. Quelle folie ! . . . Mais comment pouviez-vous établir un semblable discussion ? Vous ne savez la musique ni l'un ni l'autre.

DOR. Bon, qu'importe ! Nous savons crier à tue tête, & dire : *Cela est détestable,* ou *cela est admirable.* Voilà tout ce qu'il faut pour soutenir ce genre de dispute.

VAL. Tu penses, peut-être, qu'il est nécessaire d'être musicien pour bien parler musique, & pour en juger sainement ? . . . Quels préjugés ! . . . Je n'en sais pas une note ; eh bien, demande à Dorsain comment je raisonne sur tout cela. . . toi-même, Chevalier, quoique tu sois bon musicien, je ne te craindrois point ; je te dirois. . .

LE CHEV. Ah, déjà, je vous demande

grâce, & je me reconnois vaincu ; car je suis si las de cette espèce de conversation. . .

Dor. D'ailleurs, Valmont, le Chevalier est de votre avis ; il est *Picciniste.*

Le Chev. Moi, point du tout.

Val. Comment ! encore un déserteur... Chevalier, vous n'êtes pas de bonne foi ; l'autre jour vous paroissiez charmé de Roland.

Le Chev. J'en conviens.

Val. Par conséquent, Gluk est donc *un barbare.*

Le Chev. Voilà une belle conclusion !

Val. Je ne l'ai point imaginée ; l'idée n'est pas de moi, mais elle est reçue du moins.

Dor. Enfin, il faut pourtant savoir avec qui l'on vit ; Chevalier, expliquez-vous ; êtes-vous Glukiste ?

Le Chev. Non.

Val. Mais, qu'êtes-vous donc ?

Le Chev. Ni Picciniste, ni Glukiste, c'est-à-dire je suis raisonnable.

Val. Quoi ! sans état, sans existence, un personnage neutre ! . . . Ah, cela est bien médiocre ! . . .

Le Chev. Mais savez-vous pourquoi je ne suis d'aucun partie ? c'est que j'aime véritablement la musique ; & que ce goût, fondé sur quelques connoissances, m'a préservé des malheureuses préventions auxquelles vous vous livrez l'un & l'autre, & qui vous font perdre tant de plaisirs.

Dor. Mais, cependant, il n'est pas possible d'admirer également deux compositeurs.

LE CHEV. Pourquoi donc ? Leurs talens, quoique différens, ne peuvent-ils pas être également admirables dans leur genre ?

VAL. Ainsi, Chevalier, tu trouves donc que nous autres chefs de parti nous n'avons pas le sens commun ? que nous sommes des imbécilles, des ignorans ?

LE CHEV. Je ne me servirai jamais de semblables expressions ; ce seroient celles de l'enthousiasme & de la passion, qui ne s'écartent que trop souvent des égards de la politesse & de l'honnêteté. Mais la raison est toujours indulgente dans ses jugemens, & modérée dans ses critiques.

VAL. L'aversion des deux partis sera peut-être tout le fruit que tu retireras de ta prétendue sagesse.

LE CHEV. La crainte d'éprouver un injustice, ne m'impêchera jamais de dire la vérité.

DOR. Moi, j'ai trop de chaleur pour avoir tant de modération, je l'avoue ; j'ai une tête ardente, qui m'emporte malgré moi.

VAL. Dorsain, je sais bien pourquoi vous êtes devenu Glukiste, c'est une affaire de sentiment ; on l'a exigé de toi. Allons, allons, conviens-en ; cela est respectable, d'ailleurs...

DOR. Quelle extravagance !... ne parle point de sentiment, tu n'y entends rien.

VAL. Peux-tu dire cela, après ce que je t'ai confié hier !... quand la tête me tourne ... je conterai cette histoire au Chevalier

quelque jour; il sera bien étonné. . . ma foi, pour le coup, je suis pris, & très-sérieusement. . . Mais quelle heure est-il? nous nous oublions; & le petit Dunkerque! Chevalier, je suis impatient de te faire voir les boucles que j'ai commandées...A propos, connois-tu ma chaîne de montre? *(Il la lui donne).* N'est ce pas qu'elle est charmante?

LE CHEV. Voilà des cheveux de la plus jolie couleur! . . .

VAL. *(avec une extrême fatuité).* Cheveux de pendus. . . cheveux de pendus. . . au vrai, ils sont si jolis, que c'est presque une indiscrétion de les porter; car on doit les reconnoître. . . Ils ont une grande réputation, ces cheveux-là! . . . Chevalier, vous les avez admirés hier au Bois de Boulogne.

LE CHEV. *(étonné).* Comment!

VAL. De grâce, que ceci ne vous passe jamais.

DOR. Oh, le Chevalier est discret, je te réponds de lui. A propos Valmont, êtes-vous prié au bal chez Madame de Saint-Ange?

VAL. Oui, mais je n'irai point.

DOR. Pourquoi?

VAL. C'est que j'ai des torts affreux avec Madame de Saint-Ange; il faudroit essuyer des reproches. . . Au reste, je serois en fond pour en rendre; car elle est d'un caprice & d'une coquetterie. . .

DOR. Je t'ai vu occupé d'elle un moment. . .

VAL. Surement ; toute coquette a le droit de nous attirer, mais pour un moment, comme tu dis... D'ailleurs, c'est un objet assez curieux à observer, qu'une coquette...

DOR. Oui, mais l'examen est bientôt fait ; & puis elles se ressemblent toutes ; c'est toujours la même chose.

VAL. Cela est vrai ; cependant il est bien plaisant de leur persuader qu'on est la dupe de leurs artifices & de toutes ces petites ruses si connues, que chacune en particulier croit avoir eu la gloire d'imaginer la première...

DOR. Moi, j'en suis excédé des coquettes...

VAL. Elles sont insipides à la longue, cela est certain...

DOR. Hortense, par exemple ; connoissez-vous rien de plus ennuyeux ?

VAL. Elle est bien jolie, pourtant...

DOR. Mais toutes ces mines, cette occupation continuelle de sa parure ?...

VAL. Vous n'êtes qu'une ingrat ; toute cette affectation ne vient-elle pas du désir de vous plaire ?

DOR. Eh bien, par reconnoissance, je voudrois qu'elle fût un peu mieux éclairée sur le choix des moyens...

VAL. Mais il faut de l'esprit pour choisir, & elle n'a pas le sens commun... Moi, je l'aime beaucoup, Hortense : je la regarde, je ne l'écoute point ; ce qui est d'autant plus facile, qu'elle parle avec une telle distraction, que jamais elle n'entend la réponse qu'on lui

fait : de tems en tems, cependant, je réveille son attention par quelque éloge sur sa figure, ou en critiquant celle d'une autre jolie femme: alors elle fait ses grands rires forcés : j'admire le naturel de sa gaieté ; je lui dis qu'elle est piquante à l'excès ; & de cette manière nous sommes très-joliment ensemble.

Dor. Mais, Chevalier, entendez-vous tout ce qu'il conte, Valmont? . . . pour l'effronterie de dire à Hortense qu'elle est piquante & naturelle! . . . véritablement cela est inoui. . .

Le Chev. En effet, elle ne devoit pas s'attendre à cette espèce de louange.

Val. Mais que voulez-vous, je me conforme au goût de mon siècle. Toutes les femmes ont la prétention d'être *piquantes, naturelles, & gaies.* Je sais bien qu'autrefois on leur plaisoit en les louant sur la réserve & la modestie; mais à présent, la timidité n'est plus qu'une disgrace, & la douceur qu'une preuve de bêtise. Enfin, de l'assurance, un ton tranchant & décidé, des éclats de rire perçans & redoublés ; voilà les qualités qui seules aujourd'hui peuvent distinguer une jeune & jolie femme.

Le Chev. Pourquoi les confondre toutes avec cinq ou six que vous connoissez, & qui, peut-être, ressemblent à ce portrait ? Moi, j'en vois beaucoup qui n'ont aucuns de ces ridicules ; il me semble même qu'en général, l'éducation des femmes est infiniment plus

soignée que celle des hommes. On ne nous fait apprendre que le Latin, que nous oublions; on leur donne des talens agréables, qu'elles conservent; on leur enseigne à s'exprimer avec grâce dans leur langue; elles parlent plus purement que nous, & surement écrivent mieux*; elles ont aussi plus de goût, plus de littérature; elles lisent davantage; enfin, il me semble qu'elles sont assez vengées de nos critiques, de nos froides plaisanteries, & de nos déclamations, par la supériorité très-marquée qu'elles ont acquise sur nous.

VAL. Te voilà le Chevalier zélé des femmes, à ce qu'il me paroît... mais cela est tout simple quand on a une *grande passion*.

LE CHEV. Oui, cela est certain, lorsqu'on aime véritablement une seule femme, on les respecte toutes; ainsi tu les tournes en ridicule, je les defends; cela est dans l'ordre.

VAL. Mais je te dis que j'ai une *passion* aussi, moi; tu ne veux pas me croire, ce n'est pas ma faute... Ah çà, allons nous-en donc...

LE CHEV. Je suis au désespoir, Valmont; mais je ne puis aller dîner avec vous...

DOR. Comment donc?

VAL. Tu te laisses gouverner comme un enfant; je parie que ton père t'a défendu de venir avec nous?

---

* Les femmes & les hommes ne sont point ici comparés comme Auteurs; on ne parle que des gens du monde, & du genre d'écrire épistolaire.

LE CHEV. Il auroit le droit me donner des ordres, & surement je m'y conformerois. Mais dans cette occasion, il ne m'a rien prescrit; &, tout naturellement, j'ai affaire...

DOR. Une affaire de cœur, donc? . . .

LE CHEV. Enfin, il m'est impossible de sortir.

VAL. On ne sait sur quoi compter avec toi. . . Mais où donc dînes-tu?

LE CHEV. Ici...

DOR. *(à Valmont).* J'ai envie de rester avec lui...

VAL. Allons, bon... & la paulme?

DOR. Nous irons vous y retrouver; n'est-ce pas, Chevalier?

LE CHEV. Volontiers. Vous ne dînez qu'à trois heures?

VAL. Oui... C'est donc là votre dernier mot?

LE CHEV. Oui, pour ce qui me regarde.

DOR. Et moi aussi.

VAL. A quelle heure viendrez-vous nous voir?

LE CHEV. Sur les quatre heures.

VAL. Fort bien. . . Adieu.

DOR. *(à Valmont).* Ecoute-donc... si tu trouves la Comtesse Henriette au Bois de Boulogne, dis-lui de ma part. . .

VAL. Quoi!...

DOR. Rien, rien... toute réflexion faite . . . je la verrai ce soir au bal...

VAL. Comment! un rendez-vous au bal?

. . . vous en êtes-là. . . Si cela est su, tu te feras des affaires avec une certaine personne...

DOR. Valmont, point de plaisanterie là-dessus, je vous prie.

VAL. J'aime ton sérieux ! . . . tu es bien le plus grand hypocrite ! . . . tu n'as pas d'autres commissions à me donner ? Adieu, Messieurs, je vous souhaite bien de l'amusement. Raisonnez, philosophez tout à votre aise. . . Mais, Chevalier, prends garde à Dorsain, il te pervertira, je t'en avertis ; c'est un beau parleur, cependant je t'assure qu'au fond de l'ame il ne vaut pas mieux que moi. . . Allons, adieu ; à ce soir.

(Il sort.)

SCENE VI.

LE CHEVALIER, DORSAIN.

DORSAIN.

IL a une bien mauvaise tête, Valmont !...

LE CHEV. Profitons du moment où nous sommes seul, mon cher Dorsain. . .

DOR. Qu'avez-vous à me dire ?

LE CHEV. Une chose qui, sans doute, vous affligera beaucoup. . .

DOR. Vous m'inquiétez. . .

LE CHEV. Les secrets que vous m'avez confiés il y a huit jours, n'en sont plus pour

personne; imaginez que mon père même en est instruit, avec un detail...

DOR. Quoi! ce n'est que cela? ...

LE CHEV. Cette indifférence me surprend...

DOR. L'indiscrétion ne vient pas de moi, je vous assure; mon cœur, rempli d'un sentiment dont il est uniquement occupé, avoit besoin de s'épancher dans le sein de l'amitié; mais je n'ai parlé qu'à vous seul de cette aventure; & j'ai été confondu, *atterré*, en apprenant, il y a quelques jours, qu'elle étoit sue de tout le monde. Savez-vous de qui l'on tient ces détails? De la personne même qui avoit le plus d'intérêt à les cacher... Oh, nous avons eu une scène à ce sujet! ... Les femmes sont d'une imprudence! ... J'en suis furieux... Mais est-ce ma faute?

LE CHEV. Il est bien extraordinaire qu'une femme soit assez extravagante! ...

DOR. Voilà comme elles sont toutes... La petite vanité de fixer un homme qui a quelques succès dans la société, leur tourne la tête... Les confidences vont leur train; les amies, par jalousie ou par légéreté, ne peuvent se taire, & tout se sait. ... Cela est odieux, pour moi sur-tout, qui ai toujours aimé le mystère avec passion. Mais, parlons de toi, mon cher Chevalier, quand te maries-tu donc?

LE CHEV. Hélas! ce ne sera que dans six mois.

DOR. Elle est charmante, mademoiselle de Valville. . . Mais son père est un original, quoi que tu puisses en dire: par exemple, t'avoir interdit le jeu, est une tyrannie aussi singulière. . . & aussi absurde!. . . Car, enfin, une fois marié, tu seras ton maître. . .

LE CHEV. Mais je ne le serai jamais de jouer, puisque je n'épouse sa fille qu'à condition de renoncer pour toujours au jeu. . .

DOR. C'est donc un excellent parti que mademoiselle de Valville?

LE CHEV. Oui, pour moi, puisque je l'aime. . .

BRUN. *(survenant).* Monsieur, on a servi.

DOR. Allons. . . Brunel, je vous prie, dites à mon chasseur qu'il aille chez moi chercher mes lettres. . . *(Au Chevalier).* Tu me permettras d'en écrire une chez toi après dîner, n'est-ce pas? . . .

LE CHEV. Oui. . . Allons, viens.

(Ils sortent).

BRUN. *(seul).* Il voudroit bien qu'on crût que c'est un billet-doux qu'il se propose d'écrire; mais je gagerois, moi, que ce sera une lettre pour quelque créancier... Pardi, si j'étois femme, de pareils fats ne me plairoient guères! . . . Ah! plaise au Ciel que tous ces godelureaux-là ne puissent jamais parvenir à gâter mon jeune maître!. . . *(Il sort).*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

OUI, Brunel, je connois votre sincérité... Et véritablement vous ne trouvez aucun changement dans le caractère de mon fils?...

BRUN. Non, monsieur, il est encore le même, honnête, bon, franc ; il aime mademoiselle Eugénie plus que lui-même...Mais il a deux amis qui ne lui ressemblent guères; ... & je crains qu'avec le tems...

LE COMTE. Ecoutez, Brunel, je suis obligé de sortir; mon fils rentrera sans doute avant moi, faites-lui voir ce portrait... *(Il lui donne des tablettes.)* Dites-lui qu'on me l'a envoyé, pour avoir mon avis sur la ressemblance...

BRUN. *(prenant les tablettes).* Ah! bon Dieu, comme il est frappant!...

LE COMTE. Et si, par hasard, mon fils n'étoit pas rentré à sept heures, vous l'enverrez chercher à la paulme; entendez-vous?

BRUN. Oui, monsieur...

(Le Comte sort.)

SCENE II.

BRUNEL *(seul, considérant le portrait.)*

LA voilà bien! . . . avec son petit air rusé . . . & ses grands yeux noirs si brillans. . . Cela est drôle, il y a de la malice & de la douceur dans ce minois-là. . . Ma foi, voilà des jolies tablettes! . . . & l'entourage est superbe: Dieu me pardonne, cela ressemble à un présent de noces! Mais cependant le mariage, dit-on, ne se fera que cet été. . . *(Il regard à sa montre)*. Il est cinq heures & demie; monsieur le Chevalier m'a dit qu'il reviendroit à six. . . Ah, le voici, je crois; car j'entends son coureur.

SCENE III.

BRUNEL, ZEPHYR.

BRUNEL.

MONSIEUR le Chevalier vient-il, Zéphyr?

ZEPH. Oh, non, pas de sitôt. . .

BRUN. Il est toujours à la paulme?

ZEPH. Non, ils n'ont joué à la paulme qu'un moment, & ensuite ont été chez monsieur le Baron d'Albain, qui demeure tout

auprès du jeu de paulme, & qui donnoit un grand dîner aujourd'hui.

BRUN. Bon, un dîner de jeu, je parie ?

ZEPH. Oui, l'on dit que la partie est superbe. . .

BRUN. Et monsieur le Chevalier est entré là ? . . .

ZEPH. Il ne s'en soucioit pas ; mais il a trouvé au jeu de paulme un billet qui l'invitoit d'y aller ; & monsieur Dorsain l'y a entraîné presque malgré lui.

BRUN. Et pourquoi êtes-vous revenu ?...

ZEPH. Monsieur m'a envoyé dire à son cocher de ne pas venir le chercher, parce que monsieur de Valmont le ramenera. Mais je ne le trouve point, son cocher.

BRUN. Il est là-haut dans l'anti-chambre...

ZEPH. C'est bon ; j'y vas. . . *(Il sort).*

SCENE IV.

BRUNEL *(seul).*

CE dîner de jeu me fait de la peine ! . . . Pourquoi s'est-il laissé conduire là ! . . . Oh, surement, il ne jouera pas ; mais quelle folie, d'aller s'exposer ainsi de gaieté de cœur à la tentation ! . . . On vient. . . comment donc, c'est lui.

SCENE V.

LE CHEVALIER, VALMONT, DORSAIN, BRUNEL.

LE CHEVALIER.

BRUNEL, donnez-moi le clef de mon cabinet.

BRUN. *(à part).* Comme ils ont l'air triste!.... *(Il lui donne la clef.)* La voilà, Monsieur.

LE CHEV. *(à Valmont & à Dorsain.)* Attendez-moi ici, je vais revenir... *(Il sort.)*

BRUN. Tout ceci m'inquiette. *(Il sort.)*

SCENE VI.

VALMONT, DORSAIN.

VALMONT.

IL est désolé, ce pauvre Chevalier... il a une peur de son père!.... Mais, Dorsain, vit-on jamais une infortune pareille à la mienne; dans la même heure, je gagne deux mille louis à mon ami intime, & j'en perds cinq mille contre cette imbécelle d'Albain! ... ma bête d'aversion!... Maudit trente & quarante, je n'y jouerai jamais.

DOR. Bon, tu recommenceras demain.

VAL. Non, certainement... Que veux-tu, je suis ruiné...

DOR. Raison de plus pour jouer...

VAL. Non, c'est un parti pris... Je suis entré dans le monde avec soixante mille livres de rente... si tu savois ce qui m'en reste... Ah, si je puis rattraper ce que j'ai perdu, je jure bien que j'abandonnerai le jeu à jamais... Il me coûte ma fortune; il a ruiné ma santé, détruit mon repos; enfin, à mes dépens, j'en suis désabusé, dégoûté, excédé... Perdre cinq mille louis contre le Baron d'Albain... un animal qui a deux cente mille livres de rentes!... le plus mauvais joueur... & qui nous a donné un dîner détestable!... je suis outré, je l'avoue... Et toi, qu'as tu fait?

DOR. Rien. Je perdois cinq cent louis, & je les ai gagné au Chevalier.

VAL. Il te doit cinq cent louis?

DOR. Eh, mon Dieu, oui; ce qui m'afflige beaucoup, je t'assure... au reste, il vaut mieux qu'il les ait perdus contre moi que contre un autre; du moins je ne le presserai pas...

VAL. Cela est tout simple; liés comme nous le sommes, de pareils procédés sont des devoirs... Mais cependant, lorsque d'un autre côté l'on a des dettes, & des dettes sacrées comme celles du jeu, il faut bien que l'honneur l'emporte sur l'amitié...

DOR. Assurément, & je suis à cet égard

d'une délicatesse scrupuleuse... Au reste, le Chevalier va se marier...

VAL. Quelle fortune lui donnera sa femme?

DOR. Mais, vingt mille livres de rente, je crois... tout au plus...

VAL. Ce n'est guères... il en aura trente, lui?...

DOR. Oui... &, d'ailleurs, de grandes espérances...

VAL. Il auroit pu faire un mariage beaucoup plus riche.

DOR. Il est amoureux...

VAL. Et romanesque de son naturel... & puis rempli de préjugés...

DOR. Il a médiocrement d'esprit...

VAL. Oui; & je crois que nous aurons de la peine à le former; qu'en penses-tu?

DOR. Paix... je l'entends.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

LE CHEVALIER *(à Dorsain.)*

VOILA toujours trois cent louis, demain je m'acquitterai du reste.

DOR. *(prenant les trois cent louis.)* Je t'assure, mon ami, que je reçois cet argent avec beaucoup plus de chagrin que tu n'as pu en avoir en le perdant...

LE CHEV. *(à Valmont.)* Soyez sûr aussi, Valmont, que vous serez payé demain.

VAL. Eh, mon Dieu, ton exactitude & ta délicatesse me sont connues... Véritablement, je ne me consolerai jamais de t'avoir engagé à jouer; j'espérois que tu gagnerois; je voulois t'acquitter... demandé à Dorsain tout ce que je lui disois là-dessus tout-à-l'heure.

DOR. Il est réellement au désespoir...

LE CHEV. Je ne sais pas pourquoi; c'est un si petit événement.

DOR. Il est certain que cette perte en est une fort grande pour une personne qui ne joue jamais; car, par elle-même, elle n'est pas assez considérable pour faire nouvelle; ainsi, Chevalier, ne craignez pas que vos parens en soient instruits; vous êtes bien sûr de la discrétion de Valmont & de la mienne?

VAL. Et je me suis assuré de celle de tous ceux qui étoient-là. Perdre deux mille louis n'est assurément pas un grand malheur, mais c'en seroit un très-réel, si une cause aussi légère pouvoit retarder ton mariage, & je n'ai là-dessus nulle espèce d'inquiétude.

DOR. Personne n'en parlera, j'en réponds: c'est une aventure si simple, qu'il est impossible d'avoir la tentation de la conter.

VAL. En effet, il faut aujourd'hui des malheurs au jeu beaucoup plus considérables pour faire nouvelle; ce n'est pas à peu de

qu'on devient célèbre dans ce genre. J'ai perdu avant hier six mille louis, aujourd'hui cinq mille, & je me flatte à peine qu'on me fasse l'honneur d'en parler. Ah çà, Chevalier, nous allons te laisser : demain nous dînons encore chez ce maudit Baron ; si tu veux y venir, je te donnerai ta revanche, tu n'as qu'à dire. . .

LE CHEV. Je vous remercie. . . Je ne suis point piqué. . .

DOR. Tu devrois y venir ; j'ai de bons pressentimens ; je suis convaincu que nous gagnerons tous les trois, & que d'Albain sera ruiné. . .

VAL. Je crois Dorsain inspiré ; il me persuade. . .

LE CHEV. Pour moi, je ne veux ruiner personne. . .

VAL. Adieu donc, Chevalier, nous ne vous quittons que parce que vous avez affaire ? . . .

LE CHEV. Oui, j'entends mon père.

DOR. Si tu as besoin de moi, je suis à tes ordres.

LE CHEV. Non, je vas sortir.

VAL. Allons, Dorsain. . . A demain, mon cher Chevalier. *(Ils sortent seul.)*

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

DEUX mille cinq cent louis ! . . . C'est donc ainsi que j'ai su garder ma parole ! . . . O Ciel, j'ai pu dans le même instant oublier mes promesses, l'honneur, & l'amour ! . . . Dorsain, Valmont ! . . . je les croyois mes amis ! . . . un même jour m'a tout enlevé ! je dois abjurer une amitié trahie, renoncer à l'objet aimable auquel je ne suis plus digne de prétendre, & désabuser un père vertueux, dont j'ai si lâchement trompé les espérances ! Ah, Dieu ! . . .

(Il tombe accablé dans un fauteuil.)

SCENE IX.

LE CHEVALIER, BRUNEL.

BRUNEL, *tenant les tablettes. (A part.)*

IL est seul. . . je vais m'acquitter de ma commission.

LE CHEV. *(se levant).* C'est vous, Brunel ? . . . Que voulez-vous ?

BRUN. C'est pour vous faire voir un assez joli bijou qu'on vient d'apporter. . .

LE CHEV. Il suffit ; Brunel, laissez-moi.

BRUN. Ce sont des tablettes; elles renferment un portrait, & l'on veut savoir si vous le trouverez ressemblant; le voici. . .

LE CHEV. Ciel!. . .. c'est Eugénie! . . .

BRUN. Comme deux gouttes d'eau, n'est-ce pas?

LE CHEV. A qui sont ces tablettes?

BRUN. A M. de Valville; je vous les laisse, monsieur, il va venir, vous les lui rendrez. Mais, monsieur, permettez-moi de vous faire une question; vous avez l'air triste; vous êtes, Dieu merci, incapable de faire une extravagance; ce n'est pas-là ce qui m'inquiète; mais je devine que M. de Valmont ou M. Dorsain ont joué, & fait sans doute quelque lessive. . .

LE CHEV. Non, Brunel. . . tranquillisez-vous. . . Allez. . . je désire d'être seul. . .

BRUN. *(à part, en s'en allant).* Ah! je suis moins tranquille que jamais. *(Il sort.)*

SCENE X.

LE CHEVALIER *(seul, tenant le portrait d'Eugénie, & le regardant).*

EUGENIE! . . . O, pour la première fois, je vois, sans transports, votre image charmante! Que dis-je, hélas! dans cet instant je ne vous verrois vous-même qu'avec un sentiment pénible de crainte & de confusion. . .

Vous vous abusiez ; vous m'estimiez. . . & vous allez me mépriser, me haïr !...Eugénie me mépriser ! . . . & je supporterois la vie ! Non. . . Mais pourquoi me mépriseroit-elle ? ...Je pourrois cacher ma foiblesse ; je pourrois, en me taisant, conserver mes espérances, & cependant j'aime mieux renoncer au bonheur, que de tromper un seul moment. . . *(Il regarde le portrait.)* Voilà ses yeux ! . . . voilà ce doux regard qui peint si bien la pureté de son ame !...Lorsqu'il se fixoit sur moi, j'ai cru souvent y découvrir l'expression naïve d'une tendresse innocente !...Malheureux que je suis !...& désormais je n'y verrai que la colère & l'indignation ! . . . Je ne puis soutenir la vue de ce portrait, il me déchire. Malgré tous les charmes de ce visage enchanteur, il n'offre plus à mon imagination troublée qu'un juge implacable, dont l'arrêt juste & cruel doit m'élever sans retour toute la félicité de ma vie !...*(Il le pose sur une table.)* Non, je ne la reverrai jamais. Comment soutiendrois-je ses reproches ou son dédain ?...Je m'éloignerai, je fuirai. . . Elle me plaindra peut-être. . . Eh, puis-je m'en flatter ?...Sans doute un choix plus heureux m'effacera de sa mémoire. Ah, de toutes les pensées qui m'accablent, voilà la plus insupportable !...Elle m'oubliera, je la perds. . . . Je l'ai vue hier pour la dernière fois. . . *(Il reprend le portrait.)* Est-il possible, O Ciel ! Eugénie, l'adieu que je vous dis hier, étoit un éternel adieu ! . . . Dans six mois je

devois être le plus fortuné de tous les hommes, vous y consentiez !...Vous n'exigiez qu'un léger sacrifice, & vous n'avez pu l'obtenir ! . . . & j'ose me plaindre de mon sort ! . . . Que je suis vil & méprisable à mes yeux !... Je me fais horreur ; chaque idée, chaque réflexion accroît ma honte & mon désespoir... & mon père va paroître ! que lui dirai-je, comment oserai-je me présenter à ses yeux ! . . . Ah, fuyons ! . . . Allons chercher Eugénie, tomber à ses genoux, implorer sa pitié. . . . . Eh ! daigneroit-elle m'entendre ? & pourrois-je lui dire : j'ai trahi mon serment, je ne suis plus digne de vous ?...Non, non, il me seroit impossible de supporter son mépris & son ressentiment....Où donc trouverai-je une consolation ?...Des consolations ! Hélas ! en est-il qui puissent adoucir des peines si cruelles ? *(Il retombe dans le fauteuil.)*

SCENE XI, *& dernière.*

LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS *(dans le fond du Théâtre, au Comte).*

AH çà, je me charge de l'explication, laissez-moi faire, je vous prie. . .

LE CHEV. *(se levant.)* On vient. . . juste Ciel, c'est mon père ! . . .

LE COMTE. *(toujours dans le fond du Théâtre).* Il tient le portrait d'Eugénie !

LE MARQ. Allons, avançons, je brûle de lui parler ; je me fais d'avance une idée délicieuse de sa joie & de ses transports.

LE CHEV. *(à part.)* Où me cacher, grand Dieu ! . . .

LE MARQ. *(s'approchant.)* Que tenez-vous donc là, Chevalier ?... Mais, que vois-je ? vos yeux sont remplis de larmes ! . . .

LE COMTE. C'est l'effet qu'a produit la contemplation du portrait. . .

LE CHEV. Il est vrai. . . j'en conviens. . .

LE MARQ. Cela est charmant. . . Il est fâché que nous l'avons surpris dans ce moment d'attendrissement : mais, mon cher Chevalier, livrez-vous sans contrainte à des mouvemens si tendres ; vous aurez une femme & un beaupère dont cette aimable sensibilité fera tout le bonheur.

LE CHEV. *(à part.)* Il me perce l'ame !

LE COMTE. Je parie, Chevalier, que le portrait d'Eugénie vous a fait faire de tristes réflexions ; je vois cela sur votre visage.

LE CHEV. Ah, je l'avoue. . . . les plus cruelles réflexions...*(Il se remet sur la table.)*

LE MARQ. Oui, oui ; il aura pensé aux six mois d'épreuve qui lui restent à subir. . .

LE COMTE. Tenez, vous renouvellez sa peine, ne l'avois-je pas deviné ?

LE MARQ. Allons, allons, voilà ce qui s'appelle aimer. . . Chevalier, si vous saviez à quel point vous me rendez heureux ! . . .

LE CHEV. *(à part.)* Quel affreux supplice!...

LE COMTE. *(au Marquis).* S'il osoit, il se jetteroit à vos pieds dans ce moment...

LE CHEV. Oui, je devois être à ses pieds ... *(à son père.)* Aux vôtres...

LE MARQ. Pour demander grâce? ...

LE CHEV. Non...je n'en espère point...

LE MARQ. Vous me croyez donc inflexible? ...

LE CHEV. Vous le serez, vous devez l'être.

LE COMTE. *(bas au Marquis).* Ne le faites donc plus languir...

LE MARQ. Chevalier, embrassez votre second père. *(il l'embrasse.)*

LE CHEV. Hélas! ... hélas! ...

LE COMTE. *(au Marquis).* Mais parlez-lui plus clairement; je vous assure qu'il ne vous comprend pas.

LE CHEV. Comment! ...

LE MARQ. D'abord, Chevalier, reprenez le portrait d'Eugénie...

LE CHEV. Non... il me tue...

LE MARQ. Je vais donc vous rendre à la vie... Ce portrait est à vous.

LE CHEV. A moi! ...

LE COMTE. Mais voyez comme il tremble! ...

LE MARQ. Qu'il me devient cher! ... Soyez donc au comble de vos vœux... Certain à présent de votre sagesse, de votre amour, j'abrège une épreuve cruelle...

LE CHEV. Je respire à peine. . .

LE MARQ. Je vous donne ma fille, vous signez les articles ce soir; & demain, demain matin vous épousez Eugénie.

LE CHEV. Qu'entends-je? O Ciel! . . .
(Il s'appuye contre la table.)

LE COMTE. Il est saisi, éperdu. . . hors de lui-même! . . .

LE MARQ. Et pour que rien ne manque à votre bonheur, apprenez qu'Eugénie vous aime avec toute la tendresse dont son cœur est capable.

LE CHEV. Ah, se peut-il? . . .

LE MARQ. Elle n'osa jamais vous le dire; mais elle m'en a fait l'aveu tout-à-l'heure encore, en louant vos vertus, & le sacrifice estimable que vous avez fait à la raison & à l'amour; elle ne pouvoit retenir ses pleurs. " Enfin," disoit-elle, " s'il eût cédé aux dan-" gereux conseils des faux amis qui l'entou-" rent, & conservé l'odieuse passion du jeu, " j'aurois sans doute facilement triomphé du " penchant que j'ai pour lui; mais il est " digne d'être aimé: il m'est donc permis " d'avouer des sentimens qu'il a si bien " justifiés, & qui vont faire le bonheur de " ma vie. . ."

LE CHEV. Où suis-je? . . . Eugénie! . . . Ah! laissez-moi respirer un moment. . .

LE COMTE. Venez, venez, mon fils. . .

LE MARQ. Le Notaire vous attend, ne différons plus. . . venez. . .

LE CHEV. Arrêtez. . .

LE COMTE. Quelle pâleur!... & quel égarement se peint dans ses yeux!...

LE MARQ. Et quelle est donc la cause de cet affreux désordre? Chevalier, mon fils!

LE CHEV. Moi! votre fils!...

LE MARQ. Vous allez l'être...

LE CHEV. Non, jamais...

LE COMTE. Que dites-vous?

LE MARQ. Ma surprise est extrême!...

LE CHEV. Abandonnez un malheureux qui ne se connoît plus...Vous m'avez donné la mort... laissez-moi...

LE MARQ. Juste Ciel!...

LE COMTE. Et que signifient, grand Dieu, ces farouches transports?...

LE CHEV. Du moins la probité me reste encore; elle exige le sacrifice de mon bonheur, de ma vie peut-être... N'importe, je dois n'écouter qu'elle... *(Il se jette aux pieds du Marquis.)* Je suis indigne de vos bontés, j'ai trahi mes promesses: je prévois ma sentence, j'y souscris; mais n'achevez point d'accabler par votre haine un cœur déjà livré au désespoir...

LE MARQ. *(le relevant.)* Ah! que m'apprenez-vous!...

LE COMTE. Malheureux!... vous avez joué?

LE CHEV. J'ai perdu deux mille cinq cents louis aujourd'hui, tout-à-l'heure... Je manquois à mes résolutions, à mes sermens, dans l'instant même où tout se disposoit pour ma félicité prochaine. Je trahissois Eugénie dans

le moment où, pour la première fois, elle osoit avouer sans contrainte ses sentimens! ... J'étois aimé... Hélas! hier, ce matin encore, quels transports cette certitude ne m'auroit-elle pas inspirés! Et maintenant elle ne sert qu'à me désespérer!... Encore si j'avois joui de la douceur inexprimable d'entendre cet aveu de sa bouche!... Mais non, je ne devois jamais goûter un instant d'un bonheur pûr, & j'étois réservé à d'éternelles douleurs.

LE MARQ. Votre sort étoit dans vos mains, n'accusez que vous de vos peines.

LE CHEV. Hélas! je me plains, je me meurs, & ne cherche point à m'excuser...O mon père! quel fruit retirez-vous de tant de soins qui me furent prodigués!...votre bonheur n'étoit fondé que sur le mien!... & je le savois!... Ah, je suis un monstre à mes yeux... Mais est-il possible, n'est-ce point une illusion? ai-je été capable d'oublier à la fois, dans le même instant, des devoirs si sacrés, & qui sont si profondément gravés dans mon cœur?...

LE COMTE. Oui, vous avez détruit mon repos, anéanti mes plus chères espérances; vous perdez l'objet que vous aimez; & tous ces malheurs sont l'ouvrage d'un seul moment de foiblesse!...L'honnête homme est invariable dans ses résolutions, parce qu'il l'est dans ses principes; le sacrifice qu'il promet à la raison est un engagement sacré dont rien ne peut le dispenser; n'eût-il promis qu'au

fond de son cœur, c'est assez, il est lié à jamais. Quel mérite a-t-on de former des résolutions vertueuses, si l'on ne sait pas les garder? Eh ! l'ame la plus dépravée a mille fois abjuré ses égaremens ! Frappée de l'éclat de la raison, & fatiguée du vice, elle a tenté du moins de s'affranchir de ses honteuses chaînes ! . . . Oui, mon fils, enfin une fatale expérience vous l'apprend, celui qui peut manquer aux lois qu'il s'est prescrites lui-même, & qu'il a volontairement juré d'observer, ne doit sa vertu qu'aux circonstances, & son bonheur qu'au hasard.

Le Chev. Ah, je sais à quel point ma faute est inexcusable, elle me coûte assez cher pour en connoître toute l'étendue !...Dans un quart d'heure, Eugénie sera désabusée ! . . . elle me haïra ! . . . Maintenant elle m'attend, le Notaire est prêt...Eugénie pense à moi avec plaisir ; elle se représente ma joie, mon bonheur ; elle parle de moi peut-être... Elle croit qu'elle va signer l'engagement sacré qui nous unissoit pour toujours !...Et ce soir, je serai détesté, proscrit, & condamné par elle à ne jamais la revoir..*(Au Marquis.)* Dites-lui du moins dans quel moment j'ai eu le courage de vous avouer mon égarement ; quand vous veniez me chercher, quand vous me donniez Eugénie ! Daignez lui peindre mon désespoir, mon répentir ; obtenez-moi sa pitié ; préservez-moi de son mépris, s'il est possible. N'aigrissez point ses ressentimens, je vous en conjure au nom de votre tendresse

passée pour un malheureux, qui conservera, jusqu'à son dernier soupir, le souvenir de vos bontés, & le remords affreux d'avoir mérité de les perdre... Adieu !...

(il fait quelques par pour sortir.)

LE MARQ. Ah, c'en est trop... arrêtez.

LE CHEV. Eh, que me voulez-vous ?

LE MARQ. Eugénie me fera des questions, je veux pouvoir y répondre. Vous ne m'avez fait aucuns détails...

LE CHEV. Tels qu'ils soient, ils ne peuvent m'excuser.

LE MARQ. N'importe, je veux les savoir.

LE CHEV. Quel récit demandez-vous ! & qu'il est humiliant !... Mais vous le voulez, je dois obéir. On m'entraîna chez le Baron d'Albain, on y jouoit au trente & quarante. Je refusai de jouer ; mais Dorsain me persécuta, parce qu'on venoit de passer six fois de suite. Séduit par l'idée qu'on devoit manquer à la fin, je jouai, & je gagnai : dans ce moment, Valmont, absent de la chambre, rentra ; & j'appris que celui qui tenoit la main étoit de moitié avec lui : alors, pour ne point jouer contre lui, je voulus quitter, il se moqua de ma délicatesse, me demanda sa revanche. Je jouai, il passa sept fois ; & sous prétexte de me racquitter, profitant du trouble où j'étois d'avoir passé la loi qui m'étoit imposée, il m'engagea de continuer ; ensuite je pris la main, je jouai encore une demi-heure, ne sachant où j'étois, ce que je faisois, ayant absolument perdu la tête ; enfin, je me retirai, de-

vant deux mille louis à Valmont, et cinq cents louis à Dorsain, qui avoit profité de ma déroute pour jouer contre moi.

LE COMTE. Et voilà, mon fils, les deux hommes que vous appeliez vos amis !

LE MARQ. Ce jour lui vaudra dix années d'expérience. Jusqu'à cette fâcheuse aventure, il n'eut que la vertu d'un jeune homme, celle de savoir fuir les occasions dangereuses. Désormais il en saura triompher. Un cœur honnête ne peut jamais s'égarer qu'une fois; sa faute même rend sa vertu plus solide, par les tourmens, les remords, & les réflexions, utiles & tristes fruits d'une première erreur. Voyez donc toujours en moi, mon cher Chevalier, un père indulgent & sensible. Non, je ne renonce point à un titre si doux....

LE CHEV. Quoi! vous pourriez vous intéresser encore au sort d'un infortuné ?

LE MARQ. N'oseriez-vous espérer rien de plus d'un cœur tel que le mien ?

LE CHEV. Je crains de m'abuser... non, il n'est pas possible.

LE MARQ. Va, le noble aveu de ta faute n'a servi qu'à redoubler ma tendresse pour toi ! ... *(Il lui tend les bras.)*

LE CHEV. *(se précipitant.)* Ah ! vous me rendrez la vie ! ...

LE COMTE. *(embrassant le Marquis).* O mon ami ! ...

LE CHEV. *(embrassant son père).* Mon père !

LE MARQ. *(pressant le main du Chevalier).* Aimable & vertueux jeune homme ! .. Tant

de franchise & de probité me sont de sûrs garans de votre conduite à l'avenir. Avant de m'expliquer, j'ai voulu connoître tous les différens mouvemens de votre ame, & j'ai vu que, malgré votre douleur. vous n'avez pu vous repentir un instant de l'estimable aveu qui vous enlevoit toute espérance. Oui, plus que jamais, vous êtes digne d'Eugénie.

LE CHEV. O bonheur inattendu ! . . . Quelles obligations n'impose cet excès d'indulgence & de bonté ! Ah, qu'elles me seront chères, qu'il me sera doux de les remplir ! . . . Quoi, vous me rendez Eugénie ? Puis-je le croire ? . . . Mais, helas ! Eugénie elle-même voudra-t-elle me pardonner ? Ce doute affreux empoisonne toute ma joie ! . .

LE MARQ. Je connois son cœur, j'en reponds. . .

LE CHEV. S'il faut subir de nouvelles épreuves, je m'y soumets avec transport. . . Après ce que j'ai justement souffert, ne serai-je pas trop heureux qu'elle daigne seulement me permettre l'esperance ?

LE MARQ. Non, non, le vrai générosité ignore comment on peut ne pardonner qu'à demi ; venez, ne faisons pas attendre le Notaire plus long-tems.

LE CHEV. Le Notaire ? . . . Grand Dieu ! ce soir !

LE COMTE. *(au Marquis).* Ah, comment vous exprimer la reconnoissance. . .

LE MARQ. Ne parlons que de notre bonheur. . . *(Il prend sur la table le portrait d'Eu-*

génie.) Je reprends ce portrait, Chevalier, qui vous a fait répandre tant de pleurs : Eugénie vous le rendra ; venez le recevoir de sa main. . .

LE CHEV. Quoi, je vais le revoir ! . . . . Je tremble. . . La joie, la crainte, tour-à-tour remplissent mon cœur. . .

LE MARQ. Allons, allons.

LE CHEV. Eh bien, conduisez-moi donc à ses pieds. . .

LE MARQ. Venez, mon cher Chevalier. . . mais donnons-lui le bras ; car il chancele & ne peut se soutenir. *(Le Comte & le Marquis lui donnent le bras.)*

LE CHEV. *(en s'en allant.)* Eugénie ! hélas, que je désire, & que je redoute votre présence ! *(Ils sortent.)*

FIN.

LE MAGISTRAT,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

Monsieur DE BALMONT, *Conseiller au Parlement.*

DORVAL, *Fils de M. de Balmont.*

DURAND, *Secrétaire de M. de Balmont.*

MELCOUR, *Ami de Dorval.*

SAINT-CLAIR, *jeune Maître des Requêtes.*

Monsieur MOREL, *jeune Avocat.*

Le Marquis DE ROZELLES.

LA PIERRE, *Valet de M. de Balmont.*

La Scène est à Paris, chez M. de Balmont.

LE MAGISTRAT.

Chi s'arma di vertu, vince ogni affetto.
Guarini, Pastor fido.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Cabinet d'étude. On voit un bureau, sur lequel sont posées deux lumières.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR.

CONTENEZ donc, mon cher Dorval, ces transports violens; à la fin, vous trahirez votre secret.

DOR. Eh, Melcour! . . songez-vous que, dans quelques heures, un arrêt irrévocable va décider du sort, de l'existence, de la fortune, de l'honneur enfin de M. de Saint-Yves, du père d'Adélaide! . . *(Il regarde à sa montre.)* Il est sept heures du soir; & demain avant le jour les Juges seront assemblés, &

dans douze heures, la sentence sera prononcée! ...

MEL. Mais la cause de M. de Saint-Yves est d'une justice evidente; votre père en est le rapporteur: vous connoissez l'inaltérable équité de M. de Balmont; vous savez le poids que donnent toujours à ses conclusions la haut considération dont il jouit, sa probité reconnue, & l'étendue de ses lumières: sans intrigue, sans cabale, mais par le seul ascendant de l'esprit & de la vertu, n'est-il pas toujours sûr de ramener toutes les opinions à la sienne? Comment les réflexions ne modèrent-elles pas l'excès des vives inquiétudes qui vous accablent?

DOR. Vous me parlez des vertus de mon père; eh, qui les admire plus que moi? moi, qui vois avec détail l'austérité de sa vie, & les sacrifices multipliés qu'il fait sans cesse à ses devoirs! .. Pénétré de la dignité de son état, il pense avec raison qu'il n'en est point de plus respectable, lorsqu'on en remplit les obligations sacrées; & l'amour de l'humanité, une noble ambition de gloire, l'ont arraché depuis quinze ans à la dissipation & à tous les plaisirs de la société. Je m'enorgueillis justement d'être le fils d'un tel père; cette vive tendresse, cette profonde admiration qu'il m'inspire, furent, vous le savez, les premiers sentimens de mon cœur; & le tems & le raison n'ont fait que les fortifier encore. Mon père est surement le plus juste & le plus vertueux des hommes; mais, en-

fin, Melcour, il est homme, il peut se tromper; malgré les plus pures intentions, ne peut-on pas s'abuser soi-même? . . . D'ailleurs, l'ennemi de M. de Saint-Yves, le Marquis de Rozelles, est si adroit, si actif! Mon père est insensible aux sollicitations; mais l'intrigue a tant de ressources! . . Ah, je découvre mille sujets de crainte, & j'ai les plus noirs pressentimens.

MEL. Je ne vous conçois pas; il y a six semaines que vous ne doutiez pas du gain de ce procès; hier encore vous paroissiez tranquille.

DOR. Il est vrai; mais demain il sera jugé! . . . Je tremble, & je vois tout en noir. Qu'en dit-on dans le monde?

MEL. Eh, que vous importe? De quel soin allez-vous vous embarrasser!

DOR. On croit que M. de Rozelles gagnera?

MEL. Depuis que ce procès est commencé, M. de Rozelles va par-tout, & passe la moitié de sa journée à faire des visites; ce qui est un grand moyen de gagner les suffrages; d'un autre côté, M. de Saint-Yves, occupé de son affaire, se tient renfermé chez lui, ne voit que sa famille, son Rapporteur, & son Avocat; ainsi, il est tout simple que le monde donne raison à son ennemi.

DOR. Ah, Ciel. . . Mais on n'a donc pas lu les Mémoires?

MEL. On n'a lu que ceux du Marquis de Rozelles, parce qu'ils sont remplis de plai-

santeries & de mechancetés ; ceux de M. de Saint-Yves sont très-sages, très-persuasifs ; ils contiennent d'excellentes raisons ; mais aujourd'hui ce n'est pas tout cela qu'on cherche dans un Mémoire : des personnalités des injures, de la moquerie, une ironie bien piquante, voilà ce qui les fait lire ; & les gens du monde sont en général si légers, si désœuvrés, si ennuyés, que pourvu qu'on les fasse rire un moment, on a toujours raison avec eux.

DOR. Mais un Mémoire qui trait des affaires les plus importantes & les plus sérieuses, doit-il être plaisant ? . .

MEL. Que voulez-vous, mon ami, c'est une mode nouvelle, mais presque universelle ; & malheureusement l'on doit craindre sa durée ; car il est beaucoup plus facile d'être railleur & bouffon, que d'être éloquent, noble, & pathétique.

DOR. Allons, M. de Saint-Yves perdra son procès ; je m'y attends.

MEL. Vous auriez bien mauvaise opinion des Magistrats, si vous les pensiez occupés de ces jugemens superficiels qui se forment dans le monde ; que leur importe ce qui s'y dit ? Ne doivent-ils pas juger uniquement d'après les preuves & leur conscience ?

DOR. Melcour, dites-moi, vous voyez mon père tous les jours ; plusieurs fois on lui a parlé de cette affaire, en votre présence ; pour qui croyez-vous qu'il penche en secret ?

MEL. Mais, vous le connoissez mieux que moi. . .

DOR. Hélas! quand on prononce le nom de M. de Saint-Yves, j'ose à peine le regarder; il me semble alors que mon secret est écrit sur mon visage; & si mon père le pénétroit, il se récuseroit, j'en suis sûr; il a une délicatesse si scrupuleuse ! . . Quand je vis en Lorraine, il y a dix-huit mois, pour la première fois, mademoiselle de Saint-Yves, cette cruelle affaire étoit déjà commencée; dès-lors je conçus l'idée de faire conseiller à son père de choisir le mien pour Rapporteur, & cette raison m'engagea seule à cacher une malheureuse passion, dont tant de contrainte d'inquiétude, & de mystère, ont encore augmenté la violence. Je crains la pénétration de mon père, & sur-tout cette vivacité qui m'est naturelle, & qui vingt fois déjà a pensé me trahir : ainsi, loin d'avoir la témérité d'examiner ses mouvemens, je ne songe qu'à lui dérober les miens; mais vous, Melcour...

MEL. Sur les affaires, M. de Balmont est impénétrable; par intérêt pour vous, je l'ai bien étudié; mais sa prudence dérouteroit encore un observateur beaucoup plus expérimenté que moi.

DOR. Il est contre M. de Saint-Yves, j'en suis sûr. . .

MEL. Bon, voici du nouveau ! . . . Vous venez donc de faire cette découverte dans l'instant ?

DOR. Et Durand, son Secrétaire, la Pierre,

son laquais, & toute la maison, sont pour M. de Rozelles ; je n'en doute pas.

MEL. Réellement vous extravaguez. Mais quand cela seroit, M. de Balmont se laisse-t-il gouverner par Durand ? Se repose-t-il entièrement sur lui, du soin d'examiner les papiers ? Se contente-t-il des simples extraits faits par un Secrétaire ? D'ailleurs, ce Durand lui-même n'est-il pas un honnête homme ? Il est ici depuis six ans. M. de Balmont, avant de le prendre, fit les informations les plus exactes de sa conduite & sur sa vie entière ; & en se l'attachant, il lui assura un sort qui suffisoit pour mettre au-dessus de toute corruption, un homme infiniment moins vertueux que Durand. " Je veux," disoit M. de Balmont, " que mon Secrétaire " soit assez à son aise pour n'être jamais " tenté par une offre secrete & vile. Quel " droit aurois je de lui défendre de recevoir " de l'argent, si je ne lui procurois pas un sort " agréable ? Enfin," ajoutoit-il, " la bassesse " d'un Secrétaire réjaillit sur son maître, & " suffit pour ternir sa réputation ; & le Ma- " gistrat qui la connoit & la tolère, en par- " tage l'infamie." Tels étoient les discours de M. de Balmont, & tels sont ses principes. Vous étiez trop jeune alors pour en être frappé ; mais, moi, j'avois seize ans, & tous ces détails sont encore présens à ma mémoire.

DOR. Je me les rappelle parfaitement, quoique je n'eusse que douze ans. Je ne doute pas de la probité de Durand ; d'ailleurs,

mon père le veille de si près, qu'il me paroît impossible qu'il osât trahir son devoir, même quand il auroit moins d'honnêteté qu'il n'en a: il sait trop que mon père seroit inflexible à cet égard, & que la première faute de ce genre lui coûteroit sa place. Mais il a vu M. de Rozelles plusieurs fois, il peut être prévenu en sa faveur. . .

MEL. Un Secrétaire qui ne prend point d'argent, ne reçoit point de préventions; d'ailleurs, si le Marquis de Rozelles a gagné, par son esprit & son éloquence, l'inclination de Durand, soyez bien persuadé que Durand ne séduira pas votre père.

DOR. Ah, Melcour, vous raisonnez bien froidement sur tout cela!

MEL. Oui, je raisonne sensément; & dans ce moment, ce n'est pas ce qu'il vous faudroit, je le vois bien. Vous ne demandez qu'à vous désespérer; tout ce qui peut vous calmer, vous déplaît.

DOR. Je suis hors de moi, je l'avoue. J'attends la nuit, j'attends le jour avec une impatience & des craintes inexprimables! J'ai un battement de cœur qui ne me quitte point, quand je pense aux ennemis de M. de Saint-Yves; quand je songe que demain, ce jour si desiré, sera peut-être celui de leur triomphe, je sens au fond de mon ame un poids qui m'oppresse & m'accable, & j'éprouve des mouvemens de ressentiment & de colère qui vont jusqu'à la fureur. . .Certainement j'ai la fièvre, je ne suis pas dans mon état ordinaire,

je n'ai pas ma tête. . . Je suis mécontent de tout ce qui m'environne, de vous-même, Melcour; vous ne me donnez pas une seule consolation; au contraire, depuis ce matin, vous ne m'avez pas dit un mot qui ne m'ait affligé. . . . Je vois que vous pressentez mon malheur, vous voulez m'y préparer. . . Vous croyez que M. de Saint-Yves perdra son procès? . . . . Répondez-moi; réellement, qu'en pensez-vous? Dites-moi la vérité.

MEL. Eh, mon Dieu, faut-il toujours vous répéter la même chose? Je suis persuadé de la justice de la cause de M. de Saint-Yves; son affaire est entre les mains de M. de Balmont, ainsi il me semble que nous avons tout lieu d'espérer. . .

DOR. *Il vous semble!* . . . Vous parliez bien plus affirmativement hier encore.

MEL. Vous le croyez. Mais je vous assure que j'ai toujours tenu le même langage.

DOR. Enfin, vous avez changé de sentiment! . . .

MEL. Mais quoi, voulez-vous que je vous dise que je suis sûr du gain de ce procès? Une semblable folie pourroit-elle vous consoler & vous satisfaire?

DOR. Je voudrois qu'on prît part à mes peines, je voudrois qu'on ne cherchât point à les aigrir encore par une dureté & une froideur si révoltantes! Enfin, je voudrois moins de raisons peut-être, mais plus d'amitié. . . Melcour, laissez moi; je vous en-

nuye, vous m'affligez ; je suis hors d'état de supporter l'impatience & la contrariété ; laissez-moi, de grâce. . .

MEL. Vous souffrez, vous êtes malheureux ; si j'ai pu vous blesser, cher Dorval, j'ai tort sans doute, & un tort que je ne dois jamais me pardonner. . .

DOR. Ah, Melcour. . . excusez un infortuné qui n'est plus à lui-même ! . . Ah, que votre raison rappelle la mienne ! Elevés ensemble, les liens du sang, l'habitude, l'amitié, tout doit nous unir à jamais. Je suis injuste & violent ; mais vous savez, Melcour, si vous m'êtes cher ! . . . Je vous outrage, & cependant je donnerois ma vie pour vous. . .

MEL. J'en suis bien sûr ; votre cœur ne sait point aimer foiblement ; mais si vous n'apprenez pas à réprimer l'excès de votre sensibilité, & l'impétuosité de votre caractère, vous serez toujours malheureux. . .

DOR. Ah, que j'envie votre sagesse & votre tranquillité !

MEL. J'ai vingt-deux ans, & vous n'en avez que dix-huit. . .

DOR. Votre raison fut dans tous les tems supérieure à votre âge. . . Quand je me compare à vous, Melcour, je ne puis comprendre l'amitié qui vous attache à moi. . . . Que je rougis de mes foiblesses, en pensant combien j'ai peu profité des soins & des leçons de mon père, & de vos conseils ! . . . Je n'ai jamais reçu que des exemples vertueux & sublimes. Je fus élevé sous les yeux de mon père, dans

cette maison où régnèrent toujours l'ordre, la décence, & la paix ; dans cette maison enfin, le sanctuaire auguste de l'équité, du désintéressement, de la bienfaisance, & de toutes les vertus ! Et si jeune, déjà mon cœur est ouvert aux passions les plus impétueuses, & je ne suis qu'un insensé ! . . Ah ! quelles réflexions humiliantes ! . . . Cependant, je sens dans ce cœur un désir ardent de me distinguer, & de m'égaler un jour à mon père ; l'éclat de sa réputation, la gloire de sa vie, enflamment mon ame, & frappent vivement mon imagination. . . Oui, pour parvenir au bonheur de lui ressembler, j'aurai la force de faire, s'il le faut, les plus grands sacrifices. . Oui, je saurai vaincre la violence de mon caractère & maîtriser mes passions. . . N'espérez-vous pas, mon cher Melcour, qu'il me sera possible de surmonter mes défauts ?

Mel. Avec les principes que vous avez, & cette noblesse de sentimens qui vous caractérisent, que ne doit-on pas attendre de vous ! D'ailleurs, n'avez-vous pas entendu dire que votre père, dans sa première jeunesse, eut des passions très-vives ? Il étoit aimable, recherché, il aimoit le monde ; cependant le désir d'acquérir une grande réputation, & surtout l'amour de la vertu, triomphèrent bientôt de ses autres penchans ; & sans balancer, il sacrifia tous ses goûts aux devoirs de son état. . Mais quelqu'un vient. .

Dor. Ah, Ciel ! je reconnois la voix de Saint-Clair ; quelle contrariété ! . . .

MEL. Le voici, contraignez-vous ; songez combien il est indiscret & léger...

DOR. J'avois encore mille choses à vous dire ; cette visite me désespère.

SCENE II.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

BON jour, Dorval... On ne peut voir M. de Balmont?

DOR. Non, il est enfermé dans son cabinet depuis le dîner.

ST.-CLA. Ah, fort bien... Mais dans son cabinet!... Est-ce que nous n'y sommes pas?

DOR. Non, ce n'est pas celui où mon père travaille ordinairement...

ST.-CLA. Je ne conçois pas comment M. de Balmont peut résister à la fatigue affreuse du travail assidu qu'il s'est imposé...

MEL. En ne veillant jamais, & se couchant tous les jours à dix heures & demi, il conserve sa santé, & ne s'endort point au Palais.

ST.-CLA. Moi, ce régime-là me tueroit.

MEL. Cela peut être ; en effet, il ne convient pas à tout le monde.

ST.-CLA. Je ne crois pas que Dorval soit

tenté d'embrasser l'état de la robe, & je le conçois: assurément, l'exemple que lui donne son père, est très-beau; mais cet excès d'austérité n'est pas fait pour séduire un jeune homme; c'est un espèce de couvent, que cette maison ci... se coucher à dix heures, renoncer au monde, aux spectacles; ne jamais donner à souper; passer sa vie enfermé dans un cabinet. . . véritablement cela est héroïque. . . &, pour moi, je ne vois point de différence entre le sort d'un hermite & celui de M. de Balmont.

DOR. *(avec humeur).* On en pourroit cependant remarquer une *petite,* qui vous est échappée: c'est qu'un hermite n'est utile à personne. Ainsi, vous conviendrez que la comparaison n'est pas heureuse. . .

ST.-CLA. Je plaisantois. . . surement le bien public, la gloire, sont de grands motifs dans notre état. . .

DOR. *(bas à Melcour). Notre état,* dit-il; cette expression me choque dans sa bouche.

MEL. *(bas à Dorval).* Taisez-vous, donc.

ST.-CLA. A-propos, on juge donc demain ce fameux procès du Marquis de Rozelles. . . une affaire fort délicate, . . . fort embrouillée.

DOR. *(à part).* Embrouillée. . . la patience m'echappe. . .

ST.-CLA. Je n'ai appris qu'aujourd'hui que M. de Saint-Yves avoit une fille; elle a dix-huit ans: on dit qu'elle est très-intéres-

sante; elle n'a qu'un frère; si son père gagne son procès, elle sera riche. . . mais la perte de ce procès renverseroit toute leur fortune. . . C'est un terrible position que celle de M. de Saint-Yves; à la veille d'être, peut-être, ruiné & déshonoré. . . Où allez-vous donc, Dorval?

DOR. *(s'arrêtant.)* Eviter un entretien . . . auquel je ne dois pas me mêler. . .Vous oubliez que mon père est Rapporteur de M. de Saint-Yves. . .

MEL. En effet, ce n'est pas ici qu'on peut se permettre une conversation sur cette affaire. . .

ST.-CLA. *(à part).* Quelle pédanterie!.. *(Haut. Il regard à sa montre.)* Comment donc, il est huit heures; la répétition sera commencée. . .

MEL. Quelle répétition?

ST.-CLA. Eh, mon Dieu, je suis bien, malgré moi, je vous assure, le premier acteur d'une troupe de société. . .

MEL. Bon, vous jouez la Comédie?

ST.-CLA. Que voulez-vous? j'ai cédé aux persécutions de trois ou quatre femmes, qui, d'*autorité*, m'ont forcé à prendre une demi-douzaine de rôles.

MEL. Et quel est votre genre?

ST.-CLA. Mais. . . j'ai joué le Joueur, Darviane, le Comte de Olban; dans ce dernier rôle, sur-tout, j'ose dire que j'ai eu quelques succès. . . Il est vrai que notre *Nanine* etoit charmante, & que d'ailleurs elle joue

comme un ange; ce n'est pas un exagération, mais elle est infiniment supérieure à la meilleure Actrice de la Comédie Françoise.

MEL. Vous ne m'étonnez point; je n'ai pas encore vu de troupe de société qui n'ait eu, de deux ou trois de ses Acteurs, une semblable opinion. . . Mais, cependant, cette grand Actrice prend toujours des leçons, je parie? . .

ST.-CLA. Oh, oui; il le faut bien, pour acquérir un certain usage du Théâtre; mais elle a mille fois plus de talens que son maître.

MEL. Les comédiens François doivent être bien humiliés! Ils consacrent leur vie entière à l'étude d'une art très-difficile; &, malgré leurs travaux & leurs soins, ils ont sans cesse la mortification de se voir égalés, & même surpassés par les gens du monde, qui, sans habitude, sans peine, ne jouant la Comédie que par hasard, & pour leur amusement, arrivent cependant à la perfection avec tant de facilité. . .Cela est piquant pour les Comédiens, il en faut convenir. . .

ST.-CLA. Vous vous moquez; mais je vous assure que notre troupe est excellente . . Notre dernier spectacle fut reçu avec des transports. . .

MEL. Je suis persuadé qu'il le méritoit. . . mais les applaudissemens prouvent peu de chose. . . En recevant un billet, ne prend-on pas l'engagement d'applaudir? . .

ST.-CLA. Enfin, si nos spectacles ennuyoient, y viendroit-on ?

MEL. Et le désœuvrement, la curiosité, les comptez-vous pour rien ?

DOR. Eh, mon Dieu, Melcour, de quoi vous mêlez-vous ? .. Ne voyez-vous pas que vous retenez Monsieur, & que vous abusez de sa complaisance. . . Il est attendu ! . . .

ST.-CLA. Il est certain que je serai cruellement grondé. . . Adieu, pour le coup je me sauve. Adieu. *(Il sort.)*

SCENE III.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

AH, je respire ! . . . Sa conversation avoit donc de grands charmes pour vous ? . . .

MEL. Je n'ai pu résister au plaisir de me moquer un peu de sa ridicule vanité. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme de l'état de Saint-Clair adopte un genre d'amusement, sans doute très-agréable, mais qui nécessairement consume un tems si considérable ! . .

DOR. N'entends-je pas mon père ?

MEL. Oui, c'est lui. . . Je vous laisse ; je suis obligé de sortir, mais je reviendrai souper avec vous. . .

DOR. Ah, n'y manquez pas. . . ne m'a-

bandonnez pas ce soir dans l'état où je suis.

MEL. Je serai de retour dans un demi-heure. *(Il sort.)*

DOR. Se peut-il que je sois aussi malheureux avec un tel ami & le meilleur des peres ? . . .

SCENE IV.

M. DE BALMONT, DORVAL.

M. DE BALMONT *(tenant un lettre.)*

MON fils, je vous cherchois. . . j'ai à vous parler d'une importante affaire. . .

DOR. Comment ?

M. DE BAL. Votre éducation est finie ; je vous exhorte depuis un an, mon fils, à réfléchir mûrement sur le choix de l'état que vous voulez embrasser ; voici le moment de vous décider.

DOR. Toutes mes réflexions sont faites, mon père ; l'état qui me paroît le plus utile, le plus respectable, c'est le vôtre.

M. DE BAL. Ecoutez-moi : je viens de recevoir une lettre du beau-frère de Melcour ; il me offre pour vous un place de militaire très-avantageux. Tenez, lisez la lettre. *(Il la lui donne.)*

DOR. Cette grâce, que je dois sans doute à l'amitié de Melcour, ne peut me faire changer de resolution. *(Il lit la lettre tout bas).*

M. DE BAL. Vous aimez la gloire ; songez, mon fils, que la plus éclatante est celle qu'un Militaire peut acquérir.

DOR. Le plus solide est à mes yeux la plus brillante ; j'honore, je respecte un Militaire distingué par son courage & ses talens ; mais enfin, ce n'est que dans un tems passager de malheur & de calamité qu'il peut être utile à sa patrie ; la paix, qu'il doit désirer comme citoyen, lui ravit toute occasion de sa signaler, & le replonge dans l'oisiveté & l'inaction. Pour moi, je veux consacrer ma vie entière à l'utilité publique ; je veux dans tous les tems pouvoir prouver mon zêle & mon amour pour mon pays. Laissez-moi donc entrer dans la noble carrière que vous parcourez avec tant d'éclat. . . Pendant la guerre, pendant la paix, vous servez également vos concitoyens ; rien n'interrompt, rien ne suspend vos laborieux travaux, chaque jour ajoute à votre gloire, & la mort seule pourra mettre une terme à cette activité bienfaisante & généreuse. Voilà l'état que je choisis, & le modèle auguste que je veux imiter. Sans doute, mon père, je n'ai ni vos vertus, ni votre génie ; mais j'aurai vos conseils & votre exemple.

M. DE BAL. Depuis long-tems, je connois vos sentimens à cet égard ; votre resolution me paroît fixe & déterminée ; cependant, mon fils, je crois devoir la combattre encore ;

songez que, pour se distinguer dans l'état que vous voulez choisir, il faut renoncer aux plaisirs, au monde, aux charmes si doux de la société. Aucun état ne prescrit des devoirs aussi rigoureux & aussi difficiles à remplir.

DOR. Il en est plus glorieux.

M. DE BAL. Vous avez de l'élévation, votre ame est noble & pure, mais vos passions sont violentes...

DOR. Je les vaincrai.

M. DE BAL. Pourrez-vous, mon fils, abandonner les lectures agréables, & cesser de vous occuper de la littérature & des arts, pour vous livrer uniquement à l'étude des lois, étude aride, abstraite, embrouillée, qui demande tout le discernement de la plus saine raison, & l'attention la plus constante & la plus réfléchie?

DOR. Le désir de illustrer son nom fait supporter sans peine un travail fatiguant, & surmonter les dégoûts de l'ennui.

M. DE BAL. Mais vous êtes sensible; aurez-vous le courage de résister aux mouvemens d'une pitié souvent dangereuse; saurez-vous, quand votre devoir l'exigera, immoler la compassion & vos penchans secrets, à la justice quelquefois affligeante & sévère? Etes-vous sûr de ne jamais vous laisser aveugler par les préventions de l'amitié, ou la seduction de l'amour? .. Vous rougissez, mon fils, vous baissez les yeux; l'austérité de cette peinture vous trouble, vous étonne, & refroidit votre zèle!

DOR. Non, mon père, non, rien ne peut le

rallentir. Ne connoissois-je pas avant cet entretien les devoirs d'un Magistrat ? Ne les remplissez-vous pas tous? Vous possédez ces qualités austères que vous dépeignez ; ces sacrifices dont vous parlez, vous les avez tous faits, & vous êtes heureux ! La gloire, votre renommée, & sur-tout le témoignage de votre conscience, vous dédommagent assez des privations que vous vous êtes imposées, & vous font chérir & préférer à tout autre l'état sublime que vous avez choisi. . .

M. DE BAL. Oui, sans doute, je suis heureux. J'ai pu me tromper ; mais du moins nulle faute volontaire n'a souillé ma vie ; je n'ai rien à me reprocher d'essentiel : cependant, mon fils, ne pensez pas que je sois exempt d'agitations, de troubles, & même de repentir. . .

DOR. Du repentir ! . . Vous, mon père !

M. DE BAL. Le méchant n'a de remords que pour le crime. . . mais une légère faute suffit pour en faire éprouver l'atteinte douloureuse à l'homme vertueux. Toutes les fois que je me suis chargé d'une affaire épineuse & délicate, j'ai senti vivement cette peine inévitable, sur-tout dans notre état. D'abord, quand j'examine une cause, l'habitude que j'ai du travail sert à me la faire débrouiller en peu de tems avec facilité ; je crois bientôt en avoir démêlé toutes les difficultés ; ensuite, après une mûre réflexion, je me détermine vers une opinion ;

& bien certain que je suis dépouillé de prévention & de partialité, je suis tranquille. Mais à mesure que le jour du jugement approche, une foule de craintes, d'incertitudes, de scrupules, viennent successivement me tourmenter. Il me semble alors que je n'ai point assez soigneusement examiné l'affaire ; il me semble que je suis coupable de mille négligences ; je me reproche amèrement les plus légères distractions ; enfin, mon repos est troublé par les inquiétudes les plus cruelles ! . . .

DOR. Ces inquiétudes vous honorent, elles prouvent l'excès de votre délicatesse. . . Mais je m'afflige en pensant qu'ajourd'hui . . . vous les ressentez peut-être. . . On juge demain un procès si intéressant ! . . .

M. DE BAL. Ah, surement, mon cœur n'est pas sans émotion !

DOR. Ciel ! . . . cependant. . : cette affaire paroît si claire, & les droits de M. de Saint-Yves si bien établis ! . . .

M. DE BAL. *(avec sévérité.)* Vous devez taire votre opinion, Dorval. . .

DOR. *(à part.)* Hélas ! je suis prêt à me trahir ! . . .

SCENE V.

M. DE BALMONT, DORVAL, LA PIERRE.

LA PIERRE *(à M. de Balmont.)*

MONSIEUR, le Marquis de Rozelles demande s'il peut entrer ?

M. DE BAL. Oui, sans doute. . .

(La Pierre sort.)

DOR. *(à part.)* Le Marquis de Rozelles ! . . . Ah, sortons, évitons cette odieuse rencontre ! . . . *(Il fait quelques pas.)*

M. DE BAL. Ecoutez, mon fils, l'oncle de Melcour me demande une prompte réponse, gardez sa lettre ; je vous prie de la lire encore avec attention, & dans deux jours vous m'instruirez de votre dernière résolution.

DOR. Oui, mon père. . . *(A part.)* Je le vois, M. de Saint-Yves est perdu, je suis au désespoir. . . *(Il sort brusquement.)*

SCENE VI.

M. DE BALMONT, *seul.*

SUREMENT il persistera dans son projet ! . . J'ai dû le combattre ; mais combien

je jouis des motifs qui le déterminent ! . . . Comme son ame est noble & sensible ! qu'il m'est cher ! . . . On vient. . . . c'est le Marquis de Rozelles. . . Allons, armons-nous contre toute la séduction & tout l'art de la sollicitation la plus adroite ! . . :

SCENE VII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *(tenant un papier.)*

PARDONNEZ-MOI, monsieur, cette dernière importunité. . .

M. DE BAL. *(lui présente un fauteuil ; ils s'asseyent l'un & l'autre.)* Mon devoir est de vous entendre. . .

LE MARQ. Je sais, monsieur, combien vous êtes au-dessus des sollicitations, combien vous les méprisez ; mais on n'a pas toujours la possibilité de pouvoir mettre des bornes au zèle de l'amitié. . . Un de mes amis vient de me forcer à recevoir cette lettre qu'il m'apportoit de Versailles, & il a exigé de moi une promesse positive de vous la rendre. . . La voici ; elle vous est adressée.

(Il la lui donne.)

M. DE BAL. *(la prenant.)* Vous savez, monsieur, qu'une lettre de recommanda-

tion, telle qu'elle soit, ne peut avoir nulle influence dans une affaire de ce genre. *(Il ouvre la lettre, & lit tout bas.)*

LE MARQ. *(pendant qu'il lit.)* Je pense bien comme vous ; mais quand on a beaucoup de parens, d'amis, qui tiennent tous à la Cour, il est impossible de rejeter toutes les preuves d'intérêt qu'ils veulent donner . . . cependant combien j'en ai refusés ! . . . Je dédaigne si sincèrement tous ces petits moyens. . . d'ailleurs, j'ai, je l'avoue, une entière confiance dans la bonté de ma cause, & je puis dire, sans me flatter, que j'ai pour moi l'opinion générale, & le vœu universel . . . mes Mémoires ont produit un effet ! . . . sur-tout à Versailles ! . . .

M. DE BAL. *(après avoir lu.)* Je me trouve fort honoré, monsieur, de recevoir une lettre signée par un nom si respectable.

LE MARQ. Je sais qu'elle est remplie de bonté pour moi, témoignage d'autant plus flatteur, que je ne l'avois ni demandé, ni desiré.

M. DE BAL. Avez-vous, monsieur, quelque chose de particulier à me dire sur votre affaire ?

LE MARQ. Voici encore une lettre, mais d'un autre genre, que je vous supplie, monsieur, de vouloir bien lire ; elle n'est point dans mes Mémoires, parce qu'on n'a pu me la procurer qu'aujourd'hui. Vous connoissez l'écriture de M. de Saint-Yves, cette

lettre est de lui ; elle s'adressoit à Madame d'Argencour, sa belle-sœur. . .

M. DE BAL. Mais, Madame d'Argencour n'est-elle pas brouillée avec Monsieur de Saint-Yves ?

LE MARQ. Sans doute, & pour des procédés affreux. . . Dans cette lettre, vous verrez, de la part de Monsieur de Saint-Yves, les preuves d'une confiance entière ; vous y verrez plusieurs satyres très-vives contre des hommes en place.

M. DE BAL. Que m'importe, monsieur ?

LE MARQ. Ah, je veux pas-là prouver que Monsieur de Saint-Yves est un homme violent, impétueux, haineux, imprudent, & inconsidéré, puisqu'il écrivoit ainsi ses opinions & ses sentimens à une femme. . .

M. DE BAL. Cette femme étoit sa belle-sœur, il la croyoit son amie.

LE MARQ. Mais il s'est brouillé avec elle sans ménagement.

M. DE BAL. Peut être en a-t-il eu de justes raisons.

LE MARQ. Cependant elle possédoit ses secrets.

M. DE BAL. Il la jugeoit incapable de les trahir, & pensoit, apparemment, que l'honneur en elle l'emporteroit sur la haine.

LE MARQ. Enfin, lisez, monsieur ; cette lettre vous fera connoître l'homme. . .

M. DE BAL. Non, monsieur ; je vois au bas de cette lettre une seule phrase qui doit m'empêcher de la lire. . .

LE MARQ. Comment ?

M. DE BAL. *(lui montrant l'endroit.)* Tenez, lisez ce mot ; *brûlez cette lettre ;* & malgré cette prière, toujours sacrée pour les honnêtes gens, cette lettre, au bout de deux ans, existe encore, & Madame d'Argencour la remet entre des mains ennemies ! . . . . Ce procédé me fait horreur ; je n'en partagerai point l'iniquité ; je ne le lirai point cet écrit.

LE MARQ. Ah, si vous saviez l'étendue des torts de M. de Saint-Yves avec sa belle-sœur. . .

M. DE BAL. Tels qu'ils soient, ils ne peuvent jamais autoriser cet indigne abus d'une ancienne confiance. D'ailleurs, monsieur, la brouillerie de Madame d'Argencour & de son beau-frere n'a rien de commun avec votre affaire ; ainsi ces détails me sont inutiles.

LE MARQ. Mais ils pourroient servir à vous éclairer sur le caractère de M. de Saint-Yves. . .

M. DE BAL. Ce n'est ni du caractère, ni de la conduite de M. de Saint-Yves, que je dois m'occuper ; c'est de l'affaire qui m'est confiée ; tout ce qui est étranger à cette affaire, ne me regarde point ; il pourroit avoir eu des torts avec un autre, & raison avec vous ; il s'agit de savoir, non s'il est honnête homme, mais si, dans cette occasion, il a la justice de son côté. . . Et voilà

le seul point de sa vie & de la vôtre que je doive examiner.

LE MARQ. Il me semble, cependant....

SCENE VIII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS, LA PIERRE.

LA PIERRE *(à M. de Balmont.)*

MONSIEUR Morel est dans votre salon, monsieur...

M. DE BAL. Qu'il entre. *(La Pierre sort.)*

M. DE BAL. *(se levant.)* C'est l'Avocat de M. de Saint-Yves; vous n'avez plus rien à me dire, il est tard; permettez-moi, monsieur, de le recevoir.

LE MARQ. Je vous laisse; mais souffrez que je vous recommande encore de relire la petite feuille que j'ai eu l'honneur de vous donner ce matin...

M. DE BAL. Soyez sûr, monsieur, que je ne néglige rien de ce qui peut m'éclairer. *(Il le reconduit quelques pas.)*

LE MARQ. Je suis donc tranquille. *(A part, en s'en allant.)* Ah, combien je me repens de n'avoir pas demandé un autre Rapporteur!.... *(Il sort.)*

M. DE BAL. *(seul.)* Je crois qu'il sort

bien mécontent de moi, & qu'il trouve mes principes bien rigides ! . . . . Ah, voici M. Morel.

SCENE IX.

M. DE BALMONT, M. MOREL.

M. MOREL.

MONSIEUR de Saint-Yves n'a pu venir ce soir ; sa fille est malade : cette jeune personne, à la veille de voir juger son père, éprouve des inquiétudes qu'on ne peut dépeindre ; elle a eu tout-à-l'heure une attaque de nerfs réellement effrayante, & M. de Saint-Yves ne peut la quitter. Il m'a chargé, monsieur, de vous donner ce papier, qui n'est pas, dit-il, d'une grande importance, mais qu'il vous prie cependant de faire examiner ce soir, par votre Secrétaire, afin que vous puissiez en avoir demain à réveil un extraite sur lequel vous jeterez les yeux avant d'aller au Palais.

M. DE BAL. Savez-vous ce que contient ce papier ?

M. MOR. Oui, monsieur, ce sont quelques argumens de plus, rélatifs à l'affaire ; il traite encore de plusieurs autres objets : nous n'avons pu vous les donner plus tôt ; mais comme ces détails ne sont pas essentiels, un examen de M. Durand sera bien suffisant.

M. DE BAL. Cet examen demande-t-il beaucoup de tems?

M. MOR. Au moins deux heures, parce qu'il faut, pour s'assurer de l'exactitude des choses énoncées, consulter un grande partie des pièces originales que vous avez.

M. DE BAL. Il faut que je sois demain à six heures au Palais; ainsi, puisque ce papier n'est pas important, j'ordonnerai à Durand de ne point se coucher, & de l'examiner.

M. MOR. Permettez-moi, monsieur, de vous demander votre opinion sur mon dernier Mémoire; sur le style seulement, & la manière dont il est écrit. C'est vous, monsieur, qui m'avez décidé à choisir l'état d'Avocat; j'espère que vous daignerez, par vos conseils, me donner les moyens de m'y distinguer.

M. DE BAL. Vous attendez de moi de la sincérité, vous ne serez point trompé dans votre espérance: vous annoncez beaucoup de talent; vous avez infiniment d'esprit; vos premiers Mémoires étoient écrits avec une sagesse d'autant plus estimable, qu'elle est très-rare aujourd'hui; mais je vous avoue qu'intérieurement j'ai blâmé plusieurs choses dans le dernier: vous vous y permettez quelques plaisanteries, qui sont bien révoltantes dans une affaire où l'honneur de celui que vous défendez est essentiellement attaqué; d'ailleurs, dans aucun cas, cette espèce de ton ne convient à un orateur, dont la manière d'écrire doit être

noble & sensée. Préférez, croyez-moi, l'estime de vos lecteurs au vain plaisir de les divertir; aspirez à la gloire d'intéresser & d'instruire, de faire admirer votre raison, votre éloquence, & vos principes : voilà l'unique ambition digne d'un Avocat, & de tout écrivain qui veut se distinguer, & qui désire, non des succès frivoles & passagers, mais une réputation solide & brillante. Je vous exhorte encore à perfectionner votre goût par la lecture, & par l'étude approfondie de votre langue; sur-tout, ne confondez jamais l'emphase avec la chaleur & la force, & ne croyez pas que, pour être éloquent, il suffise d'être diffus & déclamateur. Je ne vous recommande point de ne pas souiller vos Mémoires par des injures personnelles, & des épithètes outrageantes; vous avez trop d'élévation dans l'ame, pour vous livrer à de semblables excès; d'ailleurs, l'esprit & le bon goût pourroient seuls en préserver : ces indignes grossièretés, ces basses expressions, n'excitent que l'indignation & le mépris, & n'avilissent que celui qui les emploie.

M. Mor. Oui, monsieur, je suivrai de si nobles, de si sages conseils; vous persuadez également mon cœur & ma raison.

M. de Bal. Enfin, pénétrez-vous bien de la dignité de votre état : quand on en remplit les devoirs, il n'en est point de plus honorable; il n'en est point où les vertus &

les talens trouvent plus d'occasions de se développer, & de briller avec éclat. Quel sort est plus beau que celui d'un Avocat qui réunit à la probité l'esprit & le génie ; qui jamais ne se charge de la cause qu'il croit injuste ; qui, toujours zèle défenseur des opprimés, démasque la fraude, confond l'imposture, & parvient à la fortune, à la gloire, en faisant triompher l'innocence ? Un tel homme, sans doute, bienfaicteur de l'humanité, doit jouir de l'admiration de son siécle ; il épuise, il goût tous les genres de succès : comme honnête homme, il est chéri & respecté ; par le brillant talent de la parole, il enchante, entraîne, & sédnit ; & ses écrits, passant à la postérité, immortaliseront son nom, ses travaux, & ses vertus.

M. Mor. Ah, monsieur, de quel enthousiasme vous m'enflammez ! . . . Souffrez que je vienne quelquefois puisser, dans un entretien si salutaire, la connoissance & l'amour de mes devoirs ; daignez éclairer & protéger ma jeunesse : fortifier les principes d'une ame honnête, est, sans doute, un ouvrage digne de vous.

M. de Bal. Vous n'avez pas trente ans, vos premiers succès n'ont pu vous éblouir, & vous aimez les conseils : c'est ainsi qu'on peut se perfectionner. La présomption gâte le cœur, arrête les progrès de l'esprit, & fixe dans la médiocrité le jeune homme insensé

qu'elle enivre. Mais je suis forcé de terminer cet entretien ; je me lève demain à cinq heures, je vais me retirer : venez donner vous-même le papier de Monsieur de Saint-Yves à mon Secrétaire, & lui préscrire le travail qu'il doit faire. Venez. *(Ils sortent.)*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DURAND *(tenant un papier.)* LA PIERRE.

LA PIERRE.

OUI, monsieur vient de se mettre au lit, & il m'a chargé de vous recommander expressement l'examen de ce papier.

DUR. Eh, mon Dieu, lui & M. Morel m'en ont déjà parlé pendant plus d'un quart d'heure !

LA PIE. Vous savez que monsieur est si scrupuleux !

DUR. Oh, pour cela, scrupuleux à l'excès.

LA PIE. Il m'a dit aussi de vous répéter que ce papier étoit de la plus grand importance. . .

DUR. Oui, oui, c'est toujours sa phrase; mais puisqu'il ne passe pas la nuit, & ne l'examine pas lui-même, je vous réponds que cette *grande importance* n'est pas réelle. Au reste, je veillerai, il me l'ordonne, cela suffit.

LA PIE. Allons, je vous laisse. A-propos, ah, que je vous conte une drôle de chose. . . Ce soir le laquais de M. de Rozelles a voulu me faire jaser : moi, qui con-

nois cela, je l'ai vu venir. Il vouloit savoir (comme par manière de conversation) si vous n'aviez pas *une inclination*, une amourette, *autrement dit*. . .

DUR. Trouver un Rapporteur & son Secrétaire tous les deux sans maîtresse, cet accident doit en effet dérouter l'intrigue.

LA PIE. Ma foi, c'est jouer de guignon, il en faut convenir.

DUR. Ce même M. de Rozelles a découvert, je ne sais comment, que j'avois un sœur lingère, & il lui a acheté pour plus de mille écus de dentelles.

LA PIE. *(en riant.)* Et sans marchander, je parie ?

DUR. Cela va sans dire. Mais ensuite quand il a voulu parler de son procès, ma sœur, qui est une honnête femme, a déclaré nettement qu'elle ne se mêloit jamais de semblables affaires, & elle a refusé d'entrer dans une plus grande explication.

LA PIE. M. de Saint-Yves ne feroit pas de ces vilaines choses-là, par exemple ; oh, je le crois bien honnête. Mais j'entends M. Dorval ; ah, ah, par quel hasard, à l'heure qu'il est ?

SCENE II.

DORVAL, DURAND, LA PIERRE.

DORVAL *(fort troublé.)*

MONSIEUR Durand!... Comment, vous causez avec La Pierre? ... Je pensois que vous travailliez...

DUR. Mais, monsieur, j'ai du tems, il n'est pas minuit, & je ne me coucherai pas.

DOR. *(d'une voix basse & entrecoupée).* Vous avez vu Monsieur Morel ce soir? ... Il vous a donné un papier. L'intention de mon père est que ce papier soit examiné avec le plus grand soin.

DUR. *(le regardant avec surprise.)* En vérité, monsieur, vous m'étonnez beaucoup!

DOR. La Pierre, que faites-vous là? Allez vous coucher... Si mon père savoit qu'on s'amuse ainsi à faire la conversation, il le trouveroit très-mauvais, j'en suis sûr. Ne troublons point M. Durand. Adieu, mon cher M. Durand. *(Il s'approche & lui serre la main.)* Adieu! *(A part.)* Je ne sais où je suis, ni ce que je dis, la raison m'abandonne! *(Il sort brusquement.)*

SCENE III.

DURAND, LA PIERRE.

LA PIERRE.

A QUI diantre en a-t-il?

DUR. Je suis pétrifié. . . il avoit les larmes aux yeux; il est tremblant, agité, hors de lui.

LA PIE. C'est un aimable jeune homme: pour générosité, la bonté, il n'a pas son pareil; mais il y a déjà quelque tems que je m'apperçois qu'il est un peu timbré.

DUR. Bon!

LA PIE. Il a des espèces de vertigos: tout d'un coup de couleur lui monte au visage, & puis tournez la main, le voilà pâle comme la mort. Quelquefois il se démène en rêvant, il fait des enjambées terribles; ensuite il tombera dans un fauteuil, & restera-là pendant une heure morne comme une souche. Mais le plus fort, le plus merveilleux, c'est qu'il parle tout seul, & cela jour & nuit; & alors il faut le voir gesticuler & se taper la tête, & faire de grands bras, comme s'il répétoit des Poëtes. . . C'est un enfant qui est trop vif, & qu'on a trop fait travailler; il lui faudroit du repos & quelques bonnes saignées, & tout cela se passeroit. Bon soir, monsieur Durand; vous n'avez besoin de rien?

DUR. Non, bien obligé.

LA PIE. Il faut pourtant s'aller coucher; j'ai fait là une grande veillée, mais ce n'est pas moi qui habillerai Monsieur demain.. Vous avez de l'encre, des plumes?

DUR. Oui, Oui.

LA PIE. Allons, je m'en vas. *(Il sort.)*

SCENE IV.

DURAND, *seul.*

ALLONS, mettons-nous à l'ouvrage... Ah, je ne suis guères en train de travailler; je me suis levé ce matin de si bonne heure! .. & passer encore la nuit... il est vrai que je pourrai dormir demain tant que je voudrai... mais je suis ce soir appesanti, harrassé. . . je ne suis pas infatigable comme Monsieur de Balmont, il s'en faut bien; il est fortifié, animé par la passion de la gloire: pour moi, quand je me tuerois par mes travaux, le nom de *Durand* n'en deviendroit pas plus célèbre... Eh, ne faut-il rien faire pour sa conscience? . . . La réputation est un belle chose, mais la satisfaction intérieure de soi-même vaut encore mieux! .. Monsieur de Balmont réunit ces deux avantages; il ne faut donc pas s'étonner s'il est si laborieux, si actif! *(Il s'approche du bureau, arrange les papiers, & s'assied.)* Où est le papier dont je dois tirer un extrait?...

Ah, le voici. *(Il lit des yeux.)* Quel verbiage! . . tout cela est aussi inutile à l'affaire! *(Il bâille & prend du tabac.)* Le sommeil me gagne malgré moi! allons, allons, du courage. *(Il lit tout bas. Au bout d'un moment, ses yeux se ferment, sa tête tombe sur sa poitrine, & ce mouvement le réveille.)* C'est un terrible chose que l'envie de dormir. . . Je n'en puis plus. *(Il bâille, s'étend, prend du tabac à plusieurs reprises.)* La! . . . me voilà un peu mieux. . . continuons . . *(Il lit.)* Cela est inoui. . . je vois double à présent; les yeux me font un mal. . . *(Il les frotte).* C'est un vrai supplice. . . . *(Il lit, s'endort la tête appuyée sur son coude; son bras tombe à côté du bureau; il se réveille.)* Ouf. . . je me suis écorché la main. . . j'ai le col tordu. . . il est impossible de vaincre le sommeil; il faut que je dorme un demi-heure pour me rafraîchir. . . les idées. . . ensuite je travaillerai. . . *(Il se lève, va chercher deux oreillers de bergères pour les mettre sous sa tête, approche un chaise sur laquelle il met ses pieds, & se couche de cette manière.)* Ah, il me semble que je suis en paradis. . . mon extrait sera fait en une heure & demie, ainsi. . . j'ai du tems. . . de reste. . . *(Il s'endort profondément.)*

SCENE V.

M. DE BALMONT, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit,* DURAND, *endormi.*

M. DE BALMONT *(dans le fond du théâtre.)*

JE ne puis résister à mon inquiétude! ... *(Durand ronfle avec force.)* Qu'entends-je? ... *(Il s'avance, & voit son Secrétaire endormi.)* Il dort paisiblement! ... Il néglige son devoir, & il peut trouver le sommeil! ... Tandis que l'agitation de mille soucis cruels me trouble, me tourmente, & me chasse de mon lit, Durand dort, & goûte le repos qui m'abandonne! .. Mais, enfin, est-il Magistrat? est-il Juge? Ah, c'est moi qui doit veiller! ... Il peut dormir en effet; ne suis-je pas responsable de sa négligence & de ses fautes? ... *(Il le pousse pour le réveiller.)* Durand! Durand...

DUR. (*se réveillant en sursaut.*) Quoi donc? ... Ciel! ... Monsieur.... *(Il se lève.)*

M. DE BAL. C'est donc ainsi que vous travaillez! ...

DUR. (*avec confusion.*) Monsieur... c'est que... le sommeil m'a surpris...

M. DE BAL. Il me semble pourtant que vous l'attendiez, car vous aviez formé un établissement fort commode. Mais allez dans mon cabinet réparer le tems perdu;

emportez ces papiers; allez, je vais vous suivre.

DUR. J'espère que monsieur voudra bien pardonner.

M. DE BAL. Monsieur Durand, une seconde faute de ce genre vous feroit entièrement perdre ma confiance. . .

DUR. Je vous proteste, monsieur. . .

M. DE BAL. Il suffit, allez. (*Durand prend les papiers, & sort.*)

SCENE VI.

M. DE BALMONT, *seul.*

IL faut bien avoir de l'indulgence pour sa paresse; je suis sûr du moins de sa probité, c'est-là l'essentiel. (*Il regard à sa montre.*) Il est deux heures! . . dans quatre heures, je serai au Palais, & dans sept, peut-être le jugement sera prononcé! . . jugement qui va décider de l'existence, de la fortune de deux hommes, & qui doit déshonorer l'un ou l'autre! . . Et leur destinée, incertaine encore, dépend en grand partie de l'opinion que je déclarerai! . . . (*Il tire un papier de sa poche.*) Les voilà, ces conclusions! . . . Voilà cet écrit tracé de ma main, dont la lecture doit, dans quelques instans, fixer à jamais le sort de deux citoyens, de deux pères de famille! Je tremble, & je frémis en regar-

dant ce papier, en songeant à son importance! ... (*Il le pose sur le bureau & s'assied. Après un moment de silence.*) Examinons mon cœur, cherchons dans ses replis les plus profonds, si je n'ai rien à me reprocher. La prévention ne m'a-t-elle point abusé? Ai-je assez médité, réfléchi sur cette affaire? Ne suis-je pas trop rigoureux pour celui qui je juge coupable? Voyons, relisons. (*Il prend le papier & lit tout bas.*) Que ces expressions sont sévères! (*Il se lève.*) O Ciel! ce jour qui va paroître, sera pour le malheureux que je condamne, un jour de honte & de désespoir. Ah! je crois voir, je crois entendre les pleurs & les gémissemens de sa famille éperdue, de ses enfans consternés! ... Il a un fils... de l'âge de Dorval! ... L'infortuné... Mon ame est déchirée! ... Ce tableau funeste, toujours présent à ma pensée depuis la nuit, trouble, épouvante mon imagination... Dieu, si cette pitié si vive étoit un avertissement, un pressentiment de mon erreur, de mon injustice! ...Mes idées se brouillent, ma raison se confond... Cet état est trop cruel, je n'en puis supporter la violence!...(*Il retombe dans un fauteuil.*) Que dois je faire, juste Ciel! dans ce désordre affreux?...(*Il se jette à genoux.*) Grand Dieu! vous seul pouvez m'éclairer & me tirer de cette horrible incertitude. Les vaines lumières de l'homme, livré à lui-même, ne produisent, hélas! que le doute & irrésolution; daignez, O Sagesse

suprême ! daignez prendre pitié d'un cœur qui cherche la vérité, & qui tremble de la méconnoître ! . . . *(Toujours à genoux appuyé contre son bure au, il laisse tomber sa tête sur ses mains jointes, & reste ainsi quelques instans le visage caché, & dans l'attitude du plus profond recueillement...Il se relève.)* Je me sens plus tranquille. . . Il me semble qu'une main bienfaisante & divine verse au fond de mon ame un baume salutaire. . . Un calme heureux succède enfin à tant d'agitat ons ! . . . Allons, achevons cette lecture. *(Il s'assied, reprend le papier qui contient ses conclusions, & lit tout bas.)*

SCENE VII.

M. DE BALMONT, DORVAL.

DORVAL *(les cheveux en désordre, l'air égaré, s'arrêtant dans le fond du théâtre.)*

VOYONS si Durand travaille encore !

M. DE BAL. *(se levant.)* Quel son de voix viens-je d'entendre ? . . .

DOR. *(s'approchant.)* Ciel ! mon père ! . . . Ah, fuyons. . .

M. DE BAL. Que vois-je ? . . . Dorval. . . Arrêtez. . .

DOR. *(à part.)* Ah ! que lui dirai-je ?...

M. DE BAL. *(le considérant avec un sur-*

prise mêlée d'effroi.) Quoi ! c'est vous, Dorval ? . . . Quel dessein vous conduit ici ? . . . Que signifie ce trouble horrible qui se peint dans vos yeux ? . .

DOR. O, mon père. . . je ne puis supporter la sévérité de vos regards, & le son terrible de cette voix auguste & menaçante ? . . . Ah, par pitié. . .

M. DE BAL. Répondez-moi, vous dis-je. Quel motif peut vous amener dans ce cabinet, à trois heures du matin ? Qu'y cherchiez-vous ? D'où venez-vous enfin ?

DOR. Je sors de ma chambre.

M. DE BAL. Et pourquoi ne vous êtes-vous pas couché ?

DOR. Hélas! Si mon père me refuse de la compassion & de l'indulgence. . . c'en est fait, je suis perdu. . .

M. DE BAL. Malheureux ! qu'avez-vous fait ? . . . répondez. . .

DOR. (*tombant à ses pieds.*) Eh bien, connoissez donc le cœur de votre fils infortuné. . . . Apprenez un funeste égarement.

M. DE BAL. (*se reculant.*) Arrête. Si cet aveu te déshonore, que ce secret affreux reste à jamais enseveli. . . épargne-moi la honte de l'apprendre, & la douleur de te punir. Va, si tu n'es plus digne du titre de mon fils, éloigne-toi, fuis la présence, non d'un père, mais d'un juge implacable & terrible.

DOR. Vous me faites frémir ! Et ce pendant, grâces au Ciel, mon cœur est tou-

jours innocent & pur. . . je ne suis qu'un insensé.

M. DE BAL. *(l'embrassant.)* Ah, mon fils, mon cher fils, de quel poids cruel vous soulagez mon ame oppressée ! Mais se peut-il que vous avez des peines que j'ignore ? Si vous êtes vertueux, devez-vous me craindre ? . . . Quelle peut être la cause de ce chagrin profond qui vous dévore, qui vous arrache au sommeil, qui vous fait erreur dans la nuit ? . . . Expliquez-vous. . . parlez.

DOR. Un sentiment insurmontable égare ma raison, & détruit mon repos. . .

M. DE BAL. Vous aimez ? . . .

DOR. Avec excès. . .

M. DE BAL. Quoi donc, seriez-vous avili par un choix indigne de vous.

DOR. Eh, peut-on aimer un objet méprisable ? L'estime & l'admiration pouvoient seules me conduire à l'amour. . .

M. DE BAL. Mais pourquoi donc me cacher le nom de celle que vous aimez ? . . . Seroit-elle engagée ? Son état est il au-dessous du votre ? . . .

DOR. Non ; sa naissance est distinguée ; elle est libre, elle réunit aux charmes séduisans de la figure, l'esprit, les talens, les vertus. . . & cependant je n'ose vous la nommer. . .

M. DE BAL. Dans quel étonnement vous me jetez !... Achevez donc de me dévoiler ce mystère incompréhensible.

DOR. Hélas, que me demandez-vous !...

M. DE BAL. Ne différez plus, je vous l'ordonne.

DOR. Eh bien, j'aime, j'aime un objet charmant & vertueux, qui, peut-être tout-à l'heure, O mon père ! sera livré par vous à d'éternelles douleurs.

M. DE BAL. Comment ?

DOR. Enfin. . . Mademoiselle de Saint-Yves. . . .

M. DE BAL. Mademoiselle de Saint-Yves ! . . .

DOR. Quelle sévérité je vois déjà dans vos regards ! Ah, daignez m'entendre avant de me condamner : j'aime, il est vrai, j'aime avec violence ; cette passion fatale, née malgré moi, fera le destin de ma vie : mais ce cœur malheureux, qui se donnoit sans votre aveu, eut du moins le courage & la vertu de ne point s'engager. . .

M. DE BAL. Mademoiselle de Saint-Yves ignore vos sentimens ?

DOR. Oui, mon père ; & Melcour, jusqu'ici, en fut le seul confident. . .

M. DE BAL. Et dans quels lieux avez-vous connu Mademoiselle de Saint-Yves ?

DOR. En Lorraine.

M. DE BAL. Ainsi donc, quand vous avez livré votre ame à cette passion si violente, le procès de M. de Saint-Yves étoit commencé. . . Procès dont la perte lui raviroit l'honneur ! . . . Tel mérite que puisse avoir Mademoiselle de Saint-Yves, me pensiez-vous capable de recevoir jamais dans ma

famille la fille d'un homme déshonoré? Le doute où vous étiez sur cette important événement, ne devoit-il pas vous engager à fuir, triompher d'une inclination naissante?

DOR. Cette effort eût été superflu.

M. DE BAL. Vous ne pouvez surmonter vos passions, & vous voulez être Magistrat?

DOR. Non, je ne pourrois détruire un sentiment si tendre; mais je saurois, s'il le falloit, le sacrifier à l'honneur: d'ailleurs, j'étois sûr de l'innocence de M. de Saint-Yves; sa reputation, jusqu'ici, sans tache; la considération dont il jouit dans sa province; la bassesse & la méchanceté reconnues de son adversaire, tout m'assuroit...

M. DE BAL. Taisez-vous. Songez-vous que c'est à son Juge que vous parlez?

DOR. (*à part.*) Je frémis!

M. DE BAL. Insensé, vous êtes sûr de son innocence!...Et quels témoignages vous en répondent? Avez-vous examiné son affaire? Avez-vous vu, confronté les preuves, les papiers, les défenses, & les accusations réciproques? Non, vous n'avez consulté que l'amour qui vous égare; vous êtes passionné, vous êtes aveugle, téméraire; & ne vous attachant qu'à l'opinion qui vous flatte, si vous n'êtes pas injuste & calomniateur, c'est le seul effet du hasard. Dégradé, avili par un tel excès de foiblesse, vous osez concevoir le projet d'embrasser un état dans lequel la première de toutes les vertus est d'être, sur-tout, inaccessible à la prévention! Et c'est mon

fils qui s'abandonne à des égaremens si coupables !...c'est lui qui, dominé par une folle passion, oublie tous ses devoirs, & jusqu'à la bienséance ; c'est lui qui, dans la nuit, vient furtivement chercher mon Secrétaire, pour le questionner, l'interroger sans doute, & peut-être le séduire ! O Ciel ! & voilà donc le fruit & la récompense de mes leçons & de ma tendresse ! Hélas, que le cœur d'un père est facile à tromper ! Aujourd'hui même, quand vous me parliez de votre résolution, je la croyois solide, inébranlable ; j'admirois la noblesse de vos sentimens, votre courage, & votre raison ; je m'énorgueillissois de vos vertus, & vous m'abusiez ! . . . Ah, mon fils !

Dor. Ciel, mon père, vous pleurez ! . . (*Il se jette dans ses bras*). O le plus respectable, le plus chéri de tous les pères, de tous les amis, ce ne sera point en vain que sur les fautes de votre malheureux fils, vous aurez répandu ces larmes précieuses & touchantes ! Non, je n'aurai point sans fruit vu ce visage auguste baigné des pleurs que mes foiblesses ont fait couler. Je suis égaré, séduit ; vous m'ouvrez les yeux ; ah, ne doutez jamais de votre empire sur mon ame. L'amour funeste qui la déchire, m'est plus cher qui ma vie. . . mais votre estime, O mon père ! est d'un prix pour moi au-dessus de cet amour même ! . . . Je prévois tous mes malheurs ; j'ai lu dans vos yeux la sentence de M. de Saint-Yves. . . & la mienne...

sa fille infortunée ne survivra point à l'opprobre de son père ; elle a pour lui le sentiment que j'ai pour vous...elle mourra ! Je ne puis vous promettre de vivre. . mais je vous jure de renfermer au fond de mon cœur ma douleur & mon désespoir : cette plainte sera la dernière qui sortira de ma bouche ; oui, mon père, j'en fais le serment.

M. DE BAL. Vous me promettez du courage ; vous reconnoissez vos fautes, & vous les aggravez encore ! A quoi ne m'exposez-vous pas, en me faisant voir l'excès de la passion qui vous domine? Et si la tendresse que j'ai pour vous, si la pitié me séduisoit ; malheureux ! si par l'effroi que m'inspire l'état où je vous vois, vous alliez me ravir en un instant le fruit de vingt ans de sagesse & de probité ! . . .

DOR. Ah, mon père, votre vertu sublime m'est connue. . .

M. DE BAL. Eh, me croyez-vous insensible ? . . . Sans doute je ferai mon devoir ; mais si vous me le rendez pénible, si vous m'enlevez toute la satisfaction que je trouvois à le remplir, n'avez-vous rien à vous reprocher ? . . .

DOR. Hélas, pardonnez aux transports d'un premier mouvement. . . ne songez qu'à votre gloire, elle seule peut me consoler de tout. . . oubliez mes égaremens ; je vivrai, pour les expier, s'il est possible ; oui, mon père, je me résigne à ma destinée. Guidez-moi, ne m'abandonnez pas, & tout me devi-

endra facile pour me consoler & pour obtenir mon pardon.

M. DE BAL. Voilà les sentimens qui sont dignes de vous; je reconnois mon fils, je le retrouve enfin. . . L'engagement que vous venez de prendre, me rend déjà ma tranquillité: songez, mon fils, que vous ne pourriez y manquer, sans détruire tout le bonheur de ma vie. . :

DOR. Ah, mon père. . .

M. DE BAL. On vient. . taisons nous, & cachons notre agitation à tous les yeux.

SCENE VIII.

M. DE BALMONT, DORVAL, DURAND.

DURAND *(à M. de Balmont.)*

MONSIEUR, j'ai fini mon extrait. Il est cinq heures.

M. DE BAL. C'est bon, je vais m'habiller, & pendant ce tems vous me le lirez. . . N'êtez-vous pas étonné, M. Durand, de trouver mon fils ici ? . . .

DUR. En effet, monsieur. . .

M. DE BAL. Il venoit vous demander des plumes; ce n'est pas la première fois qu'il passe ainsi la nuit à écrire, à travailler...

DUR. Aussi monsieur est d'un changement. . . il se tuera. . .

M. DE BAL. Il m'a promis d'être plus raisonnable à l'avenir, & j'y compte. Adieu, mon fils. Venez, M. Durand.

(Ils sortent.)

SCENE IX.

DORVAL, *seul (après un moment de silence.)*

IL me laisse! . . . Que deviendrai-je? Il me semble qu'il emporte avec lui toute ma force, toute ma vertu! . . . Où va-t-il? . . . condamner M. de Saint-Yves! . . . &, dans ce doute affreux, je me trouve seul, livré à moi-même! Melcour, où est-il? que fait-il?...Eh, quoi, toute m'abandonne!...Courons-lui écrire; qu'il vienne: ah, jamais un ami ne me fut plus nécessaire! *(Il sort.)*

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, *seul* (*tenant sa montre.*)

IL est huit heures. . . & Melcour ne vient point! Tout m'accable à la fois! La rigueur d'un sort déplorable; la sévérité d'un père, la froideur d'un ami! . . ah, c'en est trop, mon courage est épuisé. *(Il se jette dans un fauteuil; il regard à sa montre.)* Dans cet instant, le jugement est peut être prononcé!... Aimable & chère Adélaïde, dans quel état êtes-vous maintenant! . . . Ah, je partage vos douleurs, vos tourmens; & vous l'ignorez! & vous ne le saurez jamais! . . . *(Il se lève impétueusement.)* Non, non, avant de renoncer à vous, à la vie, je vous ferai connoître ce cœur infortuné qui vous adore... Eh, quoi, seroit-il possible qu'elle n'en eût pas pénétré le secret?...Hélas! dans un tems plus heureux, j'osai quelquefois me livrer à la douce idée qu'Adélaïde, sans colère, avoit lu dans mon amé! . . . Ah, s'il étoit vrai, si je pouvois me flatter d'être aimé, non, l'on voudroit en vain me séparer d'elle; si je suis aimé, je suis engagé, lié pour jamais. . . Ses malheurs me la rendroient plus chère encore. . . Je saurois braver pour elle l'opinion publique. . . Mais, mon père! . . . O pensée accablante! mon père, inflexible,

me banniroit de sa présence ! . . . Comment supporter son indignation, son mépris, & la menace de sa malédiction? . . sa malédiction ! . . je frisonne ! cette seule idée me glace d'épouvante & d'horreur. . . L'amour pourroit me faire renoncer à mon père ! . . & quel père ! . . . Ah, jamais, jamais il n'aura sur mon ame ce fatal & criminel empire! Que plutôt ce jour qui me livre à des combats si cruels, soit le dernier de mes jours ! . . . *(Il retombe accablé dans son fauteuil.)*

SCENE II.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR *(venant précipitamment.)*

DORVAL !

DOR. *(se levant).* Quoi ? . . . c'est vous, enfin ! Ah, Melcour, pouvez-vous m'abandonner dans l'état où je suis ! Depuis trois heures, je vous attends.

MEL. Mais, dans votre billet, vous me chargiez de m'informer des nouvelles de Mademoiselle de Saint-Yves. . .

DOR. Eh bien, qu'en avez-vous appris? . . . Elle est malade, sans doute, au désespoir ; ne me cachez rien.

MEL. Je sors de chez son oncle, qui m'a dit qu'elle étoit bien abattue, bien inquiète.

DOR. O Ciel! ...

MEL. Elle ne s'est point couchée cette nuit...

DOR. Hélas! les mêmes craintes nous privoient du repos.

MEL. Mais parlons de votre père; vous m'avez écrit qu'il étoit instruit...

DOR. Il sait tout; j'ai tout avoué: vous voyez, Melcour, le plus infortuné des hommes, le plus foible, le plus incertain... Je sacrifierois, sans balancer, à mon père le bonheur de ma vie... mais savoir celle que j'aime, baignée dans les pleurs, livrée au désespoir! ... Non, c'est un idée que je ne puis supporter!

MEL. Attendons du moins l'événement, espérons.

DOR. Que j'espère! Ah, l'espérance est un bien perdu pour moi sans retour! ... Je prévois le destin de M. de Saint-Yves... il sera condamné... il l'est peut-être en cet instant... Ah, Dieu!

MEL. Mais comment pouvez-vous savoir?

DOR. Eh, mon père ne me l'a fait que trop entendre...

MEL. J'ai peine à me persuader.

DOR. J'en suis sûr, vous dis-je. Aujourd'hui Mademoiselle de Saint-Yves apprendra qu'un funeste arrêt ruine & déshonore son père!...Elle accusera le mien de l'opprobre

répandu sur sa famille ! Mon nom, mon seul nom la fera frémir ; elle confondra dans sa haine, hélas ! trop fondée, le fils avec le père ! . . . Elle me détestera ! . . & je vivrois ! . . & je me soumettrois à cette horrible destinée ! Les conseils, Melcour, sont ici superflus ; je ne suis plus en état d'en profiter, ni même de les entendre ; ils aigriroient mes maux, & ne pourroient rappeler ma raison. ...La raison...je l'ai perdue ! j'y renonce, & je ne veux plus écouter que mon cœur.

MEL. Ne craignez point, cher Dorval, des avis hors de saison. . . Hélas, je ne puis que me taire & pleurer avec vous !

DOR. Oui, oui, abandonnez à lui-même un malheureux indigne de votre amitié. . . Je ne mérite plus, en effet, que vous cherchiez à me consoler !

MEL. Grand Dieu, est-ce ainsi que vous interprétez la crainte que j'éprouve de vous blesser, de vous déplaire ? . . .

DOR. Melcour, ah, mon cher Melcour, pardonnez-moi mes injustices !...Si je pouvois vous peindre les combats, les tourmens de cette ame déchirée, j'exciterois votre plus tendre compassion, j'en suis sûr ! Vous devez concevoir mieux qu'un autre l'excès de ma douleur ; vous avez vu naître cette passion fatale, vous en avez suivi les progrès ! Rappelez-vous ce tems fortuné, où, sans contrainte, sans inquiétude, je voyois Mademoiselle de Saint-Yves tous les jours ! Pendant six mois entiers, je m'enivrai du plaisir

de l'entendre, de l'admirer. . . Rappelez-vous, Melcour, ces momens si doux ! . . je la voyois, ou je parlois d'elle, ou j'entendois louer ses grâces, sa modestie, cette bonté, cette douceur enchanteresse qui la caractérisent ! Pouvois-je aimer un objet plus digne de fixer un cœur vertueux & sensible? la raison seule auroit-elle pu mieux choisir? . . . Vous-même, n'en êtes-vous pas convenu mille fois avec moi ? Ne m'avez-vous pas dit, cher Melcour, que, sans le penchant qui m'entraînoit vers elle, vous l'auriez aimée? . . . Non, il est impossible de la connoître sans l'adorer ! . . . Hélas ! vous savez la première cause de mon attachement pour elle ; ce fut son respect, sa tendresse pour son père: comme elle étoit touchante en parlant de lui !...Je voyois dans son ame tous les sentimens de la mienne ! . . . Ah, Ciel ! & cette conformité qui me charmoit, m'accable aujourd'hui ! Représentez-vous l'état où doit être à présent cette fille si tendre ! . . . Et dans une heure, quand tout espérance lui sera ravie, que deviendra-t-elle ? Mais, pensez-vous qu'on puisse condamner son père ? . . . Je le sens, je me flatte encore, malgré moi. . . Melcour, n'êtes vous pas sûr au fond de votre cœur de l'innocence de M. de Saint-Yves? Et pouvez-vous croire que les Juges. . .

Mel. Je conserve toujours les mêmes espérances. . d'autant mieux que je sais, à n'en pouvoir douter, que M. de Rozelles,

malgré son apparente sécurité, est sorti hier-au-soir de chez votre père, fort triste & fort mécontent. . .

DOR. Est-il bien vrai ? . . . Vous espérez ? . . . vous croyez ? . . . De qui tenez-vous ce détail ?

MEL. D'un parent de M. de Rozelles, que je viens de rencontrer.

DOR. *(embrassent Melcour avec transport.)* Ah, mon ami ! . . . si vous saviez quelle consolation vous portez au fond de ce cœur abattu ! . . .En effet, je me rappelle. . . mon père parloit à l'Avocat de M. de Saint-Yves avec un air d'intérêt. . . Et tout ce qu'il m'a dit, ne devoit pas me prouver qu'il fût contre M. de Saint-Yves ; au contraire. . . Mais concevez-vous ma joie, mes transports, en recevant la nouvelle du gain du procès ! . . . en voyant le triomphe de M. de Saint-Yves ! . . . en pensant qu'Adélaïde attribuera ce bonheur (le bonheur de sa vie) aux lumières, aux soins de mon père ! . . . Non, je serois trop heureux ! . . . Non, je ne dois pas me livrer à de si douces espérances. . . que peut-être, hélas ! dans un instant il faudra perdre pour toujours ! . . .

MEL. Vous avez sans doute au Palais un de vos gens, qui doit venir vous apprendre l'événement aussi-tôt qu'il sera décidé ?

DOR. Non ; mon père, en partant, m'a fait promettre de n'y envoyer personne. Il veut lui-même m'annoncer mon sort ! . . . Quelle heure est-il ?

MEL. Neuf heures & demie.

DOR. Ils sont assemblés depuis près de trois heures ! . . .

MEL. Nous n'aurons pas de nouvelles avant midi. . .

DOR. Ah, Ciel, quelle attente ! . . . J'ai toujours devant les yeux deux tableux qui, tour-à-tour, se présentent à mon imagination. . . Tantôt je vois mon père entouré de Juges, discutant froidement, & avec sévérité, sur l'intérêt le plus cher à mon cœur... Tantôt je vois Adélaïde pâle & tremblante, le visage inondé de larmes, invoquant le Ciel, comptant tous les momens, & livrée aux tourmens affreux de l'impatience, de la crainte, & de l'incertitude... Concevez-vous qu'on puisse supporter de semblables agitations ? . . . Il me semble que je sens au fond de mon cœur une blessure douloureuse que chaque palpitation r'ouvre & déchire ! . . . Ces pleurs que je répands malgré moi, m'affoiblissent sans me soulager. . . Le moindre bruit m'étonne, m'inquiète, & me fait tressailler. . . Ah, Melcour, que vous êtes heureux, d'avoir su préserver votre ame de l'empire funeste des passions ! . . . En voyant en moi leur déplorable esclave, apprenez à les craindre encore davantage. . . Elles ravissent à la fois la paix, la tranquillité, le courage, & la raison, les plus solides biens, & les seules vertus qui puissent ennoblir & distinguer l'homme ! . . . Ah ! fuyez à jamais leur joug impérieux ; que du

moins le frappant exemple de mes égaremens soit une leçon pour mon ami ! . . .

MEL. J'attends de vous une leçon plus utile encore, mon cher Dorval : je n'ai su que me soustraire aux passions, vous m'apprendrez comment on peut les vaincre, comment une ame noble & courageuse sait enfin s'arracher à leur séduction, triompher de leur violence, & reprendre avec éclat sa force & sa vertu première.

DOR. Ciel ! . . . Melcour ! . . . Entendez-vous ?

MEL. Quoi donc ?

DOR. Un carosse ! . . . dans la cour ! . . . Je ne me trompe point ! . . .

MEL. *(lui prenant la main.)* Quel tremblement ! . . . Asseyez-vous ! . . .

DOR. C'est mon père, sans doute ! . . . Ah, Melcour ! . . .

MEL. Eh, calmez-vous, au nom du Ciel ! . . .

DOR. Ah, que vais-je apprendre ! . . . Grand Dieu ! . . .

MEL. On vient. . .

DOR. Je ne puis me soutenir. *(Il s'appuye contre une table.)*

MEL. *(fait quelques pas & revient.)* Ce n'est point votre père ! . . .

DOR. Comment ! en êtes-vous sûr ?

MEL. Eh non, ce n'est point lui, c'est Saint-Clair ! . . .

DOR. Quelle odieuse importunité ! . . . Que veut-il ? . . . Pourquoi l'a-t-on laissé en-

trer ? . . . Mais peut-être sait-il des nouvelles ; je tremble ! . . .

MEL. De grâce, mon ami, de la prudence. . . . Le voici.

DOR. Trouvez donc un prétexte pour le renvoyer promptement.

MEL. Oui, laissez-moi faire.

SCENE III.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

JE viens attendre ici M. de Balmont, si vous le permettez, afin de savoir sur le champ l'événement du procès. . .

MEL. M. de Balmont ne rentrera pas chez lui. . . il dine chez sa sœur. . . & Dorval & moi nous allons sortir. . . .

ST.-CLA. Ah, ah, cela est différent. . . Je n'ai pu aller au Palais ce matin : j'ai veillé ; je sors de mon lit. . . j'ai une santé affreuse. . . . Eh mais, bon Dieu, Dorval est malade aussi, comme il est changé ! . . .

DOR. Oui, je ne me porte pas bien.

ST.-CLA. Il a l'air d'un déterré. . . cela est inoui. . . Ah çà, voulez-vous, pour vous égayer, que je vous dise des nouvelles ? En traversant les Thuilleries, j'ai rencontré Gerneuil, qui passe sa vie chez M. le premier-Président, & il m'a dit qu'hier au soir *l'air du bureau* étoit absolument contraire à

M. de Saint-Yves... Gerneuil ne prend nul intérêt à tout cela; il est comme nous entièrement neutre dans cette affaire; & c'est un garçon qui a de l'esprit & qui voit bien; ainsi cela est sûr.... M. de Saint-Yves est un homme perdu; à présent cela peut se dire, il est vraisemblablement jugé. ... Mais Dorval va se trouver mal! ... Melcour, regardez donc comme il pâlit! ...

MEL. C'est un éblouissement, il y est sujet; je vais le conduire dans sa chambre ...

ST.-CLA. Cet état est fort inquiétant... Adieu, mon cher Dorval; j'enverrai savoir de vos nouvelles. *(Il sort.)*

SCENE IV.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

LAISSEZ-MOI, Melcour, je veux être seul. Sortez, je vous en conjure...

MEL. Eh! quoi, vous suis-je à charge, importun?....

DOR. Je me hais moi-même; j'abhorre la vie; je renonce à toutes consolations; laissez-moi, vous dis-je...

MEL. Ah, malheureux! renoncez-vous à l'amitié? Non, je ne puis le croire...

DOR. Eh bien, vous le voulez, restez donc; soyez le témoin des peines que j'en-

dure, & que rien à présent ne sauroit adoucir... Ce n'est plus de la douleur que j'éprouve, c'est une rage, c'est une fureur insensée qui me consume & me dévore...Voilà donc mes pressentimens justifiés...Mon père va paroître, il m'annoncera froidement que M. de Saint-Yves est déshonoré ; j'entendrai ces terribles paroles sortir de sa bouche... Non, je ne pourrois modérer les violens transports d'un si juste désespoir... J'offenserois mon père, j'exciterois sa colère... Puisque c'est un si grand crime à ses yeux que d'être sensible, évitons sa présence... S'il me voyoit, n'en doutez pas, indigné de ma foiblesse, il me chasseroit, me banniroit. ...Il vaut mieux m'imposer un exil volontaire...Adieu, Melcour...

MEL. Mais où voulez-vous aller ?...

DOR. Je l'ignore... Je veux seulement fuir les hommes, la société, le monde, enfin, que je déteste... Melcour, ce cœur est profondément blessé... Mon parti est pris... Cette maison m'est devenue odieuse. Je n'y puis vivre désormais...

MEL. Mais se peut-il que les discours d'un étourdi, de Saint-Clair...

DOR. Je connois Gerneuil qu'il a cité, & je suis certain...

MEL. A la bonne heure, je le suppose, M. de Saint-Yves est ruiné, déshonoré, sa fille est perdue pour vous : ce coup est cruel, j'en conviens ; mais si, n'écoutant qu'un aveugle désespoir, vous étiez capable d'aban-

donner la maison paternelle, d'oublier le respect, la soumission que vous devez au meilleur des pères, si l'amour vous dégradoit à ce point, Dorval, je vous verrois partir d'un œil sec ; vous ne seriez digne ni d'être plaint, ni d'être regretté. Ah ! se pourroit-il qu'une passion fragile & passagère, née depuis dix-huit mois, l'emportât dans votre ame sur le sentiment sacré de la nature, & sur une amitié de dix ans !...Va, je te connois mieux, la douleur t'abuse... Consulte mieux ton cœur, tu verras qu'un ami véritable, qu'un ami (je l'ose dire) tel que moi, suffiroit seul pour attacher à la vie, & pour consoler des peines de l'amour... Sortez donc, cher Dorval, de ce honteux accablement ; osez compter davantage sur votre vertu ; apprenez à souffrir avec courage ; soyez homme enfin.

Dor. Eh bien, guide-moi donc, conduis-moi, dispose du sort d'un malheureux, qui s'abandonne à toi... Que l'amitié m'arrache à cet affreux délire... Qu'exiges-tu ? Parle ! Que dois-je faire ?

Mel. Te soumettre à ta destinée, telle qu'elle puisse être... Cacher ton amour & ta douleur, & ne verser ces larmes amères que dans le sein de ton ami...

Dor. Je te le jure... C'en est fait, ta vertu triomphe de ma foiblesse... O fidèle & généreux ami, ta tendresse & tes conseils me rendent enfin à moi-même... Tu me verras gémir encore... mais, j'en fais le serment, je ne formerai plus de projets insensés &

criminels. . . J'exciterai ta pitié par mes peines ; mais du moins tu ne rougiras plus de mes égaremens. . .

MEL. J'entend du bruit !

DOR. Dieu !

MEL. Pour le coup, cher Dorval, c'est votre père. . .

DOR. Ah, ne me quittez pas, Melcour. . . . Allons au-devant de lui. . . Je ne puis. . . Je me meurs. . .

MEL. *(le soutenant.)* Ah, souviens-toi de ta promesse. . . rappelle tout ta force. . .

DOR. Elle est épuisée ! . . . Ciel ! je l'entends ! . . .

MEL. C'est lui-même ! . . . Dorval, si vous m'aimez, songez à vos sermens.

SCENE V, *& dernière.*

M. DE BALMONT, DORVAL, MELCOUR.

M. DE BALMONT.

MELCOUR. . . je suis charmé de vous trouver ici. . . restez ; je désirois que vous fussiez présent à cet entretien, qui vous fera connoître si mon fils est véritablement digne de votre estime & de votre amitié. Vous savez tous ses secrets, ainsi je puis parler sans déguisement devant vous.

DOR. Eh bien, mon père ! . . . Monsieur de Saint-Yves est donc condamné ? . . .

M. DE BAL. D'abord, je vous dirai qu'il est jugé d'après mes conclusions, & que, par

conséquent, je suis pleinement convaincu de la parfaite équité de l'arrêt. A présent, Dorval, c'est moi qui vous interroge ; répondez...Si la sentence condamne M. de Saint-Yves, oserez-vous en murmurer ?. . . M'accuserez-vous de prévention ; ou, croyant le jugement juste, aurez-vous l'infamie de vous affliger du triomphe de l'innocence ? parlez.

MEL. *(à part.)* Je tremble ! . . .

DOR. Doutez de ma raison, mon père, vous en avez le droit. . . Mais devez-vous douter de mon respect pour vous ? . . . Ah ! n'ajoutez point au chagrin qui me tue. . . . Je devine mon malheur. . . . Je n'entends que trop ce cruel langage ! . . . . Je puis succomber à ma douleur, . .Mais rassurez-vous, mon père, je saurai du moins la supporter sans me plaindre. . .

MEL. *(à M. de Balmont.)* Oui, monsieur, j'ose vous repondre de sa raison. . .

DOR. Enfin, mon père, daignez m'apprendre la destinée de Monsieur de Saint-Yves. . . Hélas ! c'en est donc fait, je vais perdre sans retour cette foible espérance, qui seule adoucissoit l'horreur de mes peines , . .Ah, mon père, pardonnez. . .

M. DE BAL. Mais pourquoi ce désespoir, mon fils ? Qu'ai-je dit ? . , .

DOR. Quoi ? comment ! il se pourroit...

M. DE BAL. J'hésite à vous instruire de la vérité ; je crains, mon fils, de vous causer peut-être une révolution funeste. . . N'apprendrez-vous jamais à réprimer ces mouvemens impétueux ? . . .

DOR. Mon père... vous paroissez attendri!... Ciel! malgré moi, j'ose espérer... Ah, parlez, mon père...

M. DE BAL. Monsieur de Saint-Yves...

DOR. Eh bien!...

MEL. *(à part).* Quel moment!...

M. DE BAL. Monsieur de Saint-Yves est entièrement justifié!...

DOR. Dieu!

MEL. Ah, mon ami!...

M. DE BAL. Enfin, il a gagné son procès complettement, & sur tous les points.

DOR. *(se précipitant au col de son père.)* O mon père!...

MEL. Cher Dorval!...

DOR. Monsieur de Saint-Yves a gagné son procès... mon père!... Ah, Melcour!... *(Il l'embrasse.)* Mademoiselle de Saint-Yves!... Elle est heureuse à présent!... Elle est au comble de ses vœux!... Ah, je suis dédommagé de tous les maux que j'ai soufferts!... Quel bonheur peut se comparer au mien!...

M. DE BAL. Modérez ces transports, mon fils... je vais peut-être empoisonner votre joie; je vais vous demander un pénible sacrifice...

DOR. Il n'en est point qui puisse me coûter pour vous; parlez, mon père...

M. DE BAL. Aujourd'hui la main de Mademoiselle de Saint-Yves vous honoreroit, mais cependant il faut y renoncer...

DOR. Y renoncer!... Juste Ciel!... Et pourquoi?...

M. DE BAL. Il me faut, si ma réputation & ma gloire vous sont chères : j'étois le Rapporteur de M. de Saint-Yves ; on croit, & j'avoue que j'ai beaucoup contribué au gain de son procès ; si vous épousez sa fille, saura-t-on les détails qui me mettent à l'abri de tout soupçon de partialité ; saura-t-on que je n'ai été instruit de vos sentimens qu'au moment d'aller au Palais ? . . . Voudriez-vous, Dorval, donner contre moi des armes à la calomnie, qui, jusqu'ici, n'a pu me noircir, ni même m'attaquer ?

DOR. C'en est assez, mon père, vous ne demandez que le sacrifice de mon bonheur, je ne balance point ; le repos de ce que j'aime est assuré, Mademoiselle de Saint-Yves est heureuse, il suffit. . . que je serois vil à mes yeux, si je manquois de courage pour supporter un malheur qui ne doit faire souffrir que moi ! . . . Ah ! je vous ferai connoître que ce cœur égaré, que vous avez vu si foible, du moins n'est pas sans vertu ! . . . Oui, mon père, j'arracherai de mon ame ce funeste amour. . . j'y renonce à jamais. . . Je ne veux plus vivre que pour vous *(tendant le main à Melcour)* & pour l'amitié. . . heureux si je puis à ce prix expier mes fautes, & regagner votre estime ! . . .

M. DE BAL. *(lui tendant les bras.)* Viens, mon fils, mon cher fils, viens dans les bras du plus fortuné des pères ! . . . Oui, j'accepte ce généreux sacrifice ; il déchire ton cœur dans cet instant, mais quel bonheur il te prépare ! . . . Croyez mon fils que l'amour, ce

sentiment fragile, ne survit point à l'espérance ; il sera bientôt effacé de votre souvenir : alors, avec quelle satisfaction vous jouirez de la reconnoissance de votre père, de l'estime, de l'admiration de votre ami, de Melcour, qui vous est si cher ! Combien vous vous applaudirez de ce noble triomphe ! . . . Le louable orgueil dont il vous enflammera, suffiroit seul pour vous en récompenser.

MEL. Ah, son ame est faite pour éprouver tous les délicieux mouvemens de cet enthousiasme sublime de gloire & de vertu !.,. O Dorval ! combien ce jour accroît & fortifie mon amitié pour vous ! . . .

DOR. Mon père ! . . . cher Melcour ! . . . Je ne puis vous répondre que par des pleurs . . .mais ces pleurs n'ont rien d'amer. . .non, déjà je ne suis plus malheureux !...Quel sort ne seroit point adouci par tant de bontés & de tendresse ! . . .

M. DE BAL. O mon fils ! grâces au Ciel, je suis tranquille sur votre destinée ; dans l'âge de la foiblesse & de l'erreur, vous savez vaincre vos passions & connoître le prix de l'amitie ! Ah, que ne dois-je pas attendre de vous ! . . .Melcour, Dorval, mes chers enfans, aimez-vous toujours. . .Par des conseils mutuels, affirmissez-vous dans vos principes ; éclairez-vous réciproquement sur vos fautes, & souvenez-vous que l'amitié n'est véritable que lorsqu'elle épure le cœur, perfectionne le caractère, & donne enfin de nouvelles vertus.

FIN.

PETITES PIECES,

DESTINÉES À L'ÉDUCATION

DES

ENFANS DE MARCHANDS, D'ARTISANS, &c.

PRÉFACE.

BEAUCOUP de Livres traitent de l'éducation; mais, jusqu'ici, tous les Auteurs de ces différens ouvrages n'ont travaillé que pour une seule classe : les principes généraux de morale & de vertu conviennent sans doute à tous les hommes; cependant chaque état doit avoir encore des préceptes particuliers, & chaque personne doit tâcher d'acquérir les qualités qui peuvent la distinguer dans sa condition.

Les Pièces suivantes sont uniquement distinées à l'éducation des Enfans de Marchands, d'Artisans ; & même les personnes au-dessous de cette classe pourront y trouver encore des leçons : les femmes-de-chambre, les jeunes filles de boutique, y verront le détail de leurs obligations & de leurs devoirs. Elles y verront en action, une vérité dont on désire qu'elles soient frappées ; c'est que le moyen le plus certain de réussir, c'est d'être honnête ; & que l'intérêt personnel, bien entendu, nous conseille de suivre le même plan de conduite que la vertu prescrit & sait chérir.

Il est au pouvoir de l'honnête homme d'ennoblir, tel qu'il soit, l'état où le Ciel l'a

placé ; qu'il en apprenne les devoirs, qu'il les remplisse, &, aux yeux de la raison, cet homme est un objet digne d'intérêt, d'estime, & de vénération.

L'Auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail, la classe de citoyens à laquelle ces Pièces sont offertes : cette étude n'a fait que redoubler le désir qu'elle avoit de lui les consacrer : on trouve, en général, dans cette classe, de la piété, des mœurs pures, & l'union la plus touchante, dans les familles ; & l'Auteur peut ajouter, avec vérité, que les personnages vertueux de ces petites Pièces ne sont point des caractères chimériques, mais qu'ils existent, & sont ici représentés sans aucune espèce d'exagération.

Puissent ces Pièces être lues seulement par les citoyens estimables pour lesquels elles furent composées ! puissent-elles occuper les momens de loisir des bonnes mères qui chérissent leurs enfans ! Qu'elles soient trouvées, non dans une vaste Bibliothèque, mais sur un comptoir : voilà le sort & les succès que l'Auteur désire, & le seul but qu'elle se soit proposé.

LA

ROSIÈRE DE SALENCY,

COMÉDIE.

EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR imagine qu'on lira avec plaisir quelques détails sur Salency, & l'institution respectable de la Fête de la Rose ; il est impossible de satisfaire d'une manière plus intéressante la curiosité des Lecteurs à cet égard, qu'en citant le Mémoire qui a paru dans l'année 1774, en faveur de la Rosière, & qui est signé Me. TARGET, Avocat, & Me. TARGET, Procureur. On en a tiré tout ce qui avoit rapport à la Rosière & aux Salenciens :—

" Il est un lieu sur la terre, où la vertu simple & naïve reçoit encore quelques honneurs publics. Ce lieu est loin de la politesse & du luxe des villes. C'est un village de Picardie. Là, s'est maintenue, à travers les révolutions de douze siècles, une cérémonie touchante qui fait couleur des larmes, une solennité auguste par sa vénérable antiquité & par ses salutaires influences : là, le pur éclat des fleurs qui couronnent tous les ans l'innocence, en est à la fois le prix, l'encouragement, & l'emblême. L'ambition y dévoue aussi les jeunes cœurs ; mais c'est une ambition douce : la conquête est un cha-

peau de Roses. L'appareil d'un jugement public, la pompe de la fête, le concours qu'elle attire, les regards fixés sur la pudeur, qui s'en honore en rougissant, la simplicité du prix, image des vertus qui l'obtiennent ; la tendre amitié des rivales, qui, en relevant le triomphe de leur Reine, cachent au fond de leur ame honnête la timide espérance de régner à leur tour : tous ces traits ensemble donnent à ce spectacle unique un appareil imposant & gracieux, qui fait palpiter tous les cœurs, fait briller dans tous les yeux les larmes de la vraie volupté, & change en passion la sagesse. Ce n'est pas tout d'être irréprochable : il est un genre de noblesse, il est des preuves qu'on exige; noblesse, non de dignité & de rang, mais d'innocence & d'honnêteté. Ces preuves doivent embrasser plusieurs générations du côté du père & de la mère. Ainsi, toute une famille est couronnée sur une tête; le triomphe d'une seule est la gloire de tous. Et le vieillard, en cheveux blancs, qui pleure de tendresse sur la victoire remportée par la fille de son fils, reçoit en effet lui-même, à côté d'elle, le prix de soixante années de vertus.

" Par-là, l'émulation devient générale pour un honneur commun, chacun craint, par une action moins délicate, de détrôner ou sa sœur ou sa fille. La Rose, promise à la plus sage, attendue avec émotion, distribuée avec justice, fixe la bonté, la droi-

ture, & les mœurs dans toutes les maisons: elle attache le meilleur des peuples au plus paisible des séjours.

" L'exemple, le puissant exemple, agit même à distance; il y développe le germe des actions honnêtes; & le voyageur qui approche de ce territoire s'apperçoit, avant d'y entrer, qu'il n'est pas loin de Salency. Depuis tant de siècles accumulés, tout a changé autour d'eux; eux seuls transmettront à leurs enfans, l'héritage pur qu'ils ont reçu de leurs pères: institution grande, à force d'être simple; puissante, sous une apparence de foiblesse; tel est le pouvoir presque méconnu des distinctions; telle est la force de ce ressort facile qui peut gouverner tous les hommes: semez l'honneur, & vous recueillerez les vertus.

" Si l'on consulte la possession, cette Fête est la plus antique cérémonie qui existe. Si l'on s'attache à l'objet, c'est la seule, peut-être, qui soit dédiée à la vertu pure. Si la vertu est l'avantage le plus utile & le plus cher à la société universelle, cet etablissement, qui l'encourage, est un bien public, national, & qui appartient à la France. . .

" Suivant une tradition perpétuée d'âge en âge, Saint Médard, né à Salency, Propriétaire plutôt que Seigneur du territoire de Salency, car il n'y avoit point de fiefs alors est le premier instituteur de cette belle Fête, qui a fait fleurir la vertu durant tant de siècles. Il eut la douce consolation de jouir

lui-même du fruit de sa sagesse, & sa maison fut honorée de la couronne qu'il venoit de fonder. Sa Sœur obtint le chapeau de Roses. . .

" Depuis le cinquième siècle, la Fête touchante & précieuse de la Rose s'est perpétuée jusqu'à nos jours. A cette Rose est attachée la pureté des mœurs, qui, de tems immémorial, n'a jamais souffert la plus légère atteinte; à cette Rose sont attachés le bonheur, la paix, la gloire des Salenciens.

" Cette Rose est la dot, souvent la seule dot que la vertu apporte avec elle; cette Rose forme le lien aimable & doux d'un mariage concordant. La fortune elle-même la recherche avec empressement, & vient avec respect la recueillir des mains d'une honorable indigence. Une possession de douze cents ans, & de si magnifiques avantages, voilà le plus beau titre qui existe sur la terre.

" Un grand moment pour la Fête de la Rose, ce fut quand Louis XIII envoya, de Château de Varrennes à Salency, le Marquis de Gordes, son Capitaine des Gardes; quand ce Prince fit apporter de sa part à la Rosière, le Cordon bleu, & une bague d'argent. C'est depuis cette époque honorable qu'un ruban bleu, à bouts flottans, entoure la couronne de Roses, qu'une bague y est attachée, & que les jeunes filles de son cortège portent sur leurs robes blanches, un ruban bleu passé en écharpe. . .

" Monsieur de Morfontaine assura, en 1766, une rente annuelle de cent vingt livres, en faveur de la Rosière ; & cette rente, dont elle jouira toute sa vie, n'est réversible qu'après sa mort à chacune des filles qui seront couronnées, pour en jouir pendant un an. Cette noble générosité ne peut être payée que par les hommages publics, & l'honneur seul en est la digne récompense...

" Quelques jours avant la Fête de Saint Médard, les habitans s'assemblent en présence des Officiers de la Justice. Là, cette honnête compagnie délibère sur l'importante affaire d'un choix dont l'équité fait toute la force. Ils connoissent tous les vertus qu'ils ont à couronner ; ils sont instruits de tous les détails domestiques de leur paisible Village ; ils n'ont & ne peuvent avoir d'autre intention que d'être justes : l'enthousiasme & le respect pour la mémoire du Saint Instituteur, & pour la beauté de l'institution, sont encore tous vivans parmi eux. Ils nomment trois filles, trois vertueuses Salenciennes ; les trois plus vertueuses des plus estimables familles.

" A l'instant la nomination est portée au Seigneur, ou à celui qu'il a préposé pour le représenter ; & le Seigneur, libre de choisir entre les trois filles, mais forcé de nommer l'une des trois, proclame la Reine de l'année. . .

" Huit jours avant la cérémonie, le nom de celle qui triomphe est annoncé au Prône...

" Le grand jour arrive : c'est le huit Juin de chaque année.

" Le Seigneur peut révendiquer l'honneur de conduire la Salencienne qu'on va couronner. Dans ce beau jour, elle est plus grande que tout ce qui l'entoure, & sa grandeur est d'une nature qui n'a rien de commun avec les rangs. Le Seigneur a le beau droit d'aller prendre la vertu dans sa chaumière, pour la méner en triomphe. Appuyée sur le bras du Seigneur, ou de celui qu'il a choisi pour le remplacer, la Rosière s'avance de sa simple demeure ; elle est escortée de douze jeunes filles vêtues de blanc, décorées du cordon bleu, & de douze jeunes garçons portant les livrées de la Rosière ; elle est précédée d'instrumens & de tambours, qui annoncent sa sortie ; elle passe dans les rues du Village, entre les haies des spectateurs que la Fête attire de quatre lieues. Le Public la couvre des yeux, & l'applaudit ; les mères pleurent de joie ; les vieillards retrouvent des forces pour suivre leur Rosière chérie, & la comparent à celles qu'ils ont vues dans leur enfance. Les Salenciens sont fiers de sa vertu qu'ils couronnent ; elle est à eux ; elle leur appartient ; elle règne par leur choix, elle règne seule, elle efface tout. . .

" La Rosière arrive à l'Eglise ; c'est toujours au milieu du Public que sa place est marquée, nulle autre ne pourroit l'honorer : en sa présence, il n'y a plus de distinction

pour personne; tout disparoît devant la vertu. Un prie-Dieu, posé au milieu du chœur, à la vue de tous, est préparé pour la recevoir; son cortége se range des deux côtés; elle est le seul objet du jour; tous les yeux restent fixés sur elle, & son triomphe continue.

" Après Vêpres, elle reprend sa marche; le Clergé la précède; le Seigneur reçoit sa main; son cortége l'accompagne: le peuple suit & borde les rues; des habitans sous les armes soutiennent les deux lignes; nouvelles acclamations, nouveaux hommages; elles parvient ainsi à la Chapelle de Saint Médard; les portes, sans doute, doivent rester ouvertes: les bons Salenciens n'abandonneront pas leur Rosière, au moment où le prix de la vertu va être délivré; c'est ici, sur-tout, qu'il est doux de la voir, qu'il est glorieux pour elle d'être vue. L'Officiant bénit le chapeau de rose, accompagné de ses ornemens; il se retourne du côté de l'assemblée; il fait un Discours sur l'objet de la Fête: quelle imposante gravité, quel auguste caractère ne prennent pas les paroles du Pasteur qui célèbre en un tel moment la Sagesse! Il tient à sa main la couronne; la Vertu qui l'attend, est à ses pieds; tous les spectateurs sont émus, tous les yeux humides, la persuasion est déjà dans les cœurs; c'est l'instant des impressions durables. Il pose la couronne.

" Commence ensuite un *Te Deum*, pendant lequel on se remet en marche.

" Le front orné de cette couronne, & accompagnée comme elle l'étoit quand elle alloit la recevoir, la Rosière repasse par les mêmes lieux qu'elle vient de parcourir ; son triomphe va toujours croissant ; elle rentre dans l'Eglise, occupe la même place au milieu du chœur, & achève d'entendre l'Office.

" Elle a de nouveaux hommages à recevoir ; elle sort, est conduite sur une pièce de terre, où l'Innocence couronnée trouve des vassaux tout prêts qui l'attendent pour lui offrir des présens. Ce sont des dons simples, mais dont la singularité même prouve l'antiquité de cet usage : un bouquet de fleurs, une flèche, deux balles, &c. &c.

" De-là, cette fille est conduite & ramenée avec la même pompe chez ses parens, dans sa demeure, où elle offre, si bon lui semble, à son conducteur & au cortége, une collation champêtre.

" Cette Fête est d'un genre unique ; elle n'a point de modèle ailleurs. Il s'agit d'encourager la sagesse par des honneurs publics ; ils doivent être sans bornes. Où la vertu règne, il n'y a point de rival : se réserver des distinctions en sa présence, ce n'est point sentir tout ce qu'on doit à son triomphe.

" Le premier caractère de cette Fête, est que tout s'y rapporte à la Rosière, que tout soit éclipsé par sa présence, que son éclat soit direct & non réfléchi ; que sa gloire n'emprunte rien de la distinction des rangs, qu'elle n'ait besoin de personne pour être grande & respectable ; en un mot, c'est l'i-

mage de la vertu qui brille : tout est effacé devant elle.

" Le Pasteur * est aussi respectable que le troupeau est pur. En se montrant le protecteur d'une Fête qui a garanti les mœurs de la contagion générale, il remplit le seul rôle qui puisse lui convenir. Il est beau d'avoir à gouverner des hommes droits, simples, & laborieux, heureux dans leur médiocrité, paisibles dans leurs affaires réciproques, dont il est sans exemple *qu'une seule* ait jamais été portée en justice ; des hommes dont la pureté n'a jamais été souillée par un crime ; jamais ternie par une bassesse, jamais altérée par une seule condamnation ; des hommes dont les humbles toîts présentent, au sein d'une indigence active, les vertus des deux sexes réunies pour le bonheur commun."

---

* Monsieur Sauvel, Prieur de Salency, bien digne en effet de cet éloge, par ses mœurs, ses vertus, & son amour véritablement paternel pour ses paroissiens.

PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR de Salency.

LE PRIEUR de Salency.

MONIQUE, *vieille Paysanne de Salency.*

GENEVIEVE, *Fille de Monique.*

HELENE, *Fille de Geneviève, nommée Prétendante à la Rose.*

THERESE, }
URSULE, } *Prétendantes à la Rose.*

BASILE, *Fils de Geneviève.*

MARIANNE, *Voisine de Geneviève.*

Madame DUMOND, *Marchande Epicière de Noyon.*

MIMI, *Fille de Madame Dumond.*

LE BAILLI, *Personnage muet.*

Troupes de jeunes Salenciennes, Ménétriers, &c.

Les trois Prétendantes doivent être vêtues de blanc, & cheveux èpars.

La Scène est à Salency.

LA

ROSIERE DE SALENCY.

La vertu, sous le chaume, attire nos hommages.
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une grande chambre de paysan. On voit d'un côté une armoire.

MARIANNE, HELENE.

MARIANNE.

ME v'là pourtant revenue pour la Fête, Dieu merci.

HEL. Vous avez été bien long-tems à Noyon.

MAR. Vraiment oui ; mon oncle étoit si malade ! Enfin, il est presque guéri, & il m'a dit comme çà : Marianne, v'là le huit Juin, va-t-en à Salency voir le couronnement, tu reviendras demain. . . Ma fine, là-dessus je suis partie, & par bonheur j'ai trouvé une Dame (une grosse marchande Epicière de la ville) qui venoit aussi pour la

fête, & qui m'a amenée. Oh, c'est une brave femme; a m'a ben fait jaser le long du chemin toujours, & sur Salency, & sur les Rosières... a vient loger chez M. le Prieur avec sa petite fille, Mademoiselle Mimi, qui est résolue, ah Dame, faut voir, quoiqu'a n'ait que sept ans... al a de l'esprit pus qu'a n'est grossé... Mais, dites-moi donc, Hélène, eh bien, vous êtes des prétendantes, n'est-ce pas?...

HEL. * Oui; j'ai été nommée, il y a huit jours, avec Ursule & Thérèse...

MAR. C'est vous qu'aurez le chapeau, je le gagerois ben.

HEL. Pourquoi? Ursule & Thérèse sont de si bonnes filles!... Oh, je ne serai pas dépitée, je vous assure, si l'une ou l'autre obtient la Rose... Thérèse, sur-tout; je l'aime tant! Vous le savez, Marianne,

---

* On ne fait point parler tout-à-fait en langage paysan les prétendantes à la Rose, parce qu'à Salency toutes les jeunes filles qui peuvent y prétendre, sont très-distinguées par les Dames de la famille de leur Seigneur, qu'elles vont sans cesse au château, & que cette communication leur ôte absolument toute espèce de grossièreté villageoise. On peut connoître à Salency, seulement par le langage & les manières, celles qui ont eu le chapeau de Roses, ou celles à qui la voix publique le destine. Et d'ailleurs, en général, tous les habitans de Salency sont aussi distingués des autres paysans par leurs manières & leur langage, que par leurs mœurs & leurs vertus.

nous avons toujours été ensemble comme deux sœurs. . .

MAR. Thérèse est une gentille fille, ben douce, ben serviable, ben apprise : mais avec tout çà, vous valais mieux qu'elle ; n'y a qu'une voix là-dessus. . . & puis vot mère a eu la rose, dans son tems ; & puis Monique, vot grand'mère, a été Rosière aussi ; tout çà compte, dame, c'est juste. . . c'est vrai qu'on ne trouvera pas, dans Salency, une pus brave famille que la vôtre. . . Défunt vot père étoit le plus digne homme ! A propos, Basile, vot frère, est ben joyeux, je parie...v'là Thérèse prétendante : quand a n'auroit pas la rose, c'est toujours un grand honneur d'avoir été nommée parmi les trois ; çà l'y assure quasiment la Rose d'ici à deux ans. Basile aime Thérèse, & vot mère n'entend pas raison là-dessus ; a m'a dit pus de cent fois : *N'gnia qu'une Rosière qu'aura mon garçon ;* a n'en démordra pas, déjà. . . Alle vous a une tête, ma voisine Geneviève. . . oh, c'est une maîtresse femme ! . . . Mais, dites donc, Hélène, al est sortie, vot mère ? . . .

HEL. Oui, elle est allée chez M. le Prieur.

MAR. Eh vraiment oui ; M. le Prieur & M. le Bailli*, v'là les Juges des Rosières ;

* Le Prieur sur-tout connoissant mieux les jeunes filles qu'aucun autre, par le compte qu'il en rend, contribue plus que personne au couronnement. Le

faut ben leur conter ses raisons. . . Mon Dieu, c'est comme si j'entendois Geneviève; alle en dégoise tout des plus belles sur vot compte, je vous en réponds. . . Hélène, par-ci, Hélène par-là. . . ah, je la vois d'ici. A n'oubliera pas de défiler tout du long la kirielle de Monique, vot grand'mère, que vous avez tant soignée, gardée, vieillée. . .

HEL. Non, non, ma mère ne parlera pas de çà; est-ce qu'il y a de quoi se vanter donc? . . . Est-ce qu'on peut faire autrement? Quand on a une grand'mère, faut ben l'aimer & la soigner, peut-être. . .

MAR. Apparemment, çà va sans dire: mais pourtant, n'gnia pas de fille de Salency pus révérencieuse à sa grand'mère, que vous l'êtes au vis-à-vis de Monique. . . car on ne vous voit presque jamais les Fêtes & Dimanches venir danser sur la grande place, & çà pour rester à la maison avec Monique; & si vous aimez la danse très-bien, & vous n'avez que dix-sept ans! Oh, dame, à votre âge, c'est ben édifiant. . . çà fait plaisir à un chacun. . . çà mérite la rose. . . Aussi moi, dès tout-à-l'heure, je m'en vas aussi chez M. le Prieur faire comme les autres mes dépositions, & je l'y conterai tout ce que j'ai su le cœur. . . & toutes les jolivetés que je sais de vous.

Seigneur nomme la Rosière, mais c'est d'après les dépositions qui sont portées chez le Prieur & le Bailli.

HEL. Ma voisine, je vous en prie, parlez-lui de Thérèse.

MAR. Mais, Dieu me pardonne, on croiroit qu'on seriais, faut y dire, fâchée d'avoir la Rose!

HEL. Ah, sûrement, Marianne, je la désire plus que personne; quand je pense que je l'aurai peut-être aujourd'hui, le cœur me bat d'une force... Tenez, depuis huit jours, je n'en ferme pas l'œil... Je me dis comme çà: Mon Dieu, si l'on me couronne, quelle joie ici dans la maison!... Quel contentement pour ma mère!... Et ma pauvre grand'mère, qu'est-ce qu'elle dira?... çà la rajeuniroit de vingt ans!... Ah, Seigneur, que je serois donc heureuse!... Et mon frère, & ma maraine, & mon cousin Félix!... comme y seroient tous joyeux!... & Thérèse aussi, soyez-en sûre, Marianne; elle est prétendante: mais quoique çà, elle me verroit donner la Rose avec plaisir... Ursule ne m'envieroit pas non plus; ainsi, voyez donc combien je dois souhaiter la Rose, puisque mon bonheur ne chagrineroit personne, & qu'il donneroit tant de satisfaction à ma famille!

MAR. Sans compter pour vous un mari dans l'année... Eh, ne faut pas rougir; vous savez ben que dès qu'une fille est couronnée, c'est à qui l'aura, & que tous les garçons du village la demandent: la meilleure dot ici, c'est le chapeau de roses;

pardi, c'est naturel que la plus sage soit la mieux aimée. Les hommes seroient ben nigauds s'ils ne pensoient pas comme çà. Mais j'entends la voisine, je crois? . . .

HEL. Ah, oui; v'là ma mère! . . .

SCENE II.

GENEVIEVE, MARIANNE, HELENE.

MARIANNE *(à Geneviève).*

EH, bon jour donc, voisine. . .

GEN. Ah, ah, la commère Marianne!. . . & depuis quand?

MAR. J'arrive pour voir couronner Hélène. . .

GEN. Marianne, quel jour que celui-ci! . . . J'ai été Rosière, il y a aujourd'hui vingt ans; je m'en ressouviens comme d'hier; j'étois ben tremblante, j'avois ben des inquiétudes; jusqu'au moment de la déclaration, j'étois ni plus ni moins qu'une hébétée . . . mais tout cela n'étoit rien au prix des angoisses d'une pauvre mère qui souhaite la couronne pour sa fille! . . . Il me paroît que je recevrai mille fois plus d'honneur du couronnement de cette chère enfant, que je n'en ai eu du mien. Si vous saviez toutes les pintes de mauvais sang que j'ai fait depuis

quinze jours, depuis hier sur-tout! . . . Ah, Marianne, faut être mère pour comprendre çà. . .

MAR. Pourtant, vous me disiez, il y a six semaines, que vous étiez comme sûre qu'Hélène auroit la Rose.

GEN. J'avois tort de dire çà; il y a tant de filles à Salency qui valent bien Hélène! . . . Le bon Dieu punit les orgueilleux, Marianne, v'là une terrible pensée... Enfin, plus en plus le moment approche, & plus en plus je suis craintive! . . .

MAR. Avez-vous trouvé M. le Prieur?

GEN. Non, il étoit sorti. . . J'y retournerai.

MAR. Il est bien affairé aujourd'hui.

GEN. Ah, je vous en réponds.

MAR. Dame il est juge, & çà donne du tintoin. . .

GEN. Et puis il est si consciencieux! . . . Avec çà, il nous aime tous comme si nous étions ses enfans! . . .

MAR. On l'y donneroit tout l'or du Pérou, qu'il ne quitteroit pas Salency. . .

GEN. Oh c'est ben sûr. . . Le digne cher homme! . . . Que le Seigneur nous le conserve. . . Mais, Hélène, dis-moi donc où est not' mère. . .

HEL. Elle s'est couchée, elle dort. . . Elle n'a pas clos l'œil la nuit passée. . .

GEN. Elle est dans des transes sur le couronnement! . . . Ah, Sainte Vierge, pourvu qu'a n'en tombe pas malade! . . . (*Se retour-*

nant.) Qu'est-ce qui tasticote donc autour de la porte? Vas voir, Hélène.

HEL. *(va ouvrir la porte.)* Ma mère, c'est Thérèse.

SCENE III.

GENEVIEVE, MARIANNE, THERESE, HELENE.

THERESE.

MADAME Geneviève, je viens vous avertir que M. le Bailli est chez lui, si vous voulez y aller... ma mère & celle d'Ursule y sont...

GEN. En te remerciant, mon enfant, j'y vais.

THE. Il y a déjà tout plein de monde sur la place, & des Etrangers, & des Messieurs, & des belles Dames! ...

GEN. Ah, Jesus! ...

MAR. Faut que j'aille voir çâ...

GEN. Venez, ma commère, donnez-moi le bras, vous me conduirez chez M. le Bailli; car je suis si assotée, que je ne saurois quasiment marcher: y me paroît que tout tourne à l'entour de moi.

MAR. *(lui donnant le bras.)* Allons, allons, voisine, je vous soutiendrai. *(Elles sortent.)*

SCENE IV.

HELENE, THERESE.

THERESE.

AH, nous v'là donc toutes fines seules, j'en suis ben aise, Hélène ; j'avois bonne envie de jaser avec toi sur not' aventure d'hier. ... J'y pense & repense toujours du depuis. ... Ah, Sauveur, quelle repentance j'ai eu de t'avoir comme çà laissée à l'abandon ! ... Si on savoit çà, je serois une fille perdue, ma pauvre Hélène. . .

HEL. Va, sois tranquille, je t'ai promis le secret, n'y a pas de crainte que j'y manque.

THE. Vois-tu, Hélène, ce n'est pas que j'en veuille à la Rose ; c'est toi qui l'auras, tout le Village s'y attend, n'y a pas seulement une ame qui aille à l'encontre de çà...Je sais ben même qu'Ursule devroit passer avant moi ; mais pas moins j'ai été nommée prétendante, v'là toujours un grand bonheur. . . Hélène, je te dis tout. . .Basile ! . . .enfin ma mère seroit toute glorieuse si j'épousois Basile. ...Basile, fils, petit-fils, & frère de Rosières, car tu vas l'être, c'est sûr : eh ben, si cette malheureuse histoire est sue, tout est dit. . . me v'là rayée des prétendantes, me v'là exclue de la Rose pour toujours ! . . . ma mère en mourroit, & moi aussi, Hélène. . . Cà me fige le sang, d'y penser seulement ! . . .

HEL. Exclue de la Rose ! . . . ne dis donc pas çà, Thérèse, c'est terrible à entendre !... Au bout du compte, tu n'as pas fait un si grand mal... eh ben, t'as eu peur, tu étois lasse, y falloit faire ben du chemin, & puis repasser par ce bois qui est noir comme un four ; tu n'as pas osé...v'là tout pourtant...

THE. Et la bonne action que je t'ai laissée faire toute seule ! ...& toi donc, qui as eu le courage de reconduire la vieille femme jusqu'à Chauni ! . . . Je suis pourtant fâchée, Hélène, qu'on ne sache pas çà de toi ; mais, Dieu merci, çà t'est inutile pour gagner la Rose. . . . Seigneur, quand je pense qu'il t'a fallu repasser par ce bois à la nuit close !

HEL. Oh, j'y ai eu ben peur ; je me ressouvenois de toutes les histoires de revenans de la commère Marianne ! . . .Je n'avois pas une goutte de sang dans les veinés ! . . .

THE. Et justement, la vieille Mathurine qu'est morte Samedi dernier, & qu'alloit toujours-là ramasser des feuilles.

HEL. Faut qu'a me soit venue dans l'esprit pus de vingt fois.

THE. Pas moins tu n'as rien entendu?

HEL. Si fait. . . . J'entendois de tems en tems, comme un bruit de feuilles ! . . . *Fri, frou, fri, frou,* tout à l'entour de mes oreilles ! . . .

THE. Ah, Sauveur ! . . .çà fesoit *fri, frou.*

HEL. Tout comme quand on ramasse des feuilles !

THE. Quelle pitié ! . . . c'étoit l'ame de la

pauvre Mathurine. . . T'es ben heureuse encore de ne l'avoir pas vue! . . .Nannette avec sa mère, avant hier au soir, l'y ont parlé. . . .

HEL. Oui, je le sais ben...Elles l'ont vue sous la figure d'un grand mouton blanc.

THE. D'un mouton gros comme un veau, à ce qui m'a dit Nannette...Pour moi, j'en serois morte. . . . Mais, conte-moi donc, à quelle heure es-tu revenue à la maison? Qu'a dit ta mère?

HEL. Ah, Thérèse, pour ne te pas faire tort, j'ai menti pour la première fois de ma vie. . . v'là ce qui m'a le plus coûté. Je suis arrivée à neuf heures; ma mère étoit toute transie de crainte: *Et pourquoi donc si tard, Hélène? Et pourquoi donc est-ce que tu reviens sans feuilles? Et où est donc Thérèse?* . . .A toutes ces questions-là j'étois ben ahurie; mais j'ai répondu comme nous en étions convenues: *Ma mère, j'ai laissé Thérèse à deux pas d'ici; mon âne est tombé dans un fossé, nous avons été je ne sais combien de tems à l'en retirer,* & puis d'autres raisons encore. Ma mère a cru tout cela, j'en étois ben aise; & pourtant çà me fesoit de la peine de voir qu'elle donnoit là-dedans. . . Cà m'alloit au cœur, Thérèse, si bien que j'en pleurois. . . Et toi, comment t'en es-tu tirée?

THE. Je suis revenue par le petit chemin qui est derrière le Village, & qui est si plein d'orties que personne n'y passe, & puis je me suis rendue à not' maison en sautant par-dessus la haie du jardin, pour n'être pas vue;

ensuite je me suis cachée dans not' grange jusqu'à la nuit, où j'ai eu aussi peur que si j'avois été dans le bois ; c'est-là que je pensois à toi, que je me repentois, que je sanglotois...Je me disois : Si j'avois eu plus de courage, je serois avec Hélène, & nous serions rentrées toutes deux la tête levée & bien glorieuses dans le Village ! . . . Au-lieu de çà, faut qu'Hélène cache sa bonne action pour cacher ma faute...Et je pleurois, & je pleurois, Dieu sait !. . .Enfin, quand la nuit a été tout-à-fait tombée, je suis ressortie par le jardin, je suis rentrée dans la maison par le Village, & j'ai dit à ma mère le même conte que t'as fait à la tienne.

HEL. Personne ne nous a vues revenir séparément ; la bonne femme de Chauni ne sait pas nos noms : ainsi jamais, au grand jamais, on ne découvrira cette aventure. Et je te jure encore, ma chère Thérèse, que de la vie je n'en ouvrirai la bouche, telle chose qui arrive.

THE. *(l'embrassant).* O Hélène ! que je t'aime !

HEL. Va, tu n'aimes pas une ingrate ! . . . Mais on frappe à la porte, je crois. . . *(Elle crie)* On y va. . .

THE. C'est, Dieu me pardonne, la voix de M. le Prieur ! . . . Eh vraiment oui, c'est lui. . . Et avec cette Dame Marchande de Noyon, qu'a amenée Marianne. . .

SCENE V.

M. LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, HELENE, THERESE.

HELENE.

AH, mon Dieu, ma mère qu'est sortie !

LE PRI. Bon jour, Hélène ; voilà Madame Dumond, qui est venue exprès de Noyon pour voir la Fête. . .

Mad. DUM. Et pour faire connoissance avec les Prétendantes. . .

LE PRI. En voilà deux. . .

Mad. DUM. Il faut que je les embrasse ; comme elles sont jolies ! . . . *(Hélène & Thérèse font la révérence.)*

HEL. Je t'en prie, Thérèse, vas voir si tu pourras retrouver ma mère.

THE. J'y cours. *(Elle sort.)*

MIM. *(en montrant Hélène).* Maman, n'est-ce pas que c'est celle-là qui sera Rosière ?

HEL. Oh, mameselle, je ne suis pas la plus méritante, tant s'en faut. . .

MIM. Oh, maman, priez M. le Prieur qu'il lui donne la Rose ! . . .

Mad. DUM. Oui, oui, cela se fait bien comme cela. . .

MIM. Dame, voilà pourtant la plus jolie & la plus blanche encore ; les autres sont noires comme tout.

Mad. DUM. Ecoute donc, Mimi, tu

n'aimes pas la petite Gogo, la fille de notre voisine? . . .

MIM. Pardi non, elle m'égrafigne toujours; je ne l'aime pas du tout.

Mad. DUM. Elle est pourtant bien jolie & bien blanche. . .

MIM. Oui, mais elle est méchante comme je ne sais quoi. . .

Mad. DUM. Il vaut donc mieux être bonne que d'être belle?

MIM. Mais est-ce qu'on ne peut pas être belle sans égrafigner?

Mad. DUM. Oh, si fait. Mais la beauté passe, & la bonté dure; & puis c'est par la bonté qu'une petite fille fait le contentement de son papa & de sa maman; c'est la bonté qui fait aimer: tu vois donc bien que c'est elle seule qui mérite des récompenses.

MIM. Ah, oui, c'est juste, je me souviendrai de cela. Ainsi, maman, c'est donc la plus bonne qu'on va couronner?

Mad. DUM. Surement. Mais, M. le Prieur, vous m'aviez promis que vous me feriez voir dans cette maison-ci ce qu'il y a de plus curieux à Salency?

LE PRI. Cela est vrai. Tenez, Madame Dumond, regardez bien cette armoire! . . . elle renferme de précieuses richesses. . .

Mad. DUM. Comment donc?

MIM. Ah, que je voudrois qu'on l'ouvrît! . . .

LE PRI. Hélène, pourroit-on en avoir la clef?

HEL. Je vais voir si ma grand'mère veut me la donner.

MIM. Maman, voulez-vous bien que j'aille avec elle ?

Mad. DUM. Oui, vas. *(Hélène prend Mimi par la main, & sort.)*

LE PRI. Cette famille, Madame Dumond, est bien en effet une des plus considérables de Salency ; si vous connoissiez la piété, la charité de ces gens-là ! . . . & comme ils sont respectés dans le Village ! ..car ici les vertus seules impriment le respect.

Mad. DUM. Vous êtes bien heureux, M, le Prieur, d'avoir des bonnes ames comme cela à gouverner.

LE PRI. Ah, j'en bénis tous les jours la Providence ! Imaginez, Madame Dumond, que depuis vingt ans que je suis ici, je n'ai pas vu faire une mauvaise action, je n'ai pas connu un malhonnête homme ! . . .Pour vous donner une idée de la pureté de leurs mœurs & de leur morale, il faut que je vous conte la raison qui a fait refuser l'année passée la Rose à une jeune fille. Elle étoit parfaitement sage & modeste, il n'y a pas d'exemple qu'ici l'on soit autrement ; mais des témoins déposèrent, & il fut prouvé, qu'elle avoit passé presque tout un jour ouvrier dans l'oisiveté, & que son frère s'étoit moqué d'un vieillard : & elle fut exclue tout d'une voix.

Mad. DUM. Les fautes des parens comptent donc aussi ?

LE PRI. Vraiment oui : ce qui fait que

cette Rose tient en respect les garçons comme les filles ; vous sentez bien que les pères & les frères prennent garde à eux. . . Tenez, ce jeune garçon dont je viens de vous parler, qui contribua à l'exclusion de sa sœur, étoit au moment de se marier, & sur cela les parens de la fille rompirent tout.

Mad. Dum. Oh, je comprends cela, & qu'une Rosière honore toute la famille. . .

Le Pri. Surement, chacun en particulier pouvant se flatter qu'il a contribué de quelque chose au couronnement.

Mad. Dum. Mais il y a un article qui m'embarrasse : ceux qui déposent contre les Prétendantes sont des Salenciens ?

Le Pri. Oui. . .

Mad. Dum. Eh bien, cela doit faire parmi eux des piques, des haînes ? . . .

Le Pri. Nullement. Toute déposition dénuée des preuves les plus positives, ne seroit pas reçue ; ce n'est ni l'envie, ni l'aversion qui déposent, c'est le noble desir que la Rose ne tombe pas sur un objet médiocre. . . L'ambition des honneurs & des richesses produit souvent les cabales & les noirceurs ; mais cette Rose, ce prix simple & champêtre, offert à la vertu, ne fait naître qu'une louable émulation, & ne peut qu'épurer encore les cœurs innocens qui brûlent de l'obtenir. Mais j'entends revenir Hélène. . . . Ah, la bonne Monique, sa vieille grand'mère, est avec elle.

SCENE VI.

LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, MONIQUE, HELENE, THERESE.

(Monique soutenue par Hélène, qui, de l'autre côté, tient Mimi par la main.)

LE PRIEUR.

BON jour, mère Monique; comment va la santé?

MON. Eh, M. le Prieur, tout doucement, ... Dame, j'aurai, vienne la Saint-Louis, quatre-vingt ans sonnés; on se sent de çà.., Les jambes me manquent; j'ai ben du mal pour marcher.

Mad. DUM. Il faudroit lui donner une chaise.

MON. En vous remerciant, madame, je m'asiterai donc, sous vot' bon plaisir. *(Hélène lui donne une chaise auprès de l'armoire. Elle s'assied.)*

LE PRI. Mère Monique, nous avions envoyé Hélène pour demander la clef de vôtre armoire.

MON. Oh, vraiment, je ne donne pas comme çà la clef de not' trésor à une jeunesse: c'est bon quand elle sera Rosière, s'il plaît au bon Dieu que je vive assez pour voir çà; mais je vous l'ai apportée, la clef; la voilà, M. le Prieur.

LE PRI. * Vous allez voir, Madame Dumond, les plus beaux titres de famille qui existent sur la terre; tenez, regardez.

Mad. DUM. *(regardant dans l'armoire).* Ah, ah, qu'est-ce que c'est donc qu'il y a sous toutes ces petites niches de verre?

LE PRI. Des roses sèches! . . .

MON. Ah, oui, a sont sèches; car il y en a qui ont ben pus de cent ans!

MIM. Ah, maman, c'est joli...c'est comme des reliquaires!

LE PRI. Eh bien, Madame Dumond, vous ne dites mot.

Mad. DUM. Je suis toute saisie!...Comment! il y a eu autant de Rosières dans cette famille que je vois-là de roses?

MON. Ah, il y en a ben pus; j'ai eu une autre fille qu'est morte, & qu'a eu une troupe de filles; toutes les Roses de ce côté-là nous manquent: & puis mon père s'étoit remarié, & ses enfans, comme de juste, ont hérité des Roses: nous n'avons que celles de la droite ligne.

Mad. DUM. *(regardant toujours dans l'armoire).* Elles ont toutes des étiquettes?

LE PRI. Oui, ce sont les noms des Rosières.

MON. M. le Prieur, vous qui connoissez

---

* Ces détails ne sont point imaginés, ils sont exactement vrais, ainsi que tout ce qui est dit dans cette pièce rélativement aux mœurs & aux coutumes des Salenciens.

tout çà comme vot' Pater, montrez à Madame la Rose de Marie-Jeanne Bocard ; c'est la plus ancienne, à ce que je crois.

LE PRI. N'est-elle pas tout en haut ?

MON. Oui. Pouvais-vous l'avindre ?

LE PRI. Oui, je la tiens. Voyons la date. . . . *(Il lit :)* 1520.

Mad. DUM. *(tenant cette rose qui est sous un verre).* Mil cinq cent vingt ! . . .

MON. V'là une riche pièce, pas vrai ? . . .

MIM. *(regardant la rose.)* Quoi ! c'étoit-là une rose ? Comme çà change ! . . .

MON. Hélène, montre un peu celle de Catherine Javelle, qu'est là en-bas.

HEL. Oui, ma mère. . .

MON. Catherine Javelle étoit la sœur de ma mère, & a mourut toute jeune ; son histoire est drôle. . .

LE PRI. Contez-nous-la, mère Monique.

MON. Faut donc qu'on sachiez qu'a lavoit son linge au grand étang ; a n'avoit avec elle qu'un petiot garçon de sept ans d'âge, pour porter le linge ; v'là que tout d'un coup Jeannot. . . (y s'appeloit Jeannot, c'étoit le fils de la pauvre Michelle). . .

LE PRI. Et il vit encore, ce Jeannot, c'est le bon-homme Roussel ? . . .

MON. Tout juste. . . Mais, Monsieur le Prieur, vous savez l'histoire ! . . .

LE PRI. N'importe, allez toujours. . .

Mad. DUM. Oh, je vous en prie, Madame Monique.

MON. Eh ben donc ! . . . j'ai perdu le fil.

Hel. Ma mère, vous en étiez à *V'là que tout d'un coup, & au bord de l'étang.*

Mon. Ah... V'là que tout d'un coup Jeannot tombe dans l'étang la tête la première, *floque*, le v'là dans l'eau...Ma fine là-dessus, ma tante, Catherine Javelle, n'en fait pas à deux, a s'y jette aussi à corps perdu, puis a repêche Jeannot comme un gougeon, & revient avec lui sur le bord.

Mad. Dum. Ah, Ciel!

Le Pri. Il est bon de savoir que cet étang est très-profond.

Mon. Oh, c'est une abyme... Enfin, les v'là donc sur le gazon; mais Jeannot avoit tant bu d'eau, tant bu d'eau, qu'il étoit comme pâmé...Ma tante se prit à dire: Qu'est-ce que je vais faire de cet enfant, & puis de mon linge? ...Y se faisoit tard, y falloit revenir à la maison, y falloit faire une demi-lieue, a n'avoit point d'aide, alle étoit toute tremblante, toute boulversée; malgré çà a prend Jeannot à califourchon sur ses épaules, alle abandonne tout son linge, & alle revient comme çà au Village.

Mad. Dum. Et j'espère qu'elle fut Rosière dans l'année?

Mon. Oh, mon Dieu, oui. Il n'y a qu'heur & malheur, comme on dit: c'est ben heureux pour une jeune fille de trouver des occasions comme çà; dame, çà n'arrive pas tous les jours.

Mad. Dum. Ah, Monsieur le Prieur, le plus curieux de Salency, ce n'est pas le spec-

tacle de la Fête, c'est de voir, c'est d'entendre tout cela.

LE PRI. Je vous l'avois bien dit. . . *(Il regarde à sa montre.)* Mais il est midi, il faut nous en aller.

Mad. DUM. Je ne peux pas ôter les yeux de dessus cette armoire.

LE PRI. En effet, ces titres respectables, ces preuves de vertu, valent bien ces vieux morceaux de parchemins dont certaines gens tirent tant de vanité.

Mad. DUM. Ma foi, je verrois tous les parchemins du monde d'un œil sec; & quoi que j'en aye, en regardant ces Roses desséchées, je sens les larmes me rouler dans les yeux! . . . Ah, combien je suis fâchée que Mimi n'ait pas cinq ou six ans de plus! . . . elle auroit senti cela.

MIM. Maman, faudra me ramener quand je serai pus grande.

LE PRI. Elle a raison; c'est un bon air à respirer pour une jeune fille, que celui de Salency! . . . Adieu, mère Monique. . .

MON. Mon Dieu, M. le Prieur, Geneviève sera bien fâchée. . .

LE PRI. Je reviendrai. . .

MON. M. le Prieur, la déclaration sera toujours à cinq heures? . . .

LE PRI. Oui, mère Monique. *(Il lui prend la main.)* Ma bonne femme, tranquillisez-vous. . . je vous en prie. . .

MON. O bon Sauveur!

LE PRI. Adieu. . . à tantôt. . .

Mad. Dum. Adieu, ma chère Madame Monique.

Mon. Vot' servante, madame.

(Madame Dumond & le Prieur sortent.) Hélène va leur ouvrir la porte, & leur fait plusieurs révérences, que Madame Dumond lui rend après l'avoir embrassée. Pendant ce tems, Monique reste seule sur le devant du Théâtre.

Mon. M. le Prieur dit comme çà, que *je me tranquillise,* c'est bon signe! . . . le bon Dieu le veuille! . . . *(à Hélène qui revient.)* Hélène, as-tu entendu M. le Prieur? . . .

Hel. Mon Dieu, oui, ma mère, j'en suis encore tout sans-dessus-dessous. . . Il vous tenoit la main?

Mon. Et il me la serroit, mon enfant. . . Je n'ai pas osé lui parler de toi, à cause de cette Dame. . .

Hel. O ma mère. . . j'ai, à présent, un bon pressentiment!

Mon. Et moi aussi. . . Seigneur, je te verrois aujourd'hui, dans cinq heures, avec la couronne de Roses! . . . Après çà je mourrai tranquille. . . Mais écoute donc, ma fille, ne vas pas prendre de la gloriole pour çà, ne vas pas croire que tu vaux mieux qu'Ursule ou Thérèse; çà gâteroit tout.

Hel. Pourquoi est-ce que j'en serois glorieuse? Si je suis couronnée, c'est à vous, c'est à ma mère que je le devrai; je ne suis vaniteuse que d'être votre fille à toutes les deux. . .

MON. Pauvre petite! . . . viens me baiser. . . . Dieu te bénira, tu le mérites. . . Mais, quoi donc! . . . tu pleures, je crois?

HEL. C'est vrai. . . je pense qu'à présent que vous vous flattez que j'aurai la Rose, si par malheur je ne la gagne pas. . . vous serez si chagrine. . . si chagrine. . .

MON. Ne sanglotte donc pas comme çà... Eh bien, mon enfant, si tu ne l'as pas, faudra ben se soumettre; est-ce qu'il faut être rêtif contre la divine Providence, donc? . . . Mais M. le Prieur m'a dit d'être tranquille, y n'a pas jeté çà pour rien, je t'en réponds. . . Allons, ma fille, ferme l'armoire, car y faut que tu ailles préparer le dîner. . . Ton frère n'est pas encore revenu?

HEL. Non, ma mère, il est toujours à l'autre bout du Village, chez ce pauvre Robert, qui est ben malade, & qui n'a de consolation que dans la compagnie de Basile; & mon frère, qui aime Robert comme ses yeux, veut rester avec lui du moins jusqu'à l'heure de la cérémonie.

MON. C'est ben fait, c'est ben fait. Rends-moi ma clef. . . J'espère que je rouvrirai encore ce soir cette armoire pour y serrer ta couronne!

HEL. O ma chère mère!

MON. Donne-moi ton bras, ma fille. Allons, viens. *(Elles sortent.)*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRIEUR, GENEVIEVE.

LE PRIEUR.

OUI, ma chère Geneviève, il faut que je vous parle en particulier.

GEN. Mon Dieu, M. le Prieur, vous avez un air tout je ne sais comment. . . çà m'interdit. . .

LE PRI. J'ai de l'inquiétude, je vous l'avoue. . .

GEN. Vous allez m'annoncer quelque malheur. . .

LE PRI, Vous savez l'affection particulière que j'ai toujours eue pour votre famille; je vais vous dire une chose qui vous fera beaucoup de peine, ma chère bonne femme, & cela me coûte cruellement.

GEN. Ah, Jesus Maria! . . . çà regarde Hélène?

LE PRI. Justement.

GEN. C'est possible? . . . Y a des dépositions contre elle?

LE PRI. Cela est vrai, &. . . . d'assez graves! . . .

GEN. Ah, M. le Prieur, ce sont des menteries. . .

LE PRI. Ne pleurez pas, ma chère Geneviève. . . peut-être Hélène se justifiera-t-elle. Il faut l'entendre.

GEN. Mais enfin, qu'est-ce que c'est donc? . . .

LE PRI. On l'a vue revenir hier à la nuit toute seule.

GEN. C'est faux, Thérèse étoit avec elle...

LE PRI. Non. Thérèse est revenue sur les cinq heures furtivement; elle s'est cachée, mais elle a été vue.

GEN. Eh ben, M. le Prieur, s'est faux... c'est faux. . . Hélène. . . où est-elle? . . . *(Elle crie de toute sa force.)* Hélène, Hélène . . . Ah, la voilà.

HEL. *(accourant).* Ma mère.

GEN. *(au Prieur).* Ah çà, je ne l'y parle pas en cachette, je ne l'y fais pas le bec. . . Interrogez-la, M. le Prieur. . .

HEL. *(à part.)* Mon Dieu, qu'a donc ma mère? . . .

GEN. Hélène mentir!...Hélène!. . . Ah, c'est trop fort pour me faire peur. . . puisque c'est çà qu'on dit, je n'ai pas de crainte.

LE PRI. *(à Hélène.)* Approchez, mon enfant, & répondez-moi sans détour.

GEN. A n'est pas subtile, je vous en réponds; je mets ma main au feu qu'a n'a jamais barguigné à dire la vérité une seule fois.

HEL. *(à part.)* Je tremble. . .

LE PRI. Hélène, vous avez été jusqu'ici l'exemple du Village, je vous crois encore

les mêmes vertus ; je suis persuadé qu'une fausse apparence a trompé ceux qui vous accusent aujourd'hui : mais enfin, tout-à-l'heure, plusieurs témoins viennent séparément de déposer la même chose contre vous...

GEN. Vous la tenez sur le gril ; faut pas tant de lanternages. . . Eh ben, Hélène, y disent que t'es revenue toute seule du bois hier à la nuit, & que Thérèse s'étoit cachée. . . . Seigneur, la couleur lui manque !...C'est de surprise, M. le Prieur, je la connois. . . je suis sûre d'elle !

LE PRI. Mais répondez, Hélène. . . cette imputation est-elle fausse ? . . . Vous avez un moyen bien facile de vous justifier ; je vais, si vous voulez, vous nommer les témoins, & vous confronter avec eux.

GEN. Eh ben, Hélène ? . . .

HEL. *(à part.)* Ah, quel martyre! . . .

LE PRI. Si le fait est vrai, & si vous le niez, songez que vous traiteriez de calomniateurs ceux qui n'ont dit que la vérité ! ... Pourquoi ces larmes, pourquoi ce désespoir, si vous êtes innocente ? . . .

HEL. Oui, je suis innocente. . .

GEN. Eh, parle donc, dis donc tes raisons . . . Je commençois, Dieu me pardonne, à trembler quasiment, le froid m'en court par tout le corps. . . Explique-toi, Hélène.

HEL. Je ne saurois. . . *(A part.)* O Thérèse! . . .

GEN. Comment, vous ne sauriais? . . . Mais çà ne se peut pas !...C'est qu'alle est si

niaise... Réponds-moi tant-seulement.... M'as-tu menti hier?... *(D'un ton sévère.)* Hélène!... seroit-y vrai?... Non, alle est toute effarouchée, alle a perdu la tramontade.... Hélène!... ma fille, parle donc, tu me mets dans des angoisses!...

HEL. O ma mère!... je suis innocente.

GEN. Tu n'as donc pas menti?... Les témoins sont des calomnieux, pas vrai?...

HEL. Oh, non, non.

GEN. Comment, malheureuse!...

HEL Ma chère mère, si vous saviez!...

GEN. *(avec emportement.)* Toi, ma fille!... Je te renonce... Ah, Seigneur, que ne suis-je morte avant d'avoir vu çà... *(Elle tombe en sanglottant sur une chaise.)*

HEL. *(se jetant à ses genoux.)* Eh ben, ma mère, écoutez-moi!...

GEN. *(la repoussant.)* Laisse-moi de repos...

LE PRI. *(prenant le main de Geneviève.)* Pauvre chère femme!...

GEN. Ah, M. le Prieur, ayez pitié de nous; sauvez l'honneur d'une brave famille..j'ai un garçon; faudra-t-il qu'il soit entaché!... j'en mourrois!...

LE PRI. Par respect pour votre famille, j'assoupirai cette aventure, le fond en sera ignoré; je vous promets que Thérèse ne sera point interrogée; elle seule pourroit tout découvrir...

HEL. *(sanglottant.)* On ne découvriroit rien à mon déshonneur, toujours!...

GEN. Tais-toi, indigne! ...

LE PRI. En effet, Hélène, pouvez-vous avoir le front de vous soutenir innocente, quand vous avouez que vous avez menti, que vous êtes revenue seule, que vous avez renvoyé Thérèse? ...

HEL. Ah, M. le Prieur, je ne l'ai pas renvoyée; elle est revenue de son plein gré; je peux dire çà, du moins.

GEN. Impudente! .... Enfin, toute la trame sort donc de ta bouche! ... T'es revenue après Thérèse à la nuit! ... T'as fait cent mensonges! ... & faut que j'entende çà de mes deux oreilles! ... O ma pauvre mère! comme elle va tomber de son haut!...

LE PRI. L'heure de la déclaration s'approche. ..

GEN. La déclaration! ... & j'espérois que cette melheureuse... Ah, n'y a pus de joie pour moi! ...

HEL. C'est trop, c'est trop, faut que je parle! ...

GEN. Ne m'approche pas...

HEL. Ma mère, ma mère, écoutez! ...

GEN. Insolente! *(Elle la pousse rudement; Hélène tombe à quelques pas sur ses genoux; elle lève les mains au Ciel, en s'écriant:)* O mon Dieu!

GEN. *(en larmes, s'approche d'elle & la relève.)* Elle s'est fait mal! ... y me manquoit çà! ...

HEL. Non, ma mère... mais écoutez...

LE PRI. Ne perdons plus de tems, Ge-

nevière, venez chez M. le Bailli, pour l'engager à ne pas ébruiter cette malheureuse affaire; les témoins eux mêmes, par égard pour vous, se prêteront volontiers à ce ménagement...

GEN. Sauvez ma famille, M. le Prieur, ayez compassion de nous.

LE PRI. Hélène, que ceci vous fasse rentrer en vous-même; j'entrevois dans votre conduite des fautes dont j' n'ai point encore vu d'exemples à Salency: sans vos respectables parens, vous n'en seriez pas quitte pour la perte de la couronne... & dites-vous bien que les dignes exemples que vous avez toujours reçus, vous rendent encore plus coupable. Allons, partons, ma chère Geneviève...

HEL. Un moment... ma mère...

GEN. Effrontée! si tu bouges, t'aura ma malédiction.

HEL. *(tombant sur une chaise).* Je n'en puis plus! ...

GEN. Allons, M. le Prieur; oh, Seigneur, quel jour de désolation!... *(Elle sort avec le Prieur.)*

SCENE II.

HELENE, *seule (se soulevant.)*

MA mère!... *(Elle retombe.)* Le cœur me manque!... Elle est partie!... j'allois

peut-être tout dire, & Thérèse étoit perdue ... & mon frère au désespoir ! ... Y s'aiment, y s'épouseront du moins, y seront heureux ! ... Mais moi, que deviendrai-je ? ... Je n'ai rien à me reprocher, çà me soutiendra ! ... Ma plus rude peine, c'est le chagrin de ma mère ! ... Vingt fois j'ai voulu lui avouer la vérité... & pourtant j'avois promis le secret à Thérèse ! ... Mais ma mère ! la voir si courroucée contre moi, çà me perçoit le cœur... seulement d'y penser, j'en frissonne ! ... O que la colère d'une mère est terrible ! Et que doit-elle donc être quand on la mérite ? ... Ma mère... dont je n'ai jamais eu que des paroles de douceur, comme elle m'a traitée ! ... mon Dieu, comme j'ai tremblé de la tête aux pieds, lorsqu'elle m'a dit : *je te renonce !* ... Ah, Sauveur, j'aurai toujours ce son-là dans l'oreille ! ... çà m'a été au fond de l'ame... dans ce moment j'étois prête à tout déclarer ; mais par bonheur pour la pauvre Thérèse, ma mère n'a pas voulu m'entendre... Mais aussi j'ai eu tort, j'aurois pu cacher la faute à Thérèse, & conter l'histoire de la femme ! ... Non ; on auroit toujours su que j'étois revenue seule, & puis on auroit envoyé à Chauni chez la femme, qui auroit dit que Thérèse l'avoit abandonnée ! ... N'y avoit pas moyen de se tirer de là... Enfin, le bon Dieu voit mon innocence, çà doit me consoler ! ... Pourtant je n'aurai jamais la Rose, & ma mère,

& ma pauvre grand'mère qui croyent que je serai couronnée! . . . Ah, que je suis malheureuse! . . . . non, non, je ne trahirai point Thérèse, je l'ai promis. . . . mais quand son mariage sera fait, je dirai tout à ma mère; je ne pourrois pas vivre sans çà! . . . O Basile! O Thérèse! que vous me coutez cher. . . Ciel, quelqu'un vient; ah, cachons mes larmes!

SCENE III.

HELENE, MARIANNE.

MARIANNE.

HELENE! . . . mais tu pleures, mon enfant. . . Qu'est-il donc arrivé? . . .

HEL. Je n'ai rien, Marianne. . .

MAR. Et mais. . . t'es pâle comme un linge! . . .

HEL. Faut que j'aille retrouver ma grand'mère. . . Adieu, Marianne...*(A part, en s'en allant)* Allons-nous cacher jusqu'après le couronnement. *(Elle sort.)*

MAR. (*seule*). Je reste sotte comme un bahu!...Quéque tout çà signifie? La commère Geneviève, d'un autre côté, qu'est toute tremblante, & comme une décheveléé! . . . & Basile... Oh, y a quéque chose là-dessous. . . Ah, v'là Thérèse. . .

SCENE IV.

MARIANNE, THERESE.

MARIANNE.

DITES-MOI, Thérèse avez-vous vu Geneviève?

THE. Non, pourquoi? . . .

MAR. Oh, c'est que je viens de la rencontrer, moi...Alle alloit chez M. le Bailli; j'ai voulu l'y parler; mais a ne voyoit ni n'entendoit. . . &, tout d'un coup, son fils Basile, qui revenoit de chez Robert pour la cérémonie, s'est approché d'elle: . . .*Va-t-en,* l'y a-t-elle fait, *va-t-en, mon pauvre garçon, retourne chez Robert*. . . Et puis a l'y a marmoté je ne sais quoi à l'oreille; Basile a rougi, pâli, & pleuré; il a mis comme çà ses deux mains sur ses yeux; il s'est assis sur une pierre. M. le Prieur, qu'étoit avec Geneviève, l'y a parlé aussi tout bas. . . Et, enfin, M. le Prieur & Geneviève ont continué leur chemin.

THE. Est-il possible? . . . Et Basile, qu'est-il devenu?

MAR. Oh, il est resté-là un bon bout de tems à rêvasser, les yeux fichés en terre. . . J'étois à deux pas, je me suis approchée: quand y m'a vue, il a fait un frisson, y m'a jeté un regard tout effaré; & puis il a pris ses

jambes à son cou, & s'est enfui du côté de la maison de Robert.

THE. Ciel! . . . où est Hélène?

MAR. Hélène pleure; quand je suis arrivée, a s'est sauvée.

THE. Comment! . . .

MAR. Thérèse, le cœur m'en saigne; mais je vois ben qu'Hélène a fait quéque faute qui va l'y ôter la Rose. . .

THE. Elle! Hélène! . . . Pourriez-vous le croire? . . .

MAR. C'étoit la perle du village...Je sais ben çà. . . Pais moins je gagerois qu'il y a des dépositions contre elle. . .

THE. Des dépositions. . . Ah! courons.

(Elle sort en courant de toutes ses forces.)

MAR. *(seule).* En v'là ben d'un autre! . . . Je crois qui sont tous foux; c'est comme un vertigo. . . *(On entend appeler derrière le Théâtre)* Hélène, Hélène!

MAR. J'entends la voix de Monique; oui, c'est elle. . .

SCENE V.

MARIANNE, MONIQUE.

MONIQUE.

HELENE. . . . où est-ce qu'elle est donc?

MAR. *(allant donner le bras à Monique, qui marche avec peine).* Je ne sais, mère Monique; mais asitez-vous, je vais l'appeler.

MON. Vlà la première fois que je ne la trouve pas quand j'en ai besoin.

MAR. Mais, est-ce qu'a n'étoit pas avec vous tout-à-l'heure?

MON. Non; & j'ai voulu venir ici, Marianne, parce que la porte donne sur la place, & que v'là bientôt le moment de la déclaration. . . Si mon Hélène est Rosière, j'entendrai les Ménétriers un peu plus tôt...O Marianne, comme mon cœur saute! . . .

MAR. *(à part).* La pauvre femme ne sait rien; faut pas l'y dire, çà la tueroit.

MON. *(criant).* Hélène, Hélène! . .

MAR. *(criant aussi, & s'avançant dans le fond du Théâtre).* Hélène, Hélène, vot' grand'mère vous appelle. . . J'entends son pas... al accourt.

SCÈNE VI.

MONIQUE, MARIANNE, HELÈNE.

MONIQUE.

VIENS donc, ma fille. . .

MAR. *(à part).* Comme al a l'air triste!

HEL. Ma mère! . . .

MON. Eh ben, mon enfant, y s'en va cinq heures ! . . . t'es toute pensive ; pour moi, grâce au Ciel, je n'ai point d'inquiétudes. . . Mon Dieu, qu'est-ce qui vient ? . . .

MAR. C'est Geneviève.

SCENE VII.

MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HELENE.

HELENE *(à part).*

JE n'ai pas une goutte de sang dans les veines ! . . .

MON. Approche, Geneviève ; sais-tu des nouvelles ?

GEN. *(à part).* Ma mère, O Ciel ! . . . & Marianne ! . . . faut se taire. *(Haut).* Ma mère, que faites-vous là ? vous seriais mieux dans vot' chambre.

MON. Non, ma fille. . . C'est ici, il y a aujourd'hui vingt ans, que j'ai vu not' Seigneur te venir prendre par la main. . . C'est ici, que je t'ai vue couronner, Geneviève. . . t'en souviens-tu, comme tu te pendis à mon cou. . . comme nous pleurions. . . O que le bon Dieu m'envoye encore une joie pareille, & puis qu'il dispose de moi ! . . . Je sortirai de ce monde sans avoir rien à souhaiter davantage. . .

GEN. (*à part*). Elle m'arrache l'ame.

HEL. (*à part*). O quelle épreuve! . . .

MON. Viens ici, contre moi, Hélène, donne-moi ta main: c'étoit comme çà que je tenois ta mère, quand toute la bande arriva chez nous. . . Ma fille, tu la vaudras ta mère; t'es prudente, véritable, modeste comme elle. N'est ce pas, Geneviève? . . .

GEN. (*à part*). O mon Dieu, mon Dieu!

MON. Mes enfans, vous êtes saisies, vous ne sonnez mot, c'est naturel. . . moi qui ai eu deux filles & une sœur Rosières, je suis un peu plus hardie; mais pas moins le cœur me bat bien fort. . . (*Elle regarde Hélène, dont elle tient la main*). Comme t'es rouge! . . . a tremble comme la feuille! . . . Geneviève, viens donc la rassurer, cette pauvre petite; viens la baisser, je t'en prie! . . . Hélène, vas à ta mère. . .

HEL. (*se jetant au col de Monique, en sanglottant*). O ma chère mère, il n'y a pus que vous que j'ose embrasser! . . .

GEN. Hélas! . . .

MON. Pourquoi donc, mon enfant? . . . Geneviève, à qui en as-tu? . . . Je ne t'ai jamais vue comme çà? . . .

MAR. (*à part*). Oh, surement, il y a de terribles choses là-dessous! . . .

MON. Allons encore une fois, Geneviève, venez embrasser not' enfant, cours vers elle, Hélène!

HEL. (*d'un ton suppliant à sa mère*). Ma mère! . . . (*Elle fait un pas. A part*). Ah, quel regard! . . . (*Elle s'arrête*).

MON. Eh ben. . .

GEN. Ma mère. . . c'est que je suis fâchée que vous croyiez si fort qu'elle sera couronnée !

MON. Comment ?...Sais-tu de mauvaises nouvelles ? . . . Tu te tais. . . la Rosière est nommée ? . . .

GEN. Je l'ignore.

MON. Ah, vous me faites quelques cachoteries. . . Et Basile, à l'heure qu'il est, pourquoi n'est-il pas ici ? . . . Marianne !. . . vous pleurez toutes !

GEN. Ciel ! j'entends du bruit. . . Ah, que va-t-on nous annoncer ? O ma mère ! si vous m'aimez, ayez du courage, de la résolution. . .

MON. (*en pleurant*). Ah, mon enfant, on n'en a plus à mon âge. . .

HEL. O Dieu, protégez-moi ! . . .

SCENE VIII.

MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HELENE, THERESE, *hors d'haleine, les cheveux en désordre, accourant précipitamment.*

THERESE.

HELENE ! . . .

GEN. Que signifie cette grande hâte ? . . .

THE. (*voyant Hélène, se précipite dans ses bras*). Hélène! . . . t'es nommée Rosière! . . .

HEL. Comment!

MON. Dieu! . . .

GEN. Se peut-il? . . .

MAR. Quel bonheur!

THE. (*embrassant Hélène à plusieurs reprises*). Hélène, Hélène est couronnée! . . . Madame Geneviève, j'étois seule coupable; j'ai tout déclaré, Hélène est Rosière!

GEN. Je me meurs!

HEL. (*la recevant dans ses bras*). O ma mère!

MON. Geneviève? . . .

HEL. (*tenant toujours sa mère*). Hélas, ma mère! . . . de l'eau, Thérèse. . . Marianne! . . .

MON. Cà l'a trop saisie! . . .

THE. La v'là qui revient! . . .

HEL. Elle ouvre les yeux! . . .

GEN. Hélène! . . . ma fille! . . .

MON. Al te tient. . . al est Rosière. . .

GEN. Ah, c'est-y vrai? . . .

THE. Vous le verrez, on va venir la chercher; j'ai laissé la marche à trois cents pas d'ici; je n'ai fait qu'un saut, & eux qui sont en cortége vont lentement.

GEN. (*embrassant Hélène*). Chère Hélène! . . . ma pauvre enfant. . . t'es innocente! . . . t'es Rosière! . . . O Seigneur, on ne meurt ni de chagrin, ni de joie! . . .

MON. Mais qu'est-ce qu'on me cachoit donc? . . .

GEN. Mais, Thérèse, qu'as-tu donc déclaré? . . . Hélène pourtant hier est revenue seule, a m'a menti? . . .

THE. V'là l'histoire; Hier nous sommes parties pour aller ramasser des feuilles dans le petit bois: là, nous avons trouvé une vieille femme tombée dans une fossée, elle étoit blessée, a pleuroit, nous l'avons tirée de-là, & puis a nous a dit qu'elle étoit de Chauni, mais qu'elle ne pouvoit pas y retourner; moi, j'ai proposé de la mettre sur not'âne, & de l'amener chez nous. Et qu'est-ce qui la pansera? a fait Hélène. Y a des Chirurgiens à Chauni, c'est-là qu'il faut la mener. La bonne femme là-dessus a sanglotté de joie, en disant qu'elle voudroit ben retourner à Chauni. Allons, allons, dit Hélène, c'est comme fait; & puis elle la met sur son âne. . . Mais, fis-je, y a pus d'une lieue d'ici à Chauni; nous ne serons pas revenues à neuf heures. . . faudra traverser le bois à la nuit. . . Je sais que t'es peureuse, dit Hélène; eh ben, va-t-en, j'irai seule. . . Mais Hélène, t'es peureuse aussi. . . Je ne la suis plus. . . Enfin, nous nous sommes débattues encore quelque tems, & puis finalement le cœur m'a manqué; j'ai laissé-là Hélène & la femme, après être convenues qu'Hélène cacheroit çà, & que je ne me montrerois dans le village qu'à la nuit.

GEN. O Hélène! . . . . . Je n'étois pas

digne d'avoir un enfant comme toi ; je t'ai accusée, rebutée, maltraitée. . . .

HEL. Eh, ma mère, pouviez-vous faire autrement, quand les apparences. . .

GEN. Les apparences ! . . . je ne devois pas les croire. . .

MON. Je suis toute émerveillée !

MAR. Cà coupe la parole ! . . .

HEL. Mais, ma mère, voyez donc ce que Thérèse a fait pour moi, elle est allée s'accuser.

MAR. Ah, pardi sans barguigner ; quand je l'y ai dit qu'ou pleuriais tretous, al a deviné la cause du grabuge, & al est partie comme un éclair.

GEN. Cette chère fille ! . . .

MON. La bonne ame ! . . .

GEN. (*à Thérèse*). T'as donc été trouver M. le Prieur ? . . .

THE. Oui ; au moment où l'on alloit s'assembler pour le dernier jugement, j'ai demandé à parler, sur la grande place, devant tout le monde ; on ne vouloit pas m'entendre ; mais j'ai fait tant de train, qu'on n'a pu me refuser ; y se sont tous assemblés, & là j'ai conté mon histoire de bout en bout. Au même moment on a crié : *Vive Hélène, not' Rosière !* Not' Seigneur, M. le Prieur, M. le Bailli, l'ont déclarée tout de suite, & je suis accourue.

GEN. Va, cette action-là répare celle d'hier, qui, après tout, n'étoit qu'une peur d'enfant, que l'âge corrigera. Thérèse, Ba-

sile t'aime, je le sais ; demain, ma fille, j'irai te demander pour lui à ta mère. . .

THE. O Madame Geneviève !

HEL. (*embrassant Thérèse.*) Chère Thérèse ! . . .

MON. (*à Geneviève.*) Tu m'as prévenue, Geneviève ; j'allois dire çà. . .

GEN. J'étois ben sûre, ma mère, que vous ne m'en dédiriez pas. . . Mais, qu'est-ce que j'entends ?

THE. Ce sont les ménétriers. . . c'est toute la bande. . .

GEN. (*à Hélène.*) Mon enfant. . . va demander à ta grand'mère sa bénédiction !

HEL. (*courant se jeter aux genoux de Monique*). Que mes deux chères mères me bénissent, & que le Seigneur me les conserve ! . . . (*Monique & Geneviève l'embrassent.*)

MON. Je ne saurois parler ! . . . mais le bon Dieu lit dans mon cœur, il voit tout le ben que je te souhaite ! . . .

GEN. Sois toujours pieuse & sage comme tu es, v'là tout ce que nous pouvons lui demander de mieux pour not' chère & digne enfant ! . . .

MAR. L'heureuse famille ! . . .

THE. O Basile ! . . . où est-il ? . . .

GEN. Faut l'envoyer chercher, Marianne. . .

MAR. J'y vais ! . . . Ah, le v'là avec tout le monde. . . (*On entend une musique champêtre dans le lointain.*)

SCENE IX, *& dernière.*

LE SEIGNEUR, LE PRIEUR, LE BAILLI, MONIQUE, GENEVIEVE, MARIANNE, HELENE, BASILE, THERESE, Madame DUMOND, MIMI, *quelques autres Dames, Troupe de jeunes Filles, Ménétriers, &c.*

BASILE *(accourant & devançant tout le monde, va se précipiter au col d'Hélène, toujours à genoux devant sa grand'mère & sa mère. Monique est assise.)*

MON Hélène ! . . . ma sœur ! . . .

GEN. & MON. Mon fils ! . . . *(Ils s'embrassent en pleurant. Le reste des Spectateurs s'arrête pour contempler ce tableau.)*

MON. Mes enfans, aidez-moi à me lever. . . . *(Ils lui donnent le bras. Le Seigneur, le Prieur, & le Bailli s'avancent.)*

LE SEIG. Ma chère Madame Monique, quel beau jour pour vous & pour Salency ! . . . car une bonne action d'une Salencienne nous honore tous ! . . *(Toutes les jeunes filles entourent Hélène pour l'embrasser, avec l'air de la joie & de l'attendrissement. Le Seigneur, au Prieur, en montrant les jeunes filles.)* Un étranger, en voyant ce spectacle, devineroit-il qu'Hélène, dans ce moment, n'est entourée que de ses rivales ? . . .

Le Pri. Heureux l'homme qui sait apprécier l'inestimable bonheur de posséder ce fortuné coin de la terre! . . .

Mon. *(au Seigneur.)* Pour que rien ne manque à not' satisfaction, nous vous demandons la permission, not' bon Seigneur, de marier Basile à Thérèse! . . .

Bas. O Ciel! . . .

Le Seig. Vous ne pouviez mieux faire, mère Monique; Thérèse est digne d'être votre fille. Je ne l'admire pas d'avoir déclaré la vérité; elle eût été un monstre en la taisant: mais je la loue de la manière noble & franche dont elle a fait l'aveu de sa faute. Elle auroit pu ne confier ce secret qu'à deux ou trois personnes, c'en étoit assez pour faire rentrer Hélène dans tous ses droits a la Rose; au lieu de cela, elle a voulu faire éclater le triomphe de son amie à tous les yeux; c'est dans la Grande Place qu'elle a conté son histoire, ne cherchant point à s'excuser, ne songeant qu'à faire valoir Hélène, & croyant, par cette action, perdre à jamais la Rose & sa réputation. Voilà ce qui mérite l'estime, les éloges des bons Salenciens, & le titre que vous lui offrez. . . Mais ne différons plus la cérémonie touchante qui doit couronner la vertu: venez, Hélène, séparez-vous un instant de vos dignes parens; je vais vous conduire à l'Eglise: c'est le plus beau de mes droits; il m'honore trop pour qu'il me soit possible de le céder même à votre mère. *(Il s'approche d'elle, & lui pré-*

sente la main ; Hélène fait la révérence, & s'appuye sur son bras.) Geneviève, vous allez nous suivre ? . . . Et vous, mère Monique, pourrez-vous venir ? . . .

MON. Oui, oui, not' Seigneur, j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans.

GEN. Ma chère bonne mère, nous allons vous aider, Basile, Thérèse, & moi.

MON. Allons, mes chers enfans, soutenez donc vot' heureuse vieille mère. . .

LE SEIG. Je ramenerai ici la Rosière, comme je le dois ; ensuite j'espère qu'elle voudra bien, avec sa famille & tout le Village, venir au Château danser jusqu'à la nuit.

MON. Ah, de grand cœur. . .

LE SEIG. Allons, partons. . . . & marchons doucement, à cause de la bonne mère Monique. . . *(Le Seigneur, conduisant la Rosière, passe devant ; ensuite Monique soutenue par Geneviève, Basile, & Thérèse. Le Prieur & le Bailli vont sur la même ligne. Les jeunes filles après ; les curieux, les Dames étrangères & les Ménétriers ferment la marche. Aussi-tôt que la marche commence, les Ménétriers jouent un air champêtre. Madame Dumond & Mimi restent les dernières. Tout le monde sort, à l'exception de Madame Dumond & de Mimi.)*

MIM. Eh bien, maman, pourquoi donc ne les suivez-vous pas ; c'est si beau ! . . .

Mad. DUM. J'en suis toute abasourdie !... Ah, j'ai fait quatre lieues pour voir çà, & je ne suis qu'une Marchande... Mais vois-tu, Mimi, çà mériteroit la présence d'une Reine ; oui, une Reine seroit ravie, extasiée, en voyant ces bons, ces dignes Salenciens ... je le gagerois ! ...

MIM. Maman, allons donc les retrouver...

Mad. DUM. Allons, viens. Ah, que ne suis-je née à Salency ! *(Elles sortent.)*

FIN.

LA

MARCHANDE DE MODES,

COMÉDIE.

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Madame DUPRE, *Marchande de Modes.*

JUSTINE, *première Fille de boutique.*

ANNETTE,
MARTHE,
JOSEPHINE,
ISABELLE,
} *Filles de boutique.*

La Marquise DE LINCE.

La Barronne D'ELSAC.

La Scène est à Paris, chez Madame Dupré.

LA MARCHANDE DE MODES.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une comptoir ; on voit dans le fond une porte vîtrée qui donne sur la rue.

Madame DUPRE *assise & travaillant ;* JUSTINE *est à côté d'elle ; après* JUSTINE, ANNETTE ; *de l'autre côté sont rangées* MARTHE, ISABELLE *&* JOSEPHINE, *travaillant aussi ; des lumières sont posées sur les comptoirs.*

Madame DUPRE *(après un moment de silence, lève la tête, & voit vis-à-vis d'elle les jeunes filles qui parlent tout bas.)*

EH bien, mesdemoiselles, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces chuchoteries-là ? . . . Est-ce comme cela que vous travaillez ? . . . Il faut donc toujours avoir l'œil sur vous ? . . . Ah, dans votre état, il est bien

nécessaire d'être laborieuses, appliquées... Voyez Justine... a-t-elle jamais l'oreille au guet, le nez en l'air? Elle ne songe qu'à son ouvrage .. & pourtant elle aime à rire comme une autre, c'est de son âge; mais il y a tems pour tout. *(Ici un grand silence.)* Justine, du fil...

Jus. En voilà, madame. *(Un silence, après lequel les jeunes filles, vis-à-vis Madame Dupré, éclatent de rire, en se cachant, & comme malgré elles.)*

Mad. Dup. Eh bien? ...

Mar. Mon Dieu, madame, c'est mademoiselle Josephine qui nous fait rire...

Jos. Ah, mademoiselle, c'est vous qui avez commencé...

Mar. Moi? ... je n'ai rien dit...

Mad. Dup. Je ne trouve point mauvais que vous vous divertissiez, pourvu que l'ouvrage aille son train; il faut bien, d'ailleurs, passer quelque chose à la jeunesse: mais ce que je vous demande expressément, c'est de ne point me faire de cacnoteries, & de ne pas parler bas. Vous devez toutes me regarder comme votre mère, & vous auriez tort d'avoir des secrets pour moi.

Isab. Oh pour cela, madame, il faudroit que nous fussions bien ingrates, si nous ne vous aimions pas de tout notre cœur! ... moi, sur-tout! ... *(Elle soupire.)*

Mad. Dup. Il est sûr que je ne veux que votre bien... *(Après un silence.)* Allons,

il est sept heures, il faut que je sorte. . . Justine, vas me chercher mon mantelet.

Jus. *(se levant.)* Madame, allez-vous sortir seule ?

Mad. Dup. Oui, je vais chez madame de Clémont. *(Justine sort.)*

Mar. Madame de Clémont, qui demeure dans la rue de Richelieu ? . . .

Mad. Dup. Justement.

Jos. J'ai été deux fois chez elle; c'est une Dame d'un certain âge, mais bien aimable. . .

Mad. Dup. Ah, pour cela oui ; j'ai eu l'honneur de la servir pendant quinze ans, je sais ce qui en est. . . Je lui dois ma fortune; c'est elle qui m'a mariée, établie, & mise à la mode. Aussi il n'y a rien au monde que je ne fisse pour elle.

Ann. C'est bien naturel.

Jos. C'est la mère de madame la marquise de Lincé ?

Mad. Dup. Oui.

Jos. Oh qu'elle est jolie, madame la marquise de Lincé !

Mar. Et bonne ! . . .

Isab. Je ne l'ai jamais vue ?

Mar. Non, parce qu'il y a trois mois qu'elle est dans ses terres.

Jus. *(revenant à madame Dupré.)* Madame, voilà votre mantelet & vos gants. Quel carton voulez-vous emporter ?

Mad. Dup. *(se levant.)* Je n'en veux

point. Madame de Clémont n'achette plus de chiffons ; elle est revenue de cela.

Jos. Pourtant madame la baronne d'Elsac est bien aussi âgée qu'elle, & elle les aime ! . . .

Mad. Dup. Oui, c'est que l'une est raisonnable, & l'autre folle. . . Ah çà, adieu, car il est tard, . . Adieu, mes enfans, travaillez bien ; Justine, ma mère est-elle là-haut ? . . .

Jus. Oui, madame.

Mad. Dup. Madelon est avec elle ?

Jus. Oui, madame.

Mad. Dup. Ailons, c'est bon ; je m'en vais. Je reviendrai dans une heure.

(Elle sort.)

SCENE II.

Justine, *se met à la place de Madame Dupré*, Annette, Marthe, Josephine, Isabelle.

Annette.

Comme elle a soin de sa mère ! . . .

Jus. Elle lui donneroit son sang.

Isab. C'est une bonne femme aussi que madame Moreau.

Ann. *(à Isabelle.)* Il n'y a que trois se-

maines que vous êtes ici ; mais quand vous la connoîtrez mieux, vous l'aimerez cent fois plus. Elle est aussi honnête, aussi charitable, aussi pieuse que sa fille, c'est tout dire.

ISAB. Mademoiselle Annette, dites-moi donc pourquoi elle porte presque toujours des *justes*, & jamais de robes garnies.

ANN. C'est qu'elle étoit paysanne, avant que madame Dupré eût fait fortune.

ISAB. Ah, c'est donc çà qu'elle parle un peu patois ? . . .

ANN. Vraiment oui. . .

JUS. Madame Dupré, quand elle se vit en état, la tira de son village, & la fit venir ici...

ISAB. *(en soupirant.)* C'est bien heureux de pouvoir faire le bonheur de sa mère ! . . .

JUS. Oui ; seulement d'en avoir l'espérance, donne du cœur pour travailler. *(Un long silence.)*

JOS. C'est demain fête : j'en suis bien-aise. . .

MAR. Oui, après l'office nous irons promener.

JOS. Oh, j'aurai encore un plaisir bien plus grand !

MAR. Quoi donc ?

JOS. C'est que madame Dupré m'a prêté un livre qui est joli, joli ! . . .

JUS. Paméla, je parie ? . . .

JOS. Précisément.

JUS. Elle me l'a fait lire deux fois ; il m'a bien fait pleurer, toujours.

MAR. Je l'ai lu aussi. . .

JUS. C'est madame de Clémont qui l'avoit donné autrefois à madame Dupré, quand elle étoit jeune.

MAR. Cela s'appelle un Roman?

JUS. Oui; mais madame Dupré dit que c'est le seul que nous devions lire: tous les autres sont mauvais, sur-tout pour nous.

ANN. Je me souviens qu'elle m'a bien grondée une fois, parce que je lisois Hyppolite, Comte de Duglas...& elle avoit raison, car il n'y a dans celui-là que des fadeurs d'amourettes. . . Au-lieu que dans Paméla, il y a de si belles choses, si touchantes. . .

JUS. Paméla est si vertueuse: elle aime tant son père & sa mère! . . .

JOS. On ne peut pas lire çà, sans avoir envie de lui ressembler. . .

ISAB. Oh, mademoiselle Josephine, je vous en prie, vous me le prêterez! . . .

JOS. Oui, je vous le promets.

ISAB. Mademoiselle Justine, on dit que dans le carnaval madame Dupré fait venir des violons? je voulois toujours vous demander cela. . . (Ah, v'là mon aiguille cassée! . . .) est-ce vrai? . . .

JUS. Oui. Madame Dupré veut qu'on travaille; mais aussi elle nous procure des amusemens.

MAR. Oh, oui, le Lundi & le Mardi-gras elle invite ses connoissances, & elle nous fait toutes danser, depuis cinq heures jusqu'à dix.

ISAB. Combien y a-t-il de tems d'ici au Mardi-gras ?

JOS. Hélas ! il y a encore cinq semaines.

ISAB. C'est bien long.

JOS. *(se levant & sortant du comptoir).* Il faut que je marche un moment, j'ai les pieds tout engourdis de froid.

ISAB. *(se levant).* Et moi aussi.

ANN. *(à Justine.)* Justine, n'as-tu pas été ce matin chez madame le baronne d'Elsac ? . . .

JUS. Oui, avec Josephine.

JOS. Mon Dieu, quelle *museuse* que cette madame d'Elsac ! Elle nous a retenues plus de deux heures. . . C'est bien drôle, une vieille coquette. . . Je ne voudrois pas être sa femme-de-chambre, toujours. . .

ISAB. Est-ce qu'elle étoit à sa toilette ?

JOS. Oui, devant un miroir ; elle s'y regardoit tristement, & je crois que çà lui donnoit de l'humeur, car elle n'est jamais plus mal-gracieuse que lorsqu'on est après à la coëffer ! . . . Elle étoit plus grognon ! . . . elle faisoit un train à son valet-de-chambre, à ses femmes. . . Elle les ahurissoit tous, que cela faisoit pitié. . . Que vous êtes maladroite ! Que vous êtes gauche ! . . . Elle n'a que çà à leur dire, & puis un ton si brusque, les yeux si furibonds ! . . . O la méchante Dame ! . . .

ISAB. Et vous a-t-elle acheté des modes ?

JOS. Oui, tout notre carton ; mais falloit voir de quel air ! . . . avec une mine

dédaigneuse & nonchalante, comme pour dire qu'elle n'avoit envie de rien. . . *(Elle la contrefait.)* Mademoiselle, de quel prix est cela ? . . . Deux louis, madame. . . C'est horrible ! . . . c'est hideux ! . . . d'un goût. . . . baroque ! . . . . *(Toutes les jeunes filles rient, à l'exception de Justine.)*

ISAB. *(riant toujours.)* Elle fait toutes ces simagrées-là ?

MAR. Oh, c'est vrai ; c'est comme si on la voyoit.

JOS. Et puis, toujours en rechignant, elle achette. Tout cela c'est pour jouer la détachée, l'indifférente ; pour faire croire qu'elle ne se soucie plus de parure, parce qu'au fond elle sait bien qu'il est ridicule à son âge, d'en être si occupée : mais le plus drôle, c'est quand on lui montre quelque chiffon visiblement trop jeune pour elle ; oh, alors, c'est une comédie. . . Fi donc, dit-elle, qui est-ce qui peut porter cela ? Quelle extravagance. . . . . Quel mauvais goût ! . . . cela est ignoble à un excès ! . . . *(Les jeunes Filles recommencent à rire.)*

JUS. Ah çà, Josephine, dites-moi un peu si madame Dupré étoit ici, feriez-vous tous ces contes-là ?

JOS. Ce ne sont point des contes, je n'invente rien.

JUS. Mais est-il joli de se moquer comme cela de son prochain, & sur-tout des personnes à qui on doit du respect. . . Vous n'inventez rien, pardi v'là un beau

mérite; & la médisance donc, croyez-vous que ce ne soit pas un défaut? . . .

Ann. Justine a raison; & nous autres, nous avons eu tort de rire. . .

Jus. *(à Josephine.)* Ce que je vous en dis, Josephine, c'est par amitié pour vous.

Jos. Aussi j'en profiterai, ma chère Justine! *(Elle l'embrasse.)* Ne soyez plus fâchée. Dame, vous êtes plus âgée que moi; il y a long-tems que vous êtes avec madame Dupré, c'est naturel que vous soyez prudente & raisonnable; mais je vous promets que je ne ferai plus de médisances. . . Allons, je vais me remettre à l'ouvrage; viens, Isabelle. *(Elles retournent à leur place.)*

Isab. Mademoiselle Justine, pourquoi donc est-ce que madame Dupré ne m'envoye jamais en ville?

Jus. Parce que vous n'avez que quatorze ans. . .

Isab. Mais Josephine n'en a que quinze.

Jos. Aussi, au grand jamais, je n'y vas toute seule. . . Il n'y a qu'Annette & Justine qui sortent quelquefois sans compagnes, encore c'est rare.

Isab. Mais je pourrois aller avec une autre. . .

Jos. Surement; mais, en général, madame Dupré n'aime pas que des jeunesses comme nous sortent souvent.

Isab. J'aimerois pourtant bien voir des Dames à leurs toilettes. . . Ah, v'là un carosse qui s'arrête à la porte.

JUS. Annette, va voir ce que c'est? *(Annette se lève & va ouvrir la porte; elle revient en riant.)* Eh bien?

ANN. (*riant.*) C'est...

JUS. Quoi donc?

ANN. C'est madame la baronne d'Elsac... *(Toutes les jeunes Filles se mettent à rire.)*

ISAB. Quoi! la Dame que Josephine vient de contrefaire?

JOS. Justement.

JUS. Ah çà, mesdemoiselles, point de ricanneries...

MAR. Oh, n'ayez pas peur.

JOS. *(bas à Isabelle.)* Prends donc ton sérieux.

ISAB. *(bas.)* Je ne peux pas.

JOS. (*bas.*) Ni moi... Faisons semblant de nous moucher... *(Elles tirent leur mouchoirs.)*

JUS. La voilà. *(Toutes les jeunes filles se lèvent.)*

SCENE III.

LA BARONNE, *suivie de ses gens, qui restent dans le fond du Théâtre,* JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE.

OU est madame Dupré?

JUS. Madame, elle est sortie.

LA BAR. Et ma robe est-elle garnie?

JUS. Madame ne l'a demandée que pour Lundi.

LA BAR. Je veux l'avoir demain absolument.

JUS. Cela est impossible.

LA BAR. Impossible! . . . vous n'avez qu'à passer la nuit. . .

JUS. Madame, ici, on ne passe jamais de nuit la veille des Fêtes, à cause des offices du lendemain. . .

LA BAR. Ah, vous ne passez point de nuits. . . cela est différent. . .

JUS. Pardonnez-moi, madame, j'ai l'honneur de vous dire. . .

LA BAR. Allez-moi chercher ma robe, mademoiselle, je vais la remporter. . . (*Justine sort.*)

ANN. Le jupon est tout garni, & fait le plus joli effet. . .

LA BAR. Ce n'est pas que je m'en soucie ; je ne mets pas grande attache à tout cela... mais je veux être servie avec promptitude...

ANN. Si madame avoit dit d'abord qu'elle vouloit l'avoir pour demain, on auroit tout quitté.

LA BAR. Montrez-moi des bonnets... *(Annette & Marthe se lèvent, & prennent des cartons.)*

JOS. Madame veut-elle une chaise ?

LA BAR. Non. Je ne compte pas faire un long établissement ici...

JOS. *(à part.)* Je parie qu'elle y restera une heure. *(Annette & Marthe lui apportent un carton.)*

LA BAR. Tout cela est bien commun...

ANN. En voilà deux charmans.

LA BAR. Oui, comme cela, sur la main ; & puis, quand on s'en coëffera, ils iront à faire horreur.

MAR. *(à part.)* Je le crois bien, sur ce visage-là...

LA BAR. Allons; je les prends... Et des chapeaux, en avez vous de tout faits!

ANN. Oui, madame.

LA BAR. Je les veux très-simples, sans prétention ; d'ailleurs, ils ne sont jolis que comme cela.

JOS. Madame en veut elle voir un de six louis, qui nous a été commandé ?

LA BAR. Un chapeau de six louis!

Cela doit être curieux. . . Comment peut-on mettre six louis à un chapeau ! Il faut être bien folle !

Jos. Pourtant, madame est elle-même bien magnifique, car nous avons eu l'honneur de faire pour elle, il y a quinze jours, une Conti en blonde qu'elle a payée sept louis. . . Voilà le chapeau. (*Elle lui apporte un chapeau garni de fleurs & de plumes*).

La Bar. Cela est effroyable ! . . . (*Les jeunes Filles se détournent en riant.*) Pour qui est-il ?

Jos. Pour madame la marquise de Lincé.

La Bar. C'est d'une folie ! . . .

Jos. Oh ! ce n'est pas elle qui l'a commandé, c'est M. son beau-père. . . Elle n'aime pas les chiffons chers ; elle n'a pas besoin de cela ; elle est si jeune & si jolie ! ...

La Bar. (*avec beaucoup d'humeur.*) Remportez donc ce chapeau, & même les autres aussi, ils sont tous affreux. Je ne sais pas pourquoi j'en prends ici, car on ne les fait bien que chez mademoiselle Maillard.

Ann. Ah ! voilà Justine. (*Justine revient tenant un jupon de robe garni.*)

La Bar. Voyons : approchez-moi cela. . . . Eh bien, je n'en suis pas mécontente ; c'est d'un assez bon goût. . .

Jus. Madame a demandé tout ce qu'il y avoit de plus beau en blonde. . .

La Bar. Cela est fort bien, fort noble... Quelle différence de cela à une robe garnie de fleurs ! . . . Vous m'ajouterez des glands ?

JUS. Oui, madame.

LA BAR. Je vous en ai donné l'échantillon.

JUS. Ils sont déjà faits.

LA BAR. (*réfléchissant sur son jupon.*) Il me semble qu'il faudroit des nœuds dans ces creux? . . .

JUS. Eh bien, madame, on en mettra.

LA BAR. Mais de quelle couleur?

JUS. Blancs?

LA BAR. Non, cela se confondroit avec la blonde. . . mais couleur de chair? . . .

JUS. Cela sera très-joli.

JOS. (*à part, en haussant les épaules*). A quarante-cinq ans, porter une robe garnie de rubans couleur de rose! . . .

LA BAR. Je n'aime que les couleurs gaies; je ne puis souffrir le *prune de Monsieur* & le *puce*.

JOS. J'entends encore une voiture qui s'arrête. (*Elle y va voir.*)

LA BAR. (*regardant toujours son jupon.*) Quand les glands & les nœuds seront posés, cela sera véritablement charmant.

JOS. (*revenant.*) Ah, mademoiselle Justine, c'est madame la marquise de Lincé!

JUS. (*pose le jupon sur le comptoir.*) Bon! . . . ah, que j'en suis aise! (*Elle court à la porte.*)

LA BAR. Eh, mon Dieu, quels transports! . . . Mesdemoiselles, reportez mon jupon là-haut, & ne faites voir ma robe à personne. . . Allons; où sont mes gens? . . .

(Elle fait quelques pas pour s'en aller, la Marquise paroît.)

SCENE IV.

LA BARONNE, LA MARQUISE, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE *(à la Marquise)*.

AH, madame, enfin vous voilà revenue! ... Oserois je vous demander depuis combien de jours? ...

LA MARQ. Nous sommes arrivées cette nuit...

LA BAR. Et un de vos premiers soins est de venir chez madame Dupré; cela me paroît tout simple: au reste, à votre âge... Je vous trouve un peu maigrie...

LA MARQ. Je suis peut-être changée, mais je me porte à merveille.

LA BAR. Je me flatte que nous soupons ensemble Lundi, chez madame de Clémont.

LA MARQ. Non, madame, je n'aurai point cet honneur, je pars demain pour trois semaines.

LA BAR. Quoi, si promptement! ... Allons, madame, je vous laisse; car surement vous avez de grandes affaires ici...

LA MARQ. Mais, madame, moi-même, n'ai-je pas troublé les vôtres? ...

LA BAR. Je n'étois venue ici que par hasard, comme vous le croyez bien...

JOS. *(à la Baronne.)* Madame n'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit emporter sa robe?

LA BAR. (*sèchement*). Non, gardez-la...

JOS. *(prenant le jupon qui est resté sur le comptoir*). Il faut ôter ce jupon de dessus ce comptoir.

LA MARQ. *(regardant le jupon)*. Ah! cela me paroît charmant! ...

JOS. Il y aura des rubans couleur de chair dans les creux...

LA MARQ. Et cette robe est à madame?

LA BAR. Vous la trouvez peut-être un peu jeune pour moi; mais c'est une fantaisie de madame Dupré...

LA MARQ. (*regardant toujours le jupon*). C'est une fantaisie très-gaie...

JOS. (*à part.*) Risible même...

LA BAR. Adieu, madame, je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer; mais, je vous en prie, ménagez votre santé, afin de nous rapporter cette charmante fraîcheur que vous aviez.

LA MARQ. (*en souriant*). Quel prix doit-on attacher à un agrément que trois mois peuvent faire perdre?

LA BAR. Mais la santé est une chose si précieuse! ... Mademoiselle, vous direz à madame Dupré qu'elle vienne me parler demain. Adieu, madame. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, *& les jeunes Filles qui viennent toutes auprès d'elle.*

JUSTINE.

MAIS, où prend-t-elle donc que madame la Marquise est changée? . . .

JUS. Elle avoit bonne envie de dire qu'elle étoit enlaidie, je vous en réponds.

LA MARQ. Ma chère Justine, j'aurois bien voulu voir madame Dupré; j'ai besoin d'une femme-de-chambre, je voudrois la tenir de sa main; elle est si honnête, madame Dupré! . . . Comment se porte-t-elle?

JUS. A merveille, madame, Dieu merci. . . . elle est allée chez madame de Clémont...

LA MARQ. Chez ma mère? . . . C'est surement pour mon affaire. Mais j'en ai encore une autre. J'ai amené avec moi une pauvre petite paysanne, qui a, je crois, cinq ou six frères, & je voudrois que madame Dupré la prît chez elle.

JUS. Pour apprendre les modes?

LA MARQ. Oui. Elle n'a que quatorze ans, & elle est tout-à-fait gentille, bien douce, bien modeste. Elle a fait des pleurs, en quittant son père & sa mère! . . . Pauvre petite, elle est réellement intéressante: je suis sûre qu'elle conservera ici un bon cœur, de la piété, & des mœurs pures; &

madame Dupré me rendra un vrai service en s'en chargeant.

Jus. Eh, mon Dieu, madame, certainement elle la prendra avec plaisir : madame Dupré est si dévouée à madame la Marquise! . . . qu'elle a vue naître, à qui elle doit tout!

La Marq. Je l'aime aussi de tout mon cœur ; & sa bonne mère, comment est-elle?

Jus. Parfaitement bien.

La Marq. (*regardant Isabelle.*) Voilà une jeune fille que je ne connois pas ?

Isab. (*faisant la révérence.*) Je ne suis ici, madame, que depuis trois semaines.

Jus Ah, madame, c'est une jolie enfant! . . . Elle a une mère qui travaille en linge pour les gens du commun, mais qui pas moins gagnoit sa vie tout doucement, quand, par malheur, elle a fait une maladie de langueur, & s'est vue réduite à la dernière misère ; alors cette jeune personne s'est mise servante de peine chez une bourgeoise qui demeure ici près, & tous les jours elle portoit son dîner & son souper à sa mère ; & puis, quand sa mère est devenue plus malade, elle passoit les nuits à la veiller, sans se vanter de cela, de façon qu'on ne l'a découvert qu'au bout d'un certain tems ; la pauvre fille étoit devenue maigre comme du bois, jamais ne se plaignoit, & travailloit toujours ; enfin, madame Dupré ayant appris tout cela, s'est chargée d'Isabelle, & la traite comme sa fille.

La Marq. (*regardant Isabelle.*) O la

charmante enfant! ... Venez ici, ma chère Isabelle. . . mon Dieu, que je la trouve jolie, depuis que je sais cela sur-tout! . . . Embrassez-moi, mon cœur. . . *(Elle l'embrasse; Isabelle lui baise la main.)*

LA MARQ. *Servante de peine!* . . . avec cet air délicat. . . . Quelle force, quelles vertus un bon cœur peut donner! . . . Et votre mère, est-elle rétablie?

ISAB. Oui, madame, grâces à Dieu, & elle a repris son travail. Elle avoit vendu le peu de meubles qu'elle possédoit; mais madame Dupré lui en a racheté, & même de plus une belle armoire de bois de noyer: ma mère est bien heureuse à présent.

LA MARQ. Bonne madame Dupré! . . . Comme vous devez l'aimer!

ISAB. Oh oui, madame.

LA MARQ. Il faut le lui prouver, en suivant bien ses conseils, & en travaillant avec application. *(Elle tire une bourse de sa poche, & la lui donne.)* Mais, tenez, mon enfant, j'imagine que vous serez bien-aise de donner cela à votre mère; tenez, madame Dupré trouvera bon que vous acceptiez de moi cette petite preuve d'intérêt. *(Elle l'embrasse encore.)*

ISAB. Mon Dieu, madame, je suis confuse. . .

JUS. *(bas à Annette.)* Quelle adorable jeune dame! . . .

LA MARQ. Justine, je vous en prie, n'oubliez pas ma commission pour madame

Dupré, au sujet de ma petite paysanne; mesdemoiselles, je vous la recommande.

Jos. Ah, madame, nous l'aimerons toutes comme si elle étoit notre sœur! . . .

La Marq. Allons, je compte là-dessus, & que vous rendrez ma petite Jeannette aussi obligeante & aussi aimable que vous. Adieu, Justine; adieu, Isabelle.

Isab. Je voudrois remercier madame. . . mais je ne peux pas. . . j'ai le cœur si gros!

La Marq. Ne me parlez jamais de cela, mon enfant. . . Adieu, je vous charge de dire à madame Dupré que sa bonté pour vous me la fait aimer encore davantage. Voilà véritablement une belle action, & qui doit vous inspirer une reconnoissance éternelle. (*Elle sort; toutes les jeunes Filles la suivent jusqu'à la porte.*)

BIBLIOTHECA REGIA

SCENE VI.

Justine, Annette, Marthe, Josephine, Isabelle.

Justine.

Eh bien, y a-t-il dans le monde une plus charmante dame que cela? . . . (*Toutes à la fois.*) Oh, pour cela non.

Isab. (*à Justine.*) Tenez, mademoiselle,

voyez ce qu'elle m'a donné. *(Elle lui donne la bourse).*

Jus. *(après avoir compté l'argent).* Il y a dix louis ! . . .

Isab. O ma pauvre mère ! . . .mon Dieu, mademoiselle Justine, il est tard, mais pourtant je voudrois bien porter cela ce soir à ma mère. . .

Jus. Cela est juste ; Annette, veux-tu aller avec elle ? . . .

Ann. Moi, de tout mon cœur, me voilà prête.

Isab. Ma chère mademoiselle Annette, que vous êtes bonne !...mais madame Dupré ne grondera-t-elle pas ? . . .

Jus. *(à Isabelle).* Non, non ; j'en réponds.

Jos. *(à Isabelle).* D'ailleurs, pour que ta tâche d'aujourd'hui soit faite, je t'aiderai quand tu reviendras, & nous nous coucherons une heure plus tard.

Mar. Je lui aiderai aussi, moi, d'autant que j'ai fini mon bonnet. . .

Jus. Allons, vas, Isabelle. . .

Isab. En vous remerciant, mesdemoiselles, je vous assure que vous n'obligez pas une ingrate.

Ann. Viens, ma chère amie. *(Elle lui donne le bras).*

Jos. *(à Isabelle).* Attends, que je t'embrasse...car je suis aise de ton bonheur comme toi-même. Allons, ne perds plus de tems ; vas-t-en bien vîte. *(Isabelle & Annette sortent).*

SCENE VII.

JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE.

(Elles se remettent à l'ouvrage).

JUSTINE.

CETTE pauvre Isabelle; elle mérite bien d'être heureuse! . . .

JOS. Oh, oui, elle est si bonne! . . .

MAR. Avec cela un air d'une modestie! . . .L'autre jour, un jeune Seigneur est venu dans la boutique.

JOS. Oui, pour acheter des fleurs?

MAR. Justement; eh bien, Isabelle lui a donné dans l'œil, je voyois çà, moi! . . .

JOS. Et moi aussi; il rôdoit toujours de notre côté pour la regarder, & puis il a dit qu'elle avoit *une jolie mine*, & les plus beaux yeux! . . . A tout cela elle faisoit la sourde oreille, & elle avoit comme çà la tête penchée sur son ouvrage. Il a été bien attrapé de ce qu'il n'y avoit plus moyen de parler de ses yeux, puisqu'ils étoient baissés...mais il s'est retourné, & il s'est mis à louer ses *paupières*. . . .Je vous demande si on s'est jamais avisé de penser à des *paupières!* . . . Moi, je mourois d'envie de rire. . .Pour Isabelle, que cela regardoit, elle étoit comme une souche, & elle faisoit la moue, si bien que le monsieur

s'en est allé avec un air tout sot & tout décontenancé.

Jus. Voilà comme une jeune fille doit se conduire, sans quoi elle s'attire le mépris de ceux même qui lui disent de pareilles balivernes. . . . Mais parlons donc de madame la marquise de Lincé ; mon Dieu, que je l'aime ! . . .

Jos. Pourquoi donc toutes les dames ne sont-elles pas comme cela ? Je ne le comprends pas, moi ; car on dit qu'il n'y en a pas une qui n'ait envie de plaire & d'être aimée : eh bien, elles n'ont qu'à être simples, obligeantes, affables, compatissantes ! . . . Voilà des moyens sûrs pour réussir auprès de tout le monde. . . Pardi, sans cela on ne gagne le cœur de personne. . . vouloir être aimée sans bonté, cela n'a pas de raison.

Jus. On frappe. . .

Jos. J'y vas. *(Elle se lève, & va à la porte).*

Jus. C'est peut-être madame Dupré.

Jos. *(revenant)*. C'est une vieille Milady, nouvellement débarquée, car elle a un terrible baragouin, & qui demande des chiffons dans sa voiture. Je vais lui porter quelques vieux garde-boutiques, qui sont là dans un carton, & elle achettera cela, comme tout ce qu'il y a de plus nouveau. . .

Jus. Fi donc, Josephine ! Est-ce qu'il faut tromper une Dame, parce qu'elle est étrangère ? Enfin, les plus petites tromperies, & dans les moindres choses, ne sont-elles pas

toujours contre la probité ! D'ailleurs, par une semblable conduite, vous nuiriez même aux vrais intérêts de madame Dupré ; car le marchand qui n'est pas honnête, en est bientôt puni par la perte de sa réputation, de son crédit, & de ses pratiques.

Jos. Voilà un raisonnement clair comme le jour ; on ne me prendra plus à surfaire, allez, m'en v'là guérie : mais cependant je vendrai à cette Dame Angloise un peu plus cher qu'à celles qui prennent d'habitude ici ?

Jus. Il ne faut rançonner personne ; mais vous savez bien que le prix des pratiques n'est pas celui des étrangers. *(Josephine prend un carton, & sort).*

Mar. Ma foi, il y a des pratiques qui payent si mal, qu'elles ne méritent guères cet égard.

Jus. Aussi, quand cela est reconnu, on leur vend plus cher, & cela est juste ; mais il y a des bornes que la conscience ne permet pas de passer ; &, comme dit madame Dupré, jamais rien ne peut autoriser un marchand à devenir usurier.

Mar. J'entends, je crois, la voix de madame Dupré.

Jus. Oui, elle parle à Josephine...

Mar. Ah, les voilà.

SCENE VIII.

Madame DUPRE, JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE.

Madame DUPRE.

ALLONS, Josephine, fermez la boutique, il est neuf heures. . .

JUS. Madame, savez-vous l'histoire d'Isabelle ?

Mad. DUP. Oui, j'ai trouvé Josephine à la porte, au carrosse d'une Dame, & elle m'a conté la générosité de madame la marquise de Lincé, qui ne me surprend point ; car je sais d'elle mille traits de ce genre. Mais, mesdemoiselles, montez là-haut, vous attendrez Annette & Isabelle pour souper, &, pendant ce tems, je causerai avec Justine ; j'ai quelque chose à lui dire. Allez. . .

(Josephine & Marthe sortent).

SCENE IX, *& dernière.*

Madame DUPRE, JUSTINE.

Madame DUPRE.

JE viens, comme vous savez, de chez madame de Clémont, qui m'a chargée de cher-

cher une femme-de-chambre pour madame la marquise de Lincé ; elle me demande un bon sujet, une fille enfin dont je puisse répondre, & j'ai jeté les yeux sur vous, ma chère Justine. . .

Jus. Moi, madame, vous quitter, après tout ce que je vous dois ! . . . non, il n'y a point d'avantages qui puissent me tenter à ce prix.

Mad. Dup. Mon enfant, je fais certainement un grand sacrifice en vous cédant ; mais madame de Clémont, est ma bienfaitrice ; je me trouve trop heureuse de pouvoir lui donner cette preuve d'attachement, & je vous demande en grâce d'y consentir.

Jus. Mon Dieu, madame, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez ; cependant. . .

Mad. Dup. Vous aurez dans madame de Lincé une maîtresse bonne, vertueuse. . .

Jus. Je le sais, madame ; & surement, sans le chagrin que j'ai de vous quitter, j'entrerois à son service avec la plus grande joie. . .

Mad. Dup. Elle part demain ; il faut, Justine, partir avec elle ; je l'ai promis à madame de Clémont, qui le desire beaucoup.

Jus. Quoi, si-tôt ?

Mad. Dup. Oui, mon enfant ; dès qu'on se décide à une chose, on doit y mettre toute la bonne grâce qu'on peut.

Jus. Mais, madame, je n'ai pas d'idée du service d'une Dame, ni de la manière dont il faut se conduire dans une grande maison.

Mad. Dup. Il faut être polie avec tous les domestiques, n'avoir de familiarité avec aucun, & vous serez considérée de tous. Vous aurez une compagne; témoignez-lui beaucoup d'égards, mais ne vous liez avec elle qu'après une longue connoissance, & quond vous serez sûre qu'elle est aussi honnête que vous.

Jus. Et si elle est méchante, envieuse?

Mad. Dup. Vous n'en ferez pas votre amie; & en remplissant bien votre devoir, vous n'aurez rien à craindre d'elle.

Jus. Mais si elle me noircit auprès de ma maîtresse?

Mad. Dup. Les maîtres, qui ont sur nous l'avantage de l'éducation, ont, par cette raison, en général, plus d'esprit que nous, & savent fort bien discerner les motifs qui nous font agir. D'ailleurs, il ne faut pas être bien fin pour distinguer la méchanceté du zèle; les envieux se trahissent eux-mêmes à toute minute, & le moins rusé les voit venir d'une lieue. . .

Jus. J'aurai un grand bonheur, c'est que madame de Lincé est la bonté même, qu'elle n'a jamais de caprices, d'humeur. . .

Mad. Dup. Justine, il n'y a personne de parfait sur la terre; il faut vous attendre à cela; mais quand on trouve dans une maîtresse de la justice & un bon cœur, on doit tout supporter sans peine.

Jus. Vous croyez que madame de Lincé a des défauts? . . .

Mad. Dup. Je ne lui en connois point; je sais seulement qu'on ne peut manquer d'en trouver à la personne qu'on voit tous les jours, sur-tout lorsqu'elle n'a nul intérêt à nous plaire, & que rien ne l'oblige à se contraindre avec nous. D'ailleurs, une Dame n'a-t-elle pas ses chagrins particuliers? Peut-elle être dans tous les momens de la même humeur? Souvent elle sera brusque, parce qu'elle est distraite & occupée d'affaires; & on l'accusera de caprices, parce qu'elle est dans la peine. Il faut souffrir tout cela avec patience, & vous dire, quand vous verrez votre maîtresse en mauvaise disposition; elle est peut-être malade, ou tourmentée pas quelque chagrin secret... alors, Justine, au lieu d'être aigrie par une vivacité, ou pour un propos dûr, vous la plaindrez, & elle vous intéressera encore davantage.

Jus. Mais comment faudra-t-il m'y prendre pour lui plaire, pour m'en faire aimer?

Mad. Dup. En vous attachant véritablement à elle; si vous l'aimez, elle vous aimera: ce moyen seul peut réussir; n'en cherchez point d'autres, vous vous abuseriez. Eh, n'est-il pas naturel d'aimer celle qui nous donne de quoi vivre, qui s'occupe de notre bonheur & de nos petits intérêts, qui protège notre famille, qui ne nous desire que du bien, celle enfin qui nous fera soigner & subsister dans notre vieillesse, si nous la servons avec fidélité?... Tout le

malheur des Domestiques vient de s'exagérer les défauts de leurs maîtres, de ne point assez penser à leurs bonnes qualités, des entir vivement leurs torts, & foiblement leurs bienfaits. Qu'arrive-t-il de là ? Qu'on n'a nul attachement pour son maître, & qu'on n'en est pas aimé. Quand on ne sert point avec affection, on n'est plus qu'un esclave ; & tout devoir trouvé pénible & dûr, n'est jamais rempli qu'à moitié.

Jus. Oh moi j'aimerai ma maîtresse de toute mon ame, j'en suis bien sure.

Mad. Dup. Alors vous serez parfaitement heureuse. Je vous exhorte, ma chère Justine (telle liberté qu'elle puisse vous permettre) à ne jamais avec elle sortir des bornes du plus profond respect. Mon enfant, l'on n'est bien que lorsqu'on est à sa place ; quand on la quitte, on vous y fait rentrer, & c'est cela qui est vraiment humiliant & fâcheux ! Enfin, ne parlez jamais de votre maîtresse, à qui que ce soit, que pour en dire du bien ; vous devez cacher ses défauts, & vous glorifier de ses bonnes qualités. Quand je servois madame de Clémont, je me souviens que j'étois plus fière, lorsqu'on la vantoit, que si on m'eût louée moi-même ; je me regardois dans sa maison comme dans ma famille ; je n'avois d'intérêts que les siens ; loin de songer à tirer, à me faire donner, je ne m'occupois que des moyens de lui épargner de la dépense ; je vivois bien avec mes camarades ; je n'avois jamais de dispute avec personne : mais si je voyois

quelque domestique se mal conduire & faire du tort à ma maîtresse, après m'en être bien assurée (car il ne faut pas soupçonner légèrement) j'en avertissois sans balancer. De cette manière, dans les quinze ans que j'ai servi madame de Clémont, je puis me vanter de lui avoir été d'une très-grande utilité, & d'avoir établi un excellent ordre dans sa maison. J'en suis bien récompensée, d'abord par le témoignage de ma conscience, & enfin par les bienfaits sans nombre de cette bonne maîtresse. J'avois pour compagne une fille avare, intéressée, qui n'avoit d'autre idée que celle d'accrocher des présens & d'accumuler des profits : elle est sortie de chez madame de Clémont avec beaucoup de robes, de linge, & environ cinq à six mille francs d'argent comptant, qu'elle avoit acquis aux dépens de la probité. Comme elle s'étoit payée par ses mains, elle n'a point eu de récompense; elle a perdu pour des petites pilleries qui ne lui ont pas assuré de pain, & sa réputation, & une pension; & moi, qui n'avois rien amassé, on m'a fait une fortune qui surpassoit toutes mes espérances. C'est ainsi, Justine, qu'indépendamment de la religion & de la vertu, notre intérêt seul devroit nous décider à nous conduire honnêtement. Mettez-vous bien ces idées dans la tête, que les maîtres jugent parfaitement leurs domestiques; qu'ils ont quelquefois la foiblesse de tolérer les fripons, mais qu'ils ne

les récompensent jamais; & que tous les profits, & même toutes les voleries qu'on peut faire dans une maison en quinze ans, ne valent pas le sort qu'un bon maître assure toujours à un domestique sincèrement affectionné.

Jus. Je vous écoute, madame, avec autant de plaisir que d'attention; car ces raisonnemens-là sont trop clairs pour être au-dessus de ma portée: & je pense d'ailleurs, que dans tous les états de la vie, la satisfaction de soi-même & une bonne réputation, valent tous les trésors du monde.

Mad. Dup. Conserve ces honnêtes sentimens, ma chère fille, sois toujours pieuse, vertueuse! préfère l'honneur à tout; & dans ton humble condition, tu seras respectable, honorée, & la fortune même viendra te chercher & préviendra tes vœux. Mais montons là-haut, allons retrouver ma mère, elle sera bien-aise d'apprendre ce détail; car elle est attachée à la famille de madame de Clémont, autant que je le suis moi-même. Viens, mon enfant. *(Elle la prend sous le bras. Elles sortent.)*

FIN.

LA LINGÈRE,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Madame DUROCHER, *Marchande Lingère.*

SILVIE, *Fille de Madame Durocher.*

ALINE, *jeune Apprentie.*

GEORGETTE, *Fille de Boutique.*

Madame BERTRAND, *Marchande d'Etoffes, Nièce de Madame Durocher.*

GOGO, *âgée de six ans, Fille de Madame Bertrand.*

CATHERINE, *Servante de Madame Durocher.*

La Comtesse D'OLSEY.

La Scène est à Paris, chez Madame Durocher.

LA LINGÈRE.

Le plus beau droit des vertus malheureuses
Est la faveur des ames genereuses.
J. B. ROUSSEAU.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Chambre.

ALINE, *seule.*

(*Elle tient une boîte d'or, une bourse pleine d'argent, & un billet.*)

O CIEL, que ferai-je ? . . . Comment se peut-il qu'on ait entré dans ma chambre, qu'on ait mis sur ma table cette boîte, cet argent, ce billet, sans que personne ait été vu dans la maison ! . . . Catherine n'est pas fille à se laisser corrompre ; elle est honnête. . . . Je ne puis soupçonner que Joseph, le petit marmiton. . . Je n'ai que faire de lire ce billet : je ne sais que trop d'où tout cela vient ! . . . Infâmes présens ! . . . & ce mar-

quis d'Olsey est justement le colonel de mon père ! mon pauvre père ! comment le tirerai-je de là ? . . . Qui m'auroit dit que je verserois tant de larmes, en apprenant des nouvelles de mon père ! . . . Oh que je serois heureuse si je pouvois le voir, l'embrasser ! . . . Mais le secret est nécessaire. . . sa sûreté, sa vie dépendent de ma discrétion. Ah, Dieu ! . . . . & ce méchant marquis d'Olsey est son colonel ! & je ne puis, dans cet embarras, me confier à madame Durocher ! . . . . Ciel ! quelqu'un vient ; cachons vîte cette boîte & cet argent. . . *(Elle les met dans sa poche.)*

SCENE II.

ALINE, CATHERINE.

CATHERINE.

MADEMOISELLE Aline. . . je vous cherchois. . . Mais, bon Dieu, comme vous avez les yeux rouges ! vous avez pleuré, je gage ?

ALINE. Non, Catherine, je vous assure. . . . Mais, dites-moi, avez-vous vendu mes habits ?

CATH. Pas encore. Tenez, s'il faut vous avouer la vérité, j'ai des suspicions dans la tête. . . des scrupules, enfin. . . Une jeunesse comme vous, vendre comme çà

toutes ses nippes, & en cachette, çà sonne mal...

ALINE. Mais ne vous ai-je pas dit, Catherine, que j'avois en Bourgogne une vieille tante dans la misère, qu'elle m'a fait écrire pour me demander des secours, & que je veux vendre mes habits pour lui en envoyer ?

CATH. Oui, une vieille tante, vous m'avez dit çà. Que diantre ! vendre ses hardes pour *une vieille tante*, c'est ben fort. Si c'étoit pour une mère ou un père, je le croirois volontiers ; mais vous êtes orpheline, nous savons çà ; & cette *vieille tante*, qui vient-là tout-d'un-coup, me met martel en tête.

ALINE. Ne vous souvenez-vous pas que j'ai reçu hier une lettre ?

CATH. Oui, je vous ai surprise comme vous la lisiez en pleurant à chaudes larmes.

ALINE. Eh bien, cette lettre étoit de ma pauvre tante...

CATH. Et si au-lieu de cela c'étoit un billet doux... Dame, excusez... vous n'avez que quinze ans, & vous êtes si gentille !..

ALINE *(tirant une lettre de sa poche)*. Eh, Catherine, regardez si cela ressemble à une lettre d'amour. . . Vous ne savez pas lire, mais voyez comme ce papier est sale & grossier...

CATH. (*regardant la lettre.*) Non, il n'y a qu'un beau monsieur que je soupçonne, & surement il n'écriroit pas là-dessus. Oh,

les billets doux ont une autre mine que çà. D'abord, faut qu'il y ait du doré, & puis y sont tout petits, tout petits. . . J'en ai vu, da ! . . . J'ai servi la veuve d'un Avocat, qu'en recevoit à foison ; elle n'étoit pas jolie comme vous, mais elle étoit riche ; çà revient au même.

ALINE. Vous vous rappelez bien que c'est cette même lettre que je tenois hier quand vous êtes entrée dans ma chambre ?

CATH. Oui, je la reconnois : c'est ce gribouillage-là qui vous faisoit pleurer, c'est vrai ; & surement n'y a non plus d'amourettes là-dedans que dans mon œil, j'en conviens. V'là à présent que je crois à la vieille tante, d'autant que depuis deux ans que vous êtes ici en apprentissage, je ne vous ai jamais vue faire la plus petite menterie. . . Mais pourquoi voulez-vous cacher çà à not' maîtresse, madame Durocher ?

ALINE. Je vous le répète, c'est que je crains qu'elle ne veuille s'opposer à la vente de mes habits. . .

CATH. Mais elle est si bonne ! . . .

ALINE. Sans doute, & elle m'offriroit de m'avancer de l'argent. . .

CATH. D'autant que cette Dame qui vous a éduquée & placée ici, le lui rendroit...

ALINE. C'est ce que je veux éviter ; j'ai déjà tant d'obligations à cette Dame, que je rougirois de lui demander encore de nouvelles grâces : il est bien plus simple de me défaire de ces habits, dont je me passerai

à merveille, & que même je ne portois jamais...

CATH. Mais vous n'avez gardé que la robe que vous avez sur vous ? ...

ALINE. Si fait, si fait, j'en ai encore une autre...

CATH. Moi, a votre place, j'écrirois à cette Dame, au sujet de votre tante ; elle lui feroit donner des secours...

ALINE. Eh, vous avez donc oublié que cette Dame voyage, qu'elle est en Italie... *(A part.)* Hélas, que n'est-elle ici, elle m'auroit protégée ! ...

CATH. En Italie ! .... c'est donc bien loin ?

ALINE. Il faut un mois pour avoir une réponse.

CATH. Ah, Jesus ! Eh que diantre va-t-on faire dans un pays perdu comme çà ?

ALINE. Enfin, ma chère Catherine, vous m'avez promis de vendre mes habits...

CATH. Eh bien, j'irai à la vieille fripperie tout-à-l'heure, v'là qu'est dit... Je vois bien que vous faites une bonne action ; mais pas moins le secret de çà me tarabuste...

ALINE. Demain vous pourrez le dire, je l'avouerai moi-même à madame Durocher...

CATH. Demain ?

ALINE. Oui, je ne vous demande de la discrétion que jusqu'à demain.

CATH. Allons, je ne dirai mot ; vous pouvez-vous fier là-dessus. Mais, à propos, mademoiselle Aline, parlons donc du beau

monsieur qui vous a tant regardé Dimanche dernier à la Messe. . . savez-vous qu'il est venu ce matin à la boutique ? Madame Durocher étoit sortie ; moi je gardois la maison pendant que vous étiez à l'Eglise. J'étois dans la salle basse à niaiser ; v'là qu'un cabriolet s'arrête à la porte, & puis je vois entrer le beau monsieur. Dame, j'ai été toute stupéfaite ; il est venu vers moi, *dar, dar*. . . & y m'a demandé madame Durocher. . . *Monsieur, elle est à l'Office, c'est aujourd'hui Fête*. . . Là-dessus y s'est pris à dire qu'il voudroit bien acheter du bazin, des dentelles. . . Tout en parlant, y regardoit de côté & d'autre ; je gagerois qu'y vous cherchoit. . . Moi, pour voir ce qu'il diroit, j'ai appelé Joseph, qu'est accouru. Joseph, ai-je fait, mademoiselle Aline est-elle sortie, que vous sachiais ?—Oui, mademoiselle Catherine.—Ah, j'en suis fâchée, j'ai fait, elle auroit dit à monsieur, combien nous avons de bazin rayé, moi je ne le sais pas. Ma fine, quand y vous a entendu nommer, il est devenu de toutes les couleurs ; je n'ai fait semblant de rien, & y m'a questionnée su vous tout du long, & enfin y s'est en allé. . .

ALINE. Catherine, vous avez fort mal fait de lui parler de moi, & de répondre à ses questions.

CATH. Oh, ce n'étoit que pour voir la mine qu'il feroit ; car je vous réponds que je hais bien ces vilains hommes-là, qui

veulent enjoler les filles... A présent que je sais les mauvais desseins de celui-ci, je vous promets que s'il s'adresse encore à moi, je le rembarrerai de la bonne façon... Ah, je oublie de vous dire : en s'en allant, il a voulu me donner un louis ; mais je l'ai refusé tout net, parce que je n'avois rien fait pour mériter çà, & que c'étoit apparemment pour me gagner à cause de vous. ... Oh, cette pensée-là m'a mortifiée au vif !.... Je suis sûre que j'étois rouge comme du feu...

ALINE. C'est lui qui devoit rougir, s'il avoit une méchante intention...

CATH. C'est vrai. Il a beau être un grand seigneur ; la pauvre Catherine, dans ce moment-là, avoit le degré sur lui.

ALINE. Enfin, il connoîtra que dans notre état, Catherine, on peut avoir des sentimens plus nobles que dans le sien...

CATH. Vous êtes bien bonne, mamselle, de me dire comme çà *notre état ;* vous êtes éduquée ni plus ni moins qu'une demoiselle ; vous savez lire, écrire, vous avez dans la tête tout plein de belles choses, & je ne sais combien de livres ; oh, il y a de la différence de vous à moi, & une bien grande !...

ALINE. Il est vrai que ma chère Bienfaitrice m'a donné une éducation fort au-dessus de mon état ; mais enfin, je n'en suis pas moins la fille d'un pauvre paysan...

CATH. C'est toujours beau à vous de vous souvenir de çà. Il y en a tant qui l'oublient !

. . . Mais que je vous achève donc mon histoire. Je sais le nom du monsieur ; il s'appelle le marquis d'Olsey, y loge à deux pas d'ici, chez sa mère, madame la comtesse d'Olsey. . .

ALINE. Il a une mère ?

CATH. Vraiment oui, & qu'est une brave femme. . .

ALINE. Comment savez-vous tout cela ?...

CATH. Par Joseph. . . c'est un petit garçon rusé s'il en fut jamais, & qui n'ignore de rien. . .

ALINE *(à part)*. Il a une mère ! . . . Il me vient une idée. . . *(Elle rêve.)*

CATH. Je crois que j'entends madame Durocher & mademoiselle Silvie. . .

ALINE. Catherine, ma chère Catherine, songez à mes habits. . . mais, mon Dieu, c'est fête aujourd'hui. . .

CATH. Cà ne fait en rien ; comme c'est pour faire une bonne action, la femme à la vieille fripperie dont je vous ai parlé, les achêtera ; c'est une de mes connoissances, je me charge de cela, & elle en donnera même un prix raisonnable : ainsi soyez tranquille. La fille de not' maîtresse n'est pas dans vot' confidence ? . . .

ALINE. Mademoiselle Silvie ? Non, surement.

CATH. Elle vous aime bien, pourtant.

ALINE. C'est à cause de cela ; elle auroit peut-être voulu engager sa mère à m'avancer de l'argent. . .

CATH. Pardi, vous avez une belle occa-

sion pour en emprunter... Et Georgette, la fille de boutique, n'en sait rien non plus? ...

ALINE. Pas un mot.

CATH. J'en suis bien-aise, car je ne l'aime guère: que le mal que je lui veux m'arrive, mais pourtant elle a une mauvaise langue, elle est trigaude. Prenez garde qu'elle ne vous fasse quelque paquet auprès de madame Durocher; je l'entends souvent lâcher des mots à double entente; je vous avertis de çà... Allez, c'est une maligne pièce. Mais chut... bouche close... v'là madame Durocher.

ALINE. Chère Catherine, je me recommande à vous...

CATH. N'ayez point de crainte; ne savez-vous pas que je me mettrois au feu pour vous faire plaisir? ...

ALINE. Oh, ma chère bonne fille! ...

CATH. Paix, on vient... Adieu, je vas sortir pour votre affaire. *(Elle sort.)*

ALINE. Allons réfléchir à mon nouveau projet.

SCENE III.

Madame DUROCHER, ALINE.

Madame DUROCHER *(arrêtant Aline).*

OU allez-vous, Aline?

ALINE. Dans ma chambre, madame.

Mad. DUR. Restez un moment, je vou-

drois vous parler. Aline, vous avez quelque chagrin secret; depuis deux jours, vous n'êtes pas dans votre état ordinaire ?

ALINE. Moi, madame ? . . .

Mad. DUR. Vous rougissez, vous avez les larmes aux yeux. . . qu'est-ce que cela signifie ?

ALINE. En vérité, madame. . . Je n'ai rien à vous dire. . .

Mad. DUR. Vous m'êtes confiée, je dois répondre de votre conduite; ainsi, puisque vous ne voulez pas me parler à cœur ouvert, je vous préviens que je vous veillerai de si près, que je découvrirai le mystère que vous me cachez. Est-ce qu'une fille à votre âge doit avoir des secrets ?

ALINE. Mais je n'en ai point. . .

Mad. DUR. Cela suffit; je vois qu'il est inutile de vous questionner davantage. . . Allez.

ALINE *(à part, en s'en allant).* O mon Dieu ! Faut-il encore supporter l'affront d'être soupçonnée ! . . . *(Elle sort en pleurant).*

SCENE IV.

Madame DUROCHER, *seule.*

ELLE pleure. . . Elle est toute tremblante. . . Il y a quelque intrigue, quelque amourette en l'air. . . Cependant elle n'a que quinze ans, & elle paroît avoir tant de

sagesse & de modestie ! . . . & même de fierté ; car, malgré sa douceur, elle est fière au fond. . . . . mais elle est si jolie, si remarquable ! . . . tout cela me tracasse. . . J'interrogerai ma fille & Georgette, peut-être m'apprendront-elles quelque chose.

SCENE V.

Madame DUROCHER, SILVIE, *en robe à la Polonoise*, GEORGETTE.

Madame DUROCHER.

AH justement les voilà. . . Approchez, Silvie. . . *(regardant sa robe.)* Mais, comme vous voilà fagotée ? . . .

SILV. Ah, maman, je mourois d'envie d'avoir une robe à la Polonoise. . . c'est si commode, si joli ! . . . sur-tout par derrière ; regardez donc. . . *(Elle se retourne.)*

Mad. DUR. Fort bien. . . & les nœuds de rubans, rien n'y manque.

GEOR. Oh, mademoiselle est au parfait comme çà ! . . .

Mad. DUR. Et qu'est-ce qu'elle a sur la tête, comme une grande tourtière ?

SILV. C'est un chapeau.

Mad. DUR. Ah çà, ma fille, êtes-vous folle de vous équiper de la sorte ?

SILV. Comment donc, maman ?

Mad. Dur. Savez-vous à quoi vous ressemblez? A une Danseuse de corde.

Silv. Oh pourtant, maman, les Dames mêmes ne portent pas d'autres habits aujourd'hui.

Mad. Dur. Mais les Dames font faire leurs Polonoises par de bonnes couturières, & payent douze francs de façon. Les Dames prennent leurs chapeaux chez les meilleures marchandes de modes; êtes-vous en état de faire toute cette dépense? Non; vous n'avez donc pas l'air d'une Dame, & vous ne passerez que pour une petite Bourgeoise ridiculement habillée; ou bien, si vous joignez à toutes ces fanfreluches-là des airs évaporés, ce n'est pas pour une Dame qu'on vous prendra, ni pour la fille d'une honnête Marchande, mais pour ce qu'il y a de pis... Fi donc... Voilà tout ce qu'on peut gagner à vouloir sortir de son état.

Silv. Maman, je vais me déshabiller.

Mad. Dur. Vous ferez fort bien: mais auparavant, écoutez-moi...Savez-vous pourquoi Aline est si triste depuis hier matin?

Silv. Non, maman; mais il est vrai qu'elle est bien pensive, & naturellement elle n'est pas boudeuse ni sournoise...

Geor. Toute la nuit elle n'a fait que geindre & sanglotter, si bien que je n'en ai pas fermé l'œil. Je lui ai demandé par trois fois: Mademoiselle Aline, qu'avez-vous donc?...dit elle, *Je suis enrhumée de cerveau,* dit elle, *je suis enchifrenée.*

Mad. Dur. Vous êtes sure qu'elle pleuroit ? . . .

Geor. O mon Dieu, madame, très-sure. Et puis hier, elle n'a ni bu ni mangé. . .

Mad. Dur. Et elle ne vous a fait aucune confidence ?

Geor. Oh, n'y a pas de crainte, mademoiselle Aline est si haute. . . parce qu'elle lit dans l'Histoire & la Géographie, elle croit qu'on n'est pas digne de lui délier les cordons de ses souliers. . . Pourtant, on la vaut bien ; défunt ma mère étoit tapissière dans la rue des Lombards. . .

Mad. Dur. Voilà de belles raisons...Est-ce que vous croyez, Georgette, que nous n'avons de valeur que par notre naissance ? Ces idées-là sont ridicules dans des nobles, ainsi en nous elles sont encore plus sottes. . . Vous valez bien Aline parce que vous êtes fille d'une tapissière? Qu'est-ce que votre mère fait à cela, je vous prie? il s'agit de savoir si vous êtes aussi honnête, aussi adroite, aussi bien élevée qu'Aline ; voilà comment vous vaudriez autant qu'elle. Et puis pourquoi dites-vous qu'elle est haute ? . . . Il est vrai qu'elle n'est pas familière ; mais peut-on voir une fille plus douce, plus soumise, moins raisonneuse ? . . .

Silv. Oh pour cela non ; Aline est la bonté même, elle ne méprise personne, elle ne médit jamais, & avec cela elle a tant d'esprit, & elle sait de si belles choses. . . Elle m'a appris cinq ou six Fables de la Fontaine,

qui sont charmantes; maman, vous ne le trouvez pas mauvais? . . .

Mad. Dur. Non, surement; vous faites très-bien, Silvie: quand on n'envie pas les personnes qui en savent plus que nous, on profite de leur science: & c'est comme cela, mon enfant, qu'on trouve toujours son compte à n'être pas méchante: on en retire utilité & plaisir. . . . Mais allez, Silvie, changer de robe, je vous en prie, & puis vous irez tantôt vous promener aux Champs Elisées, avec madame Bertrand & Aline.

Silv. Maman, je vous demande la permission d'aller plutôt aux Boulevards neufs.

Mad. Dur. Pourquoi donc? Vous aimiez tant les Champs Elisées. . .

Silv. *(embarrassée).* Oh, c'est que. . .

Mad. Dur. Eh bien?

Geor. C'est que les deux dernières fois...

Mad. Dur. Mais achevez. . .

Geor. Nous avons été suivies par un monsieur. . .

Mad. Dur. Et... Aline étoit avec vous?

Geor. Vraiment oui. . . & le monsieur n'avoit des yeux que pour elle; & il est venu s'asseoir auprès de nous; mademoiselle Aline a laissé tomber son éventail, il l'a ramassé. . .

Silv. Là-dessus Aline m'a priée tout bas de continuer notre promenade; nous nous sommes levées, le monsieur nous a suivies encore de plus belle; enfin, nous avons pris le parti de nous en aller: mais,

maman, je vous assure qu'Aline ne s'étoit pas attiré cela ; car dans les promenades, elle a l'air encore plus modeste, si cela se peut, que dans la boutique.

GEOR. Oh, c'est vrai ; elle ne tourne jamais la tête de côté & d'autre ; elle est très-posée pour son âge, faut lui rendre justice.

Mad. DUR. Et la dernière fête, avant-hier, ce même monsieur vous a suivies encore ? . . .

GEOR. Mon Dieu, oui ; & je l'ai reconnu tout de suite, quoiqu'il eût pourtant changé d'habit. C'est moi qui l'ai apperçu la première ; mademoiselle Silvie, vous vous en souvenez bien, je vous ai donné un coup de coude, & puis nous avons regardé mademoiselle Aline, qui a rougi jusqu'aux oreilles ; dame, c'est tout simple, il y avoit de quoi être interdite !

Mad. DUR. Et ce monsieur, vous a-t-il paru jeune, étoit il bien mis ?

GEOR. Oh, il a une belle prestance d'homme. . . Il a autour de vingt-cinq ou vingt-six ans. . . S'il avoit une perruque, y seroit joli de visage, mais y n'a quasiment pas de cheveux sur le sommet de la tête. . . y clignotte comme çà en regardant. . . . pas moins il a une fort bonne façon ; & avant-hier il avoit un habit tout d'or, & un bouton de diamant au cou. . . c'étoit du fin, surement, car çà reluisoit comme un soleil.

Mad. DUR. *(à part).* Ah, que tout ceci m'inquiète !

SILV. Maman, voici madame Bertrand avec la petite Gogo.

SCENE VI.

Madame DUROCHER, Madame BERTRAND, SILVIE, GOGO, GEORGETTE.

Madame DUROCHER.

BON jour, ma nièce ; venez-vous manger la soupe avec nous ?

Mad. BER. Oui, ma tante ; & puis j'ai une grâce à vous demander ; c'est aujourd'hui fête, & j'ai imaginé une partie qui amuseroit bien Silvie. . .

Mad. DUR. Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Silvie, allez un peu donner l'œil au dîner. . . ensuite vous ferez deux règles d'arithmétique, & vous copierez trois pages dans l'imitation. . .

SILV. Maman, je ne pourrai pas finir tout cela avant dîner.

Mad. DUR. Non ; mais toujours mettez-vous à l'ouvrage, car vous savez bien que vous ne sortirez & que vous n'irez vous divertir que lorsque cela sera fait.

SILV. Oui, maman. *(Silvie sort.)*

Mad. DUR. Georgette, emmenez la petite ; mais auparavant viens me baiser, Gogo.

GOGO *(allant l'embrasser)*. J'ai été frisée, voyez-vous, Tatan, & j'ai des beaux *cocos* tout neufs ; y sont rouges. . . *(Elle montre ses souliers)*.

Mad. BER. Oui, mais je parie que le petit doigt de Tatan lui dira que tu n'as jamais voulu te tenir pendant qu'on te frisoit, & que tu as fait enrager la Coëffeuse.

GOGO. Dame, pourquoi est-ce qu'elle m'arrachoit les cheveux ? . . . . & qu'elle étoit si long-tems après moi ?

Mad. BER. Il faut bien souffrir pour être belle ?

GOGO. Mais est-ce qu'il faut être belle ?

Mad. DUR. Non, mon enfant : il faut être bonne & obéissante, voilà ce qui est nécessaire : mais puisque ta maman aime à te voir frisée, tu dois, pour lui plaire, te bien tenir quand on te coëffe ; car une fille n'est chérie de tout le monde, que lorsqu'elle est bien soumise à son papa & à sa maman.

GOGO *(à Madame Bertrand)*. Eh bien, maman, je ferai tout ce que tu voudras ; mais pourtant j'aimerois mieux lire tous les jours une page que de me laisser friser.

Mad. DUR. Allons, vas jouer là-dedans, mon petit rat.

GEOR. *(lui tendant la main)*. Venez, mon chou. . .

GOGO. Oh, j'irai bien seule. . . *(Elle sort en courant)*.

Mad. Ber. Quel salpêtre! ..
Mad. Dur. Georgette, suivez-là.
(Georgette sort).

SCENE VII.

Madame Durocher, Madame Bertrand.

Madame Durocher.

En vérité, ma nièce, votre petite a raison de se plaindre de la frisure que vous lui faites souffrir; quoiqu'elle n'ait que six ans, je n'ai pas voulu dire cela devant elle, car il ne faut jamais blâmer une mère en présence de son enfant.

Mad. Ber. Mais, ma tante, c'est qu'elle est si gentille, comme cela!

Mad. Dur. Point du tout: ses cheveux sans frisure, sont beaucoup plus jolis à voir que ce retapé serré; & ce placage de pommade & de poudre, qui la fait paroître noire comme une taupe. D'ailleurs, ce qui est beaucoup plus importante, en lui faisant prendre de si bonne heure l'habitude d'être si long-tems à se coëffer, vous l'accoutumerez à perdre son tems, & vous en ferez une coquette, une depensière, & une fainéante.

Mad. Ber. Le Ciel m'en préserve! j'espère, ma chère tante, que vos bons conseils me garantiront d'un pareil malheur.

Mad. Dur. Ma nièce, puisque mes avis ne vous déplaisent pas, j'ai encore quelques petites choses à vous dire touchant votre enfant : Vous lui faites des contes bleus qui ne riment à rien. A quoi bon lui persuader *qu'un petit doigt parle*, & vous dit tout ce qu'elle fait ? Cela ne sert qu'à la rendre niaise & enfant plus long-tems, & à diminuer sa confiance en vous, quand elle saura que vous inventiez toutes ces balivernes-là. Elle se souviendra que vous lui faisiez des mensonges sans nécessité, & elle ne vous croira plus quand vous lui direz la vérité. Il ne faut jamais tromper les enfans, & l'on doit toujours leur parler raison, suivant leur portée. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux lui dire tout bonnement que vous savez ce qu'elle fait, parce que vous la veillez, vous l'observez ; & que vous la devinez, parce que vous avez de la raison & plus d'esprit qu'elle ? . . . L'enfant, de cette manière, vous considérera davantage, & s'accoutumera à porter respect à l'âge & à l'expérience ; ce qui est une bonne chose, & qui préserve les jeunes gens de bien des folies. Enfin, dès que nous causons ici à cœur ouvert, il y a encore une minute dont il faut que je vous reprenne ; votre petite fille vous tutoie, & je vous avoue que cela me choque beaucoup. . .

Mad. Ber. Ah, ma tante ! c'est un vrai plaisir pour moi, j'en conviens ; je veux accoutumer mon enfant à m'aimer. . .

Mad. Dur. Vous avez raison, mais vous vous y prenez mal. Une fille ne doit pas traiter sa mère comme une camarade ; c'est contre l'ordre. En vous ravallant, vous perdrez de votre prix, par conséquent vous serez moins faite pour être aimée, & l'on vous aimera moins, cela est sûr : croyez que si l'on ôtoit du cœur d'une bonne fille le respect qu'elle a pour sa mère, on en ôteroit la moitié de son amitié. Je ne vous dis pas qu'il faille être sévère, & garder son quant à soi avec ses enfans, tant s'en faut : nous devons gagner leur confiance, & ne leur montrer que de la condescendance & de la cordialité. N'inspirons pas de crainte, mais sachons mériter le respect : *La familiarité engendre le mépris ;* c'est bien vrai, elle n'a jamais servi qu'à cela, sur-tout de la part des pères & mères.

Mad. Ber. Je comprends cela, ma tante, & j'en ferai mon profit, je vous assure. Je voudrois bien que ma fille fût un jour aussi bien élévée que Silvie : je n'épargnerai rien pour lui donner de l'éducation.

Mad. Dur. C'est le plus grand présent que nous puissions laisser à nos enfans. Que comptez-vous faire apprendre à Gogo ?

Mad. Ber. J'aurois quelque envie de lui donner un maître de musique pour le chant.

Mad. Dur. Je ne vous le conseille pas. Le chant & la danse sont deux talens fort inutiles par eux-mêmes, & très-dangereux dans notre état.

Mad. Ber. J'entends bien ce que vous voulez dire, ma tante ; mais nous sommes d'une assez bonne famille, & assez à notre aise, pour ne devoir pas craindre de pareils inconvéniens.

Mad. Dur. Avec tout cela nous ne sommes que des bourgeois & des marchands, & malheureusement on a vu plus d'une fois entrer à l'Opéra des filles de parens qui nous valoient *. Je sais bien que, Dieu merci, il est très-rare de trouver des jeunes personnes assez folles & assez dénaturées pour s'échapper de la maison paternelle, & pour se décider à porter le poignard dans le sein d'un père & d'une mère, & à préférer l'infamie à un état solide & honorable.

Mad. Ber. D'ailleurs, si un semblable

---

* On ne veut faire dans cet Ouvrage la critique d'aucun état, & l'on croit que dans tous, on peut trouver des vertus. On ne parle ici que des jeunes filles séduites qui entrent au spectacle contre le gré de leurs parens. Celles-là certainement méritent d'éprouver tout le poids du mépris & de l'exécration publique; on doit même penser, avec plaisir, que l'excès de leur infamie, leurs remords, & la perte de leur jeunesse, ne peuvent manquer, tôt au tard, de venger leurs parens infortunés. Elles ont renoncé à toutes les vertus de leur sexe ; trahi tous les devoirs sacrés de la nature ; elles seront à jamais les objets de l'indignation & de l'horreur des ames sensibles. Poursuivies par la Justice divine, & par la malédiction paternelle, elles éprouveront l'inévitable châtiment des enfans pervers & dénaturés, & recueilleront les fruits affreux du vice, l'opprobre, le repentir, & le désespoir.

malheur arrivoit à d'honnêtes gens comme nous, surement nous aurions bien le crédit de faire enfermer pour la vie l'abominable créature qui nous abandonneroit ainsi.

Mad. Dur. Cela n'est pas douteux; mais nous devons donc prendre les plus grandes précautions pour éviter d'en venir jamais à ces cruelles extrémités. Dans toutes les conditions, une jeune personne coquette sera méprisée; mais, dans notre état surtout, celle à qui l'on n'a pas inspiré la plus grande modestie, peut, d'un moment à l'autre, déshonorer ses parens, puisqu'elle est exposée à des dangers & à des séductions qui n'existent pas pour des filles de qualité: ainsi vous voyez donc bien que nous ne saurions donner trop de soins à leur éducation.

Mad. Ber. Mais faut-il, dans la crainte qu'elles ne tournent mal, les élever dans l'ignorance, & renoncer au plaisir de leur voir des talens?

Mad. Dur. Point du tout, ce n'est pas mon opinion; je ne sais pas grand'chose, mais pourtant, à mes momens de loisir, j'ai par-ci par-là un peu lu, & feu mon oncle l'Avocat m'avoit fait cadeau d'une cinquantaine de livres*, dans lesquels j'ai

* D'après les principes de madame Durocher, on suppose que dans le présent de son oncle, devoient se trouver l'Imitation, les Sermons de Bourdaloue & de Massillon, les Pensées de Pascal, les Essais de Nicole, Télémaque, Paméla, Clarice, Grandisson.

trouvé des très-bonnes choses. Cela m'a persuadée de plus en plus que, sans un peu d'instruction, il est presque impossible de bien remplir tous ses devoirs. En conséquence, j'ai voulu que Silvie eût de la lecture, qu'elle écrivît bien, sût l'ortographe, & parfaitement compter*. Voilà, ma nièce, à-peu-près mes idées sur tout cela ; mais nous en causerons encore, car ce n'est pas dans un jour qu'on peut raisonner à fond là-dessus. A présent, dites-moi quelle partie de plaisir vous vouliez me proposer pour Silvie ?

---

les Contes de madame d'Aunoi, Avis d'une Mère à sa Fille de Madame Lambert, les Lettres du Marquis de Rozelles, le Magasin des Enfans, Traité de l'Education des Femmes, au Cours complet d'Instructions, & les Conversations d'Emilie, ouvrage charmant sur l'éducation, rempli d'esprit & de vérité, aussi agréable que moral, & qui peut également éclairer & intéresser les mères & les jeunes personnes de toutes les conditions, On observera, sans doute, qu'il est bien remarquable qu'on puisse citer six bons ouvrages rélatifs à l'éducation, tous faits par des femmes.

* Madame Durocher devoit ajouter qu'on peut aussi donner aux jeunes filles dont elle parle, quelques talens agréables, comme le dessin, par exemple, sans négliger de leur apprendre aussi tous les petits ouvrages de femmes, afin qu'elles soient en état de travailler pour elles, au-lieu de dépenser de l'argent inutilement en achetant les chiffons dont elles ont besoin. Enfin, il faut sur-tout les accoutumer à se mêler des soins du ménage, les instruire avec détail de la manière dont on doit conduire une maison, & leur donner l'exemple de la piété, de l'économie, & de l'activité.

Mad. Ber: Ma tante, c'est qu'avant-hier ma sœur a été voir une Comédie.

Mad. Dur. Aux François?

Mad. Ber. Oh, non: c'est bien plus joli & meilleur marché, les places les plus chères ne coûtent que trente sols: ce qui fait que nous pouvons nous procurer ce divertissement-là sans nous déranger: & puis c'est charmant. Ma sœur a vue une petite farce qui s'appelle l'*Amour Quêteur*, elle m'en a fait des récits!... Cela est joué par des petites filles de douze à treize ans...& qui sont gentilles!...

Mad. Dur. Vous imaginez sans doute que des enfans de cet âge ne doivent représenter que des petites pièces bien honnêtes, & que nos filles peuvent entendre sans danger; eh bien, point du tout... J'y ai été une fois, moi; j'ai vu précisément cet *Amour Quêteur* dont vous me parlez, & je vous assure que si j'y avois mené Silvie, je ne me serois jamais consolée d'une pareille imprudence.

Mad. Ber. Bon!...

Mad. Dur. Vous n'avez pas l'idée de l'indécence de cette pièce; & toutes celles qui se jouent-là sont dans le même goût...

Mad. Ber. Fi donc!... mais d'ailleurs, cela doit être bien désagréable & bien choquant, d'entendre des petites filles encore dans l'enfance dire des choses capables de faire rougir des femmes de quarante ans, & de voir paroître aussi, dans l'âge de l'in-

nocence, l'effronterie & la corruption ; moi, je ne peux pas me figurer cela.

Mad. Dur. Oh, c'est une espèce de dépravation faite pour révolter les moins délicats ; cela est certain. . .

Mad. Ber. Mais comment se peut-il que tous les gens de notre état menent-là leurs filles ?

Mad. Dur. Parce que les meilleures places ne coûtent que trente sols.

Mad. Ber. Voilà une belle raison pour choisir un divertissement aussi pernicieux pour les mœurs ! . . . En sortant de-là, une mère a bonne grâce de recommander la sagesse & la modestie à sa fille ? . . . Ah, je tancerai demain ma sœur, qu'il n'y manquera rien, pour avoir voulu m'engager à aller là ; . . . c'est horrible. . .

Mad. Dur. Il faut espérer qu'avec le tems on reviendra de cet abus, & qu'on ne menera plus la jeunesse à des spectacles qui peuvent la corrompre.

Mad. Ber. Eh bien, ma tante, si vous le permettez, nous ferons, comme l'autre jour, une jolie promenade. . .

Mad. Dur. Oui, & d'ailleurs cela est beaucoup plus sain & plus récréatif, selon moi, que de s'enfermer dans une salle où l'on étouffe ; vous n'aurez qu'à prendre un carrosse, & vous irez vous promener & goûter au Bois de Boulogne.

Mad. Ber. Volontiers, & Aline viendra avec nous ?

Mad. Dur. Oui. A propos d'elle, j'en suis inquiète : elle est d'une tristesse extraordinaire. . . . Les dernières fois qu'elle s'est promenée avec vous, elle a été suivie par un jeune seigneur; vous n'y avez pas pris garde ?

Mad. Ber. Non, parce que je suis accoutumée à la voir très-regardée ; elle a une figure qui frappe chacun. . .

Mad. Dur. Et vous paroît-elle se comporter toujours avec la même honnêteté ?

Mad. Ber. Oh oui, je n'ai jamais vu de jeune fille plus modeste, & qui se souciât moins de sa beauté; avec cela elle est si bien élevée, si polie, si douce ! . . . On ne la prendroit jamais pour une apprentie. . .

Mad. Dur. Madame la marquise de Solanges, qui est une dame de mérite, lui a donné une très-bonne éducation. Elle la destine pour femme-de-chambre à mademoiselle sa fille, quand cette dernière sera mariée. Madame de Solanges, dont j'ai l'honneur d'être protégée depuis long-tems, en partant pour l'Italie, m'a confiée Aline, qu'elle aime passionnément; & si cette jeune personne faisoit chez moi la moindre étourderie, j'en serois vraiment inconsolable. Ainsi, comme ma santé ne me permet pas de vous suivre à vos promenades, je vous prie de me remplacer, & de la veiller avec soin.

Mad. Ber. Je vous le promets, ma tante ; mais je vous assure que je lui crois une raison au dessus de son âge.

Mad. Dur. Je n'ai jamais rien vu que d'honnête en elle; je ne connois point de cœur meilleur que le sien: cependant, comme elle n'a que quinze ans, il ne faut pas qu'une surveillante s'endorme sur tout cela.

Mad. Ber. N'est-elle pas orpheline?

Mad. Dur. Oui, selon toute apparence; sa mère étoit une pauvre paysanne qui s'amouracha d'un jeune homme qu'elle épousa. Elle mourut en couches de cette petite fille; le père, qui n'avoit que dix-huit ans, s'engagea, passa aux Isles, où vraisemblablement il est mort; & madame de Solanges prit dans son château l'enfant, dont elle a toujours eu soin depuis.

Cath. *(survenant, à Madame Durocher).* Madame, la soupe est sus la table.

Mad. Dur. Allons dîner: venez, ma nièce. *(Elles sortent).*

Cath. *(seule, tirant de l'argent de sa poche).* J'ai eu huit louis des habits... Mademoiselle Aline sera ben contente. Allons vîte lui donner çà. *(Elle sort).*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE *(seule, arrivant d'un air inquiet, & en cherchant).*

ELLE n'est point ici ? . . . Mais où diantre est-elle ? . . . ni dans sa chambre, ni dans la boutique ! . . . Elle est peut-être dans la cuisine. . . Faut y aller voir. . . . *(Elle fait quelques pas pour s'en aller).*

SCENE II.

CATHERINE, GEORGETTE.

GEORGETTE *(arrêtant Catherine).*

CATHERINE, savez-vous où est Aline ? Comme elle n'a pas voulu se mettre à table, madame Durocher en est inquiète, & la demande.

CATH. Elle est dans la cuisine apparemment.

GEOR. Non, j'en viens.

CATH. Eh mais, Seigneur, où s'est-elle donc fourrée ?

GEOR. Ma foi, je crois qu'elle est sortie.

CATH. Comment, sortie ! toute seule ?

GEOR. Tenez, v'là mademoiselle Silvie qui en sait des nouvelles, je parie, car elle paroît toute en émoi.

SCENE III.

CATHERINE, GEORGETTE, SILVIE.

SILVIE.

AH, Georgette ! . . . . Je suis au désespoir ! . . .

GEOR. Quoi donc ? . . .

SILV. Aline ! . . .

GEOR. Eh bien ? . . .

SILV. Elle s'est sauvée. . .

CATH. Elle s'est sauvée ?

SILV. Pendant que nous dînions.

GEOR. V'là une belle équipée qu'elle a fait là ! . . .

CATH. C'est y possible ? . . .

SILV. Oh, rien n'est plus sûr ; elle n'est point dans la maison, & un petit Savoyard du coin de la rue vient de dire à ma mère qu'il l'avoit vue s'enfuir il y a une demi-heure. . .

CATH. Je tombe de mon haut ! . . .

GEOR. Eh bien, je me suis toujours doutée qu'elle feroit quelque escapade. . . . elle étoit si cachée, si en-dessous ! . . .

SILV. Il ne faut pas se presser de juger en mal... je ne puis croire encore qu'Aline ne soit pas honnête...

GEOR. Pourtant une fille de quinze ans qui prend la fuite... çà ne pronostique rien de bon...

CATH. Mademoiselle Silvie, dites-moi donc... & votre chère mère est-elle bien estomaquée contre elle?

SILV. Elle pleure; elle se désole... elle a écrit à M. le Lieutenant de Police... Mais je l'entends, ma mère.

GEOR. Oui, c'est elle.

SCENE IV.

Madame DUROCHER, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Madame DUROCHER.

SILVIE, allez dans votre chambre: sortez, Georgette; & vous, Catherine, restez: il faut que je vous parle... *(Silvie & Georgette sortent).*

CATH. Mais, mon Dieu, madame, est-ce que vous voulez me rendre responsable de la frasque de mademoiselle Aline? çà ne seroit pas judicieux.

Mad. DUR. Je vous ai toujours connue pour une honnête fille!...

CATH. Dieu merci, je n'ai jamais fait tort à personne. . .

Mad. DUR. Et j'espère que vous allez me répondre avec vérite. . . . Aline ne vous avoit-elle fait aucune confidence ?

CATH. Oh, madame (comme y faut mourir un jour) je vous assure que je n'ai pas eu le moindre vent de son échapade. . .

Mad. DUR. Mais pourtant ses habits étoient dans votre chambre ; elle a tout emporté, à l'exception d'un peu de linge : comment ne vous en êtes-vous pas apperçue ? . . .

CATH. C'est qu'elle m'avoit ensorcelée. . . cela est vrai. . .

Mad. DUR. Vous saviez-donc qu'elle avoit déménagé ?

CATH. Pardi. . . c'est moi qui ai vendu ses hardes. . .

Mad. DUR. Comment !

CATH. Surement, pour sa vieille tante. . . soi-disant, car je vois ben à présent ce qui en est. . . elle m'a fait donner dans le panneau, avec son air de sainte mitouche. . . elle larmoyoit, & puis *ma petite Catherine* par-ici, *ma chère Catherine* par-là. . . enfin, j'ai vendu tout son bataclan aujourd'hui, je lui ai donné huit louis, & elle n'attendoit que çà pour prendre la clef des champs. . . la petite masque, avec sa vieille tante. . . Voilà le tour qu'elle m'a joué. . .

Mad. DUR. Mais je ne comprends pas un mot à toute cette histoire.

CATH. C'est pourtant ben clair! Elle pleurnichoit sous prétexte de sa vieille tante... & que *sa vieille tante étoit dans la peine... & qu'il falloit vous cacher çà à cause de vot' bon cœur...* & que sais je, un tas de fagots pareils... &, puis elle me montroit un vieux chiffon de papier noir & gras, comme je ne sais quoi... C'est de ma vieille tante, faisoit-elle... Voyez un peu la malice! ... Oh, elle en sait long! ..... une morveuse de quinze ans! ... en revendre de cette façon-là, pour s'enfuir avec un jeune freluquet (sauf le respect que je dois à sa qualité).

Mad. DUR. Comment! vous connoissez la personne qui a séduit cette malheureuse...

CATH. Je mettrois ma main au feu que c'est ce marquis d'Olsey qui est venu un matin dans la boutique.

Mad. DUR. Mais, Catherine, est-il possible que vous ne m'ayez pas avertie de tout cela!

CATH. J'en avois bonne envie; mais mademoiselle Aline me recommandoit toujours de ne vous rien dire, parce que vous lui prêteriez de l'argent...

Mad. DUR. Qu'est-ce que cela signifie?

CATH. Oui! c'étoit une frime pour faire la généreuse; vous entendez bien.

Mad. DUR. Je perds patience! ... mais quel est le bruit que j'entends là-dedans!

CATH. Quel sabat! ... Dieu me pardonne, je reconnois la voix de mademoiselle Aline! *(Elles font quelques pas pour sortir).*

SCÈNE V.

Madame DUROCHER, GEORGETTE, ALINE, SILVIE, CATHERINE.

Madame DUROCHER.

C'EST elle ! . . .

CATH. Jesus, Maria !

SILV. Maman, la voilà ; elle est revenue d'elle-même ; elle proteste qu'elle est innocente. . . . Oh, maman, recevez-la. . . . Pardonnez-lui. . .

ALINE *(tombant sur une chaise)*. Hélas ! excusez. . . . . je n'en puis plus. . . .

Mad. DUR. Et d'où venez-vous, malheureuse ?

ALINE. Ah, madame ! . . .

Mad. DUR. Sortez, Silvie, laissez-nous seules. . .

ALINE. Non, madame, qu'elle reste, je vous en conjure ; je n'ai rien à vous dire qu'elle ne puisse entendre.

Mad. DUR. Eh bien, parlez donc ; d'où venez-vous ?

CATH. Oui, sachons çà. . .

ALINE *(se levant)*. J'ai reçu ce matin une boîte d'or, un billet, & cinquante louis. . .

CATH. Ah, ah, voici du nouveau.

ALINE. J'ai trouvé ces vils présens dans ma chambre, & je me suis assurée qu'on avoit corrompu Joseph, que c'est lui qui a

mis l'argent & la boîte dans le tiroir de ma table...

CATH. Le petit vaurien !...

Mad. DUR. Et savez-vous de quelle part viennent ces présens ?...

CATH. Oui, oui, je crois qu'elle s'en doute.

ALINE. De M. le Marquis d'Olsey...

Mad. DUR. Qui loge ici pres ?...

ALINE. Oui, madame.

CATH. Elle ne barguigne pas dans ses réponses, toujours ; y paroît qu'elle va rondement.

Mad. DUR. A présent, venons au fait ; d'après tout cela, pourquoi êtes-vous sortie ?...

CATH. Ah, v'là le hic !...

Mad. DUR. Et où avez-vous été.

ALINE *(avec embarras)*. J'ai été reporter ce que j'avois reçu...

Mad. DUR. Quoi, chez monsieur d'Olsey ?

ALINE. Oui, madame... J'ai remis le paquet au Suisse, à l'adresse de madame d'Olsey, la mère...

Mad. DUR. Et pourquoi à cette Dame ?...

ALINE. Parce que je lui ai écrit.

Mad. DUR. Aline, tout ceci a peu de vraisemblance...

CATH. Oh, çà finit mal !...

SILV. *(à part, regardant Aline.)* Elle s'embarrasse... Je tremble...

ALINE. Je n'ai dit que la vérité.

Mad. DUR. Etes-vous entrée chez madame d'Olsey ?

ALINE. Non, madame.

Mad. DUR. Mais il ne faut pas un quart-d'heure pour aller & revenir d'ici chez madame d'Olsey, & vous avez été plus d'une heure absente.

CATH. Elle se sera rudement égarée ; j'ai peur.

Mad. DUR. N'avez vous été que là.... Répondez....

ALINE. J'ai été ailleurs encore...

Mad. DUR. Où donc ? ...

ALINE. Je ne puis le dire...

Mad. DUR. Comment ! ...

CATH. Ahi, ahi...

Mad. DUR. Vous ne pouvez le dire, malheureuse ! ...

ALINE. L'apparence est contre moi. .... mais, madame, par pitié, suspendez votre jugement ; un devoir indispensable m'oblige à me taire...

Mad. DUR. C'est pousser trop loin l'effronterie. Préparez-vous à entrer tout-à-l'heure au Couvent ; je vais vous y conduire, & vous y resterez jusqu'à l'arrivée de madame de Solanges.

SILV. Aline, confiez-vous à ma mère ; nous allons sortir, Catherine & moi...

ALINE. Non, mademoiselle, je n'en dirai pas davantage ; j'aime mieux paroître coupable, que de me justifier en trahissant le secret qui m'est confié...

Mad. Dur. Et pensez-vous que je puisse être la dupe d'un semblable détour ? . . .

Cath. Pardine oui, v'là un bel attrape-nigaud. . .

Silv. Aline, Aline, ah, combien vous m'avez trompée ! . . .

Aline. Ainsi donc je suis soupçonnée, accusée des plus infâmes bassesses, & chassée de cette maison qui m'étoit si chère ! . . .

Mad. Dur. Vous n'êtes plus digne d'y être. . .

Aline. Ah, Ciel ! . . .

Mad. Dur. Allons, sortons. . . venez. . .

Aline. Quoi, madame, dans ce moment?..

Mad. Dur. Je ne veux pas que vous couchiez dans ma maison. . .

Aline *(à Silvie)*. Et vous, mademoiselle Silvie, ne direz-vous rien en ma faveur ?

Silv. Je vous plains, mais je ne dois plus vous aimer. . .

Cath. Pas moins çà fend le cœur. . .

Aline. O mon Dieu, quelles épreuves ! . . . Eh quoi, tout m'abandonne à la fois ! . . .

Geor. *(survenant précipitamment, à madame Durocher)*. Madame, v'là une Dame qui demande à vous parler.

Mad. Dur. Je ne suis pas en état de la recevoir. . . Allez, Silvie. . .

Geor. (*à part*). Comme elle pleurent toutes ! . . .

Mad. Dur. (*à Georgette*). Savez-vous son nom ? . . .

Geor. Elle s'appelle madame la comtesse d'Olsey.

ALINE. Grand Dieu !

Mad. DUR. Madame d'Olsey ! . . .

GEOR. Elle étoit sur mes talons. . . . Tenez, la voilà. . .

SCENE VI, *& dernière.*

La Comtesse d'OLSEY, Madame DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

ALINE.

O CIEL, que vais-je apprendre ! . . . *(Elle se recule & se cache derrière Silvie, en s'appuyant contre une chaise).*

Mad. DUR. *(s'avançant vers la Comtesse).* Madame desire sans doute me parler en particulier ? Je ne devine que trop le sujet qui m'attire l'honneur de sa visite. . .

LA COMT. *(montrant Silvie).* Satisfaites mon impatience ; cette jeune personne, n'est-elle pas Aline ?

Mad. DUR. Non, madame, grâce à Dieu.

LA COMT. Mais Aline, Aline, où est-elle ? . . .

Mad. DUR. La malheureuse se cache, sans doute, avec raison. . .

LA COMT. Que dites-vous ?

Mad. DUR. Je supplie madame de l'épargner, & de passer dans ma chambre, où elle pourra s'expliquer sans témoins. . .

LA COMT. Qu'entends-je ? . . . Aline est soupçonnée ! Ah, que tout le monde reste ici, je veux la justifier à tous les yeux ; qu'elle vienne. . .

ALINE *(avançant avec timidité).* Me voilà, madame; hélas! pardonnez ma témérité, & daignez ne pas découvrir mon secret...

LA COMT. *(courant à elle).* Venez, ma chère enfant... *(Elle la prend dans ses bras, & l'embrasse à plusieurs reprises).*

Mad. DUR. Eh, quoi? seroit-elle innocente?

LA COMT. Innocente!... c'est un ange, oui un ange; elle en a l'ame comme la figure... Ma chère Aline, vous n'avez plus de secret, soyez tranquille, votre père est chez moi...

ALINE. Dieu!...

Mad. DUR. Son père!...

LA COMT. Son affaire est arrangée; mon fils se charge de tout, ne conservez plus d'inquiétudes.

ALINE *(se jctant aux pieds de la Comtesse).* Ah, madame, vous me rendez la vie!...

LA COMT. Avez-vous pu douter un instant de l'excès de mon intérêt pour vous? ... Mais je vois l'étonnement des personnes qui vous entourent, & j'ai la plus vive impatience de leur faire connoître la vérité...

Mad. DUR. Je suis confondue, je l'avoue, mais cependant au comble de mes vœux, puisque Aline est toujours digne de l'affection que nous avions pour elle.

SILV. Je ne me consolerai jamais de l'avoir chagrinée si injustement...

CATH. Ni moi non plus; mais les apparences étoient si fortes!

Mad. Dur. Il ne faut pas toujours juger par elles, sur-tout quand il s'agit de condamner. . . *(à la Comtesse)*. Mais, madame, ayez donc la bonté de nous apprendre le fond d'une histoire si singulière. . . Aline parle de son père, j'ignorois qu'elle en eût un.

La Comt. Son père s'engagea à dix-huit ans, & partit pour les Colonies; il n'y a que six mois qu'il en est revenu; il est dans le Régiment de mon fils, & demanda une permission de venir passer un mois à Paris, avec l'intention de voir sa fille. Le matin même de son arrivée, il eut une dispute avec un de ses camarades, se battit, & laissa son adversaire sur la place; il se sauva, blessé lui-même, & se réfugia dans une petite auberge assez éloignée d'ici. Il n'avoit point d'uniforme; & croyant avoir tué son ennemi, il cacha avec soin son nom & son état. Une très-longue maladie, causée par ses blessures, acheva de consommer le peu d'argent qui lui restoit; alors, réduit aux dernières extrémités de la misère, n'osant s'adresser à personne, le Ciel lui inspira le dessein de confier son secret & ses peines à un enfant de quinze ans, à sa fille, qu'il n'avoit jamais vue; il lui écrivit; Aline reçut hier sa lettre. . .

Mad. Dur. La chère enfant! voilà donc la cause de cette tristesse, de ces larmes, qu'elle ne pouvoit cacher; ah, si elle m'avoit ouvert son cœur! . . .

Aline. Hélas, madame, mon père me le

défendoit expressément; il m'apprenoit son histoire: il ajoutoit que M. le Marquis d'Olsey étoit son Colonel, & m'ordonnoit de ne m'adresser qu'à lui. . .

La Comt. Jugez de l'embarras d'Aline! mon fils égaré, séduit par un sentiment indigne de celle qui l'inspiroit, avoit osé se déclarer; plusieurs billets & des présens envoyés aujourd'hui même, ne laissoient aucun doute sur ses vils desseins & ses injurieuses espérances, quoiqu'il n'eût cependant pas eu la grossièreté de les avouer dans ses lettres. Ne rougissez point, Aline, je dois dévoiler tout ce qui peut faire triompher votre innocence. . . Enfin, madame Durocher, cette charmante fille a pris le parti de m'écrire, & de m'instruire de tous ces détails. Mon fils étoit chez moi quand je reçus sa lettre; je la lui ai lue, & j'ai vu avec plaisir qu'il éprouvoit le regret le plus vif d'avoir outragé tant de vertu. Il m'a dit que l'ennemi du père d'Aline, un jeune soldat, nommé la Tulippe, n'étoit point mort, qu'il n'avoit reçu qu'une blessure assez légère, & qu'il n'avoit même pas voulu dénoncer celui contre lequel il s'étoit battu. Après cette explication, mon fils m'a quittée, ma chère Aline, pour aller chez votre père, qu'il m'a amené, & qui nous a conté que vous aviez vendu pour lui tout ce que vous possédiez, & que vous veniez de lui donner huit louis. Cette circonstance m'a d'autant plus touchée, que vous ne m'en parliez point dans votre let-

tre. Enfin, brûlant du désir de vous connoître, de vous embrasser, je suis venue ici, & je trouve en vous tout ce qui peut excuser la folie de mon fils, justifier le repentir, la honte qu'il en éprouve, & l'admiration que cette conduite nous inspire à tous deux.

ALINE. O madame, que de bontés! . . .

Mad. DUR. La pauvre petite! . . . . si jeune, se comporter avec tant de prudence & de sagesse!

LA COMT. Elle avoit un guide avec lequel on ne peut jamais s'égarer, une ame pure, noble, & sensible. . .

Mad. DUR. Oh, que madame de Solanges sera contente en apprenant tout ceci?

LA COMT. La bienfaitrice d'Aline en effet doit être bien contente! Pouvoit-elle recueillir une plus douce récompense de ses soins & de sa bonté? . . . A présent, madame Durocher, j'ai une grâce à vous demander: c'est de me confier Aline pour deux heures: je vais la conduire dans les bras de son père, & je vous la ramenerai ce soir.

Mad. DUR. Elle est aux ordres de madame. . . .

ALINE. Mon père! . . . je vais le voir heureux! Ah, madame! . . .

LA COMT. *(prenant la main d'Aline).* Oui, ma chère enfant, vous le verrez heureux. . . Vous êtes en de dignes mains; je ne pouvous rien faire pour vous, mais du moins il m'étoit permis de récompenser dans le père les vertus de la fille; venez, je veux qu'il vous instruire lui-même de son sort. . .

ALINE. *(baisant les mains de la Comtesse).* Souffrez, madame.

LA COMT. Embrassez-moi, ma fille...

ALINE. Vous daignez le permettre ?

LA COMT. Oui, je le veux...

ALINE. *(se jetant à son cou).* Ah, que vous soulagez mon cœur !

LA COMT. Charmante créature ! ... J'ai le bonheur d'être mère, mais je n'ai point de fille. O Ciel ! ... étois-je indigne d'en avoir une semblable à cette enfant ? ... Mais venez, chère Aline votre père vous attend ; venez. Adieu, madame Durocher, je serai de retour avant sept heures.

Mad. DUR. Ah, madame, que le Ciel vous comble de toutes ses bénédictions ! ... Voulez-vous bien me permettre de vous suivre jusqu'à votre voiture ? ...

LA COMT. Volontiers, ma chère madame Durocher, donnez-moi le bras... *(Prenant Madame Durocher & Aline sous le bras :)* Allons, partons. *(Elles sortent, Silvie les suit.*

CATH. *(à Georgette).* Ma foi, voilà un beau jour pour mademoiselle Aline ; il y a toujours à gagner à faire son devoir, je vois ben çà... Mademoiselle Georgette, vous êtes soucieuse ; vous avez du chagrin d'avoir tant médit de mademoiselle Aline, pas vrai ? Dame, y ne faut pas être si prête à mal penser de son prochain.... mais allons les voir monter en voiture, nous jaserons de çà une autre fois... *(Elle sort, Georgette la suit).*

FIN.

LE LIBRAIRE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

DESORMEAUX, *Libraire.*

HENRI, *âgé de quinze ans, Neveu de Desormeaux.*

LEROUX, *Libraire, Voisin & Ami de Desormeaux.*

DURVAL, *jeune Auteur.*

La Scène est à Paris, chez Desormeaux.

LE LIBRAIRE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Cabinet.

DESORMEAUX, *seul, dans un fauteuil, lisant un manuscrit; après un moment de silence :*

QUELLE indigne satire! . . . Que de personnalités! que de méchancetés! . . . Et une mauvaise foi si révoltante! . . . Si mon voisin Leroux achette cet ouvrage, il fera là une méprisable emplette. . . . Le pauvre homme n'a aucune des connoissances qu'exige notre état: mais il est jeune encore, il me témoigne de l'amitié; du moins tâchons de le servir par des conseils sincères & désintéressés. . . Ah, justement le voici. . . *(Desormeaux se lève).*

SCENE II.

DESORMEAUX, LEROUX.

DESORMEAUX.

VOUS arrivez à propos; je viens de finir dans l'instant la lecture de l'ouvrage que vous m'avez confié.

LER. Eh bien, qu'en pensez-vous?

DES. Que vous ferez fort mal de l'imprimer, & que l'Auteur fera très-bien de garder toujours l'anonyme. . .

LER. Oh, c'est le parti qu'il a pris; moi-même j'ignore son nom. . . Mais, dites-moi, cette satire est donc bien mordante?

DES. Elle m'a indigné. . .

LER. Tant mieux, mon ami, cela se vendra.

DES. Oui, mais cela ne se réimprimera pas. Tout ouvrage méprisable n'a qu'un succès passager; la malignité se divertit un instant d'un libelle; mais le dégoût suit de près ce coupable & frivole amusement.

LER. Du moins, trouvez-vous qu'il y ait du talent & de l'esprit dans ce petit Poëme? . . .

DES. Il me semble qu'un ouvrage de ce genre ne fait guères connoître de l'Auteur que le caractère & la dépravation d'esprit & de cœur. Comme il juge toujours avec partialité, qu'il n'est jamais de bonne foi, & qu'il

sacrifié sa réputation & la vérité au désir mal-faisant de nuire, il est impossible qu'il ne soit pas sans cesse inconséquent, & souvent de mauvais goût ; dans ce ténébreux labyrinthe où la méchanceté l'engage, on se perd avec lui, & l'on ne peut démêler ni ses sentimens, ni ses vraies opinions.

LER. Enfin, l'ouvrage est-il plat ou spirituel ?

DES. Il n'a pas le sens commun, selon moi : cependant on y trouve quelques traits ; mais la médiocrité même n'a-t-elle pas quelquefois des rencontres heureuses, quand elle se permet tout, & ne connoît aucun frein ?

LER. Allons, rendez-moi mon manuscrit... Je réfléchirai mûrement sur tout cela...

DES. *(lui rendant le manuscrit).* Tenez ... je vois que vous l'acheterez ; j'en suis fâché pour vous, je ne vous le cache pas...

LER. Mais vous ne le trouvez pas mauvais, & l'on ne m'en demande que trente louis...

DES. Mon cher Leroux, acheter ou imprimer un ouvrage que les honnêtes gens ne pourront lire sans indignation, c'est participer aux fautes de l'Auteur, & se déshonorer comme lui. Que dis-je, un Libraire, dans ce cas, est encore beaucoup plus condamnable que l'Auteur même, puisqu'il n'a pour son excuse, ni les illusions de l'amour-propre, ni ce vain désir d'une fausse gloire

qui peut si facilement égarer un jeune écrivain. Ce Poëme qu'on vous offre, déchire, sans ménagement, tous les gens de Lettres qui ont de la réputation ; peut-être l'Auteur est-il animé par quelques ressentimens particuliers ; peut-être a-t-il à se plaindre de ceux qu'il traite avec tant d'animosité : je sais bien que rien n'autorise l'injustice & l'oubli des bienséances ; que cette espèce de vengeance est toujours (sur-tout lorsqu'elle est anonyme) une bassesse inexcusable ; mais si dans l'Auteur la représaille même est odieuse, que dira-t-on du Libraire, que pensera-t-on de vous, qui ne rougirez point d'imprimer de sang-froid un libelle contre dix personnes qui ne vous ont jamais fait de mal, contre des citoyens estimables, distingués par leurs talens, & que, nous particulièrement, nous devons honorer & respecter, puisque c'est de leurs travaux que dépend notre existence ? . . . Vous sera-t-il possible de penser sans remords que vous les affligerez, & que vous les noircirez aux yeux de cette foule oisive qui n'examine rien, & croit qu'il suffit d'avoir feuilleté quelques mauvaises brochures pour décider impérieusement, & juger sans appel ?

Ler. Mais vous croyez donc que ce petit ouvrage portera coup ? Morale à part, vous le trouvez donc excellent dans son genre ?

Des. *(en souriant).* Voilà de mon sermon tout ce qui vous frappe ; mes raison-

nemens font une grande impression sur votre esprit !

LER. Mais, mon cher Desormeaux, vous parlez de tout cela bien à votre aise ; vous êtes riche, heureux, aimé des gens de Lettres, les bons ouvrages pleuvent chez vous. . .

DES. Cela est vrai ; mais je ne dois mon bonheur qu'aux principes qui m'ont guidé jusqu'ici, & dont jamais je ne me suis écarté. Je n'ai point chicané les gens de Lettres ; en leur témoignant de la déférence & du respect, en leur montrant dans les affaires une probité délicate & une justice scrupuleuse, j'ai su mériter leur estime & leur confiance ; le succès d'une semblable conduite est infaillible ; car un peu d'intelligence & une excellente réputation menent toujours à la fortune. Je pense que le meilleur de tous les calculs, est de s'imposer la loi d'être invariablement honnête ; & politiquement, cette maxime est sur-tout applicable aux personnes de notre classe, à la bourgeoisie, forcée pour subsister de choisir un art ou un métier. Un homme de qualité entre dans la societé avec une foule de brillans avantages, dont le plus grand, peut-être est la prévention heureuse qu'inspire une bonne éducation, & l'idée qu'un Gentilhomme ne peut avoir que des sentimens nobles. Tous les préjugés sont pour lui ; ils sont tous contre nous : s'il manque de principes, il perdra sa répu-

tation & le repos ; mais l'intrigue lui reste : moyen vil autant qu'incertain, je l'avoue, cependant la dernière espérance d'un grand Seigneur déshonoré, & ressource enfin qui n'existe pas pour nous. Vous voyez donc que sans une réputation intacte, nous n'obtiendrons jamais la confiance & la considération qui peuvent seules assurer le succès de nos entreprises ; & ne croyez pas qu'il soit possible de les acquérir sans les mériter : l'hypocrisie se décèle toujours ; le triomphe de l'imposture n'a qu'un terme court & limité : le titre glorieux d'homme de bien ne peut s'usurper, & pour en jouir il faut en être digne. Ainsi nous n'avons qu'un chemin sûr pour arriver à la fortune, celui de la droiture & de la probité : heureux & prudent qui ne s'en écarte jamais ! ses succès ne seront dus qu'à ses vertus, il en sentira le prix avec transport, & trouvera d'intarissables consolations dans le sein même des revers.

Ler. Certainement votre morale est excellente, vous la mettez bien en pratique, & votre exemple doit la faire aimer. Mais, comme je vous le disois tout-à-l'heure non-seulement vous avez un mérite distingué, mais vous êtes heureux, & il vous arrive des événemens que vous ne devez qu'à votre étoile. Par exemple, ce dernier ouvrage qui a eu tant de succès, & qui vous a valu tant d'argent, il m'a été offert pour cinquante louis, comme à vous ; je l'ai refusé & prudemment j'ai dû le faire, car je

l'avois communiqué à un homme de beaucoup d'esprit qui m'assura qu'il ne valoit rien. D'ailleurs, l'Auteur est très-jeune, il n'étoit point connu, il arrivoit de Province; toutes ces raisons m'engagèrent à lui rendre son manuscrit. Il s'est adressé à vous: & malgré ces sages considérations, vous avez acheté l'ouvrage qui a fait fortune... Voilà du bonheur!

DES. Savez-vous pourquoi je m'en suis chargé? C'est que je l'ai lu, & qu'il m'a paru excellent. Ainsi, je dois ce bonheur non, à mon étoile, mais à mon bon sens.

LER. Je croyois bien que vous étiez en état de juger d'une brochure; mais d'un ouvrage aussi considérable, aussi érudit, j'avoue que je n'avois pas cet idée de vos connoissances. Allons, j'en conviens, il n'y a plus d'*étoile* à cela; si j'avois été aussi instruit que vous l'êtes, j'aurois été plus heureux dans cette occasion, puisque c'est à moi qu'on apporta d'abord le manuscrit. ... Vous ne l'avez acheté que cinquante louis!...

DES. C'est en effet le prix que me demanda ce jeune homme...

LER. Pour trois gros volumes... quel marché!...

DES. Mais après l'avoir lu, je fus si singulièrement étonné du talent prodigieux de l'Auteur, que je lui conseillai de l'imprimer à ses frais, en lui offrant de lui faire les avances nécessaires...

LER. Je ne m'attendois pas à celui-ci !...

DES. En effet, j'imprimai l'ouvrage sans demander d'argent à l'Auteur ; j'ai déjà retiré mes frais & le profit raisonnable que doit faire un Imprimeur ; le surplus sera pour l'Auteur, à qui cet ouvrage vaudra au moins douze mille francs. . .

LER. Voilà pourtant ce que vous auriez gagné, très-légitimement ; je vous en demande pardon, mais je trouve que vous poussez la générosité jusqu'à l'extravagance. . .

DES. Je suis assez riche pour avoir pu, dans cette circonstance, satisfaire sans folie mon inclination ; d'ailleurs je n'aurois pas eu ce procédé pour un homme médiocre ; & comme les grands talens sont rares, il y a beaucoup d'apparance que je ne trouverai pas dans toute ma vie une seconde occasion comme celle-ci. Eh, quoi, vouliez-vous que je profitasse de la situation malheureuse & du peu de expérience d'un jeune Auteur dont l'ouvrage annonçoit tant d'esprit & de génie ? . . . Cet homme aura certainement une grande réputation ; ne sera-t-il pas glorieux pour moi de lui avoir procuré les premiers moyens de l'acquérir ? Croyez-vous qu'il puisse jamais l'oublier ? Pensez-vous que je ne doive pas être sûr d'imprimer tous ses ouvrages ? Je trouve donc dans l'action, que j'ai faite mon intérêt ainsi que ma satisfaction particulière.

LER. Cela est vrai ; je n'ai pas le plus petit mot à dire à tout cela. . . voilà un

homme de mérite que vous vous êtes attaché pour la vie, d'autant mieux qu'on m'a dit que vous aviez imprimé son ouvrage avec un soin ! . . .

DES. A cet égard je n'ai rien fait de particulier pour lui ; car je tâche toujours qu'il n'y ait point de fautes d'impression dans mes ouvrages. . ,

LER. *Point de fautes !* . . . Ah ! cela est impossible. . .

DES. Oui, quand nous manquerons d'attention ; mais on ne doit pas trouver la moindre incorrection dans les ouvrages d'un imprimeur qui a véritablement de l'instruction, & le louable desir de se distinguer dans son état *.

LER. Il faut pour cela une bien grande vigilance. Mais voici, je crois, votre neveu. Adieu, mon cher Desormeaux ! nous souperons ensemble, je vous dirai ce que j'aurai décidé sur ce manuscrit, car je dois rendre réponse dans trois heures. Adieu, à ce soir.

DES. Au revoir, mon ami. *(Leroux sort.)* *(Seul).* Je devine sans peine sa décision ; il

* Robert Etienne, Imprimeur de Paris, qui vivoit dans le seizième siècle, & l'un des hommes les plus savans de son tems dans les Lettres Grecques & Latines, attachoit un très-grand prix au mérite de la correction typographique; & l'on prétend que pour y parvenir plus surement, il exposoit en public les feuilles d'impression à mesure qu'elles sortoient de la presse, & donnoit une récompense à quiconque lui montroit une faute. On lui doit les éditions les plus belles & les plus correctes de plusieurs Auteurs anciens.

est bien difficile de faire entendre raison aux gens d'un esprit borné !

SCENE III.

DESORMEAUX, HENRI *(tenant un livre).*

DESORMEAUX.

QUE voulez-vous, Henri ?

HEN. Je viens, mon oncle, vous rendre le livre que vous m'avez prêté, & vous en demander un autre.

DES. Et l'avez-vous extrait ce livre ?

HEN. Oui, mon oncle.

DES. Avez-vous fait vos petites observations sur le style, les beautés, & les défauts de l'ouvrage ?

HEN. Oui, mon oncle.

DES. Pourquoi n'avez-vous pas apporté votre papier ?

HEN. Oh, c'est que surement cela ne vaut rien...

DES. Je m'y attends bien ; vous n'avez que quinze ans ; à votre âge, on n'est point en état de juger par soi-même ; mais en vous exerçant ainsi, vous pourrez acquérir de la justesse & du goût, puisque je vous démontre à mesure en quoi vous en manquez.

HEN. M. l'Abbé me quitte dans l'instant ; il est très-content de moi pour mon Latin...

DES. Il faut, sur-tout, qu'il le soit *de votre François ;* car vous n'ignorez pas, Henri,

que je vous destine à mon état ; vous me succéderez ; & si vous ne savez pas parfaitement votre langue, vous ne serez jamais qu'un mauvais Imprimeur. D'ailleurs, si vous n'avez pas de l'instruction, de la littérature & du goût, comment pourrez-vous juger des ouvrages qui vous seront offerts ? Tout marchand connoît la valeur des choses qu'il achette pour en faire un commerce ; s'il n'avoit pas toute l'instruction rélative à son négoce, il seroit sous peu de tems infailliblement ruiné. Il en est de même d'un Imprimeur, à l'exception que sa profession exige des connoissances plus difficiles à acquérir, mais aussi plus distinguées & plus estimables. Enfin, votre parrain Rolland ne peut être abusé sur la valeur d'une étoffe ; & vous, mon cher Henri, vous devez vous mettre en état de ne point l'être sur celle d'un livre.

HEN. Surement. Par exemple, ce pauvre M. Leroux, par ignorance, a refusé l'excellent ouvrage de monsieur Durval ; & vous, mon oncle, vous n'avez point balancé à l'imprimer, parce que vous en avez connu le mérite. A propos de M. Durval, je sais pourquoi il est si triste depuis quelques jours ; c'est qu'il est mal dans ses affaires ; il est arrivé de sa province sans recommandations, il est jeune, il a dépensé étourdiment tout son argent, & il est dans l'embarras.

DES. De qui tenez-vous ces détails ?

HEN. C'est son laquais qui l'a dit en

confidence à notre cuisinière; cela m'a fait de la peine: il est si aimable, M. Durval!... Il est vrai qu'à présent vous avez retiré vos frais d'impression, le produit des exemplaires qui restent sera pour lui; mais si sa situation est pressante...

DES. J'aime à vous voir cette inquiétude, Henri..., Honorez toujours les talens: en effet, l'homme opprimé par la fortune, & qui réunit les vertus au génie, est, sans doute, l'objet le plus digne du respect & de l'intérêt des ames nobles & sensibles.

HEN. Ah, mon oncle, j'entends Monsieur Durval.

DES. Oui, c'est lui... Allez, mon enfant, dans ma chambre, j'irai vous y retrouver tout-à-l'heure, & nous causerons sur votre lecture d'aujourd'hui.

HEN. Oui, mon oncle. (*Il sort*).

SCENE IV, & *dernière.*

DESORMEAUX, DURVAL.

DESORMEAUX (*allant au-devant de Durval*).

VOUS me prevenez, monsieur, mon projet étoit d'aller chez vous ce soir.

DUR. Je viens vous chercher, parce que j'ai besoin de consolations; vous êtes ici mon seul ami...

DES. Je me flatte que je ne me rendrai jamais indigne d'un titre qui m'honore autant qu'il m'est cher...

DUR. Eh bien, voilà encore une nouvelle critique de mon ouvrage qui vient de paroître! . . . Je suis outré, je vous l'avoue...

DES. Cette critique n'est-t-elle pas dans le Mercure? . . .

DUR. Non; elle forme une brochure entière de cent pages. . .

DES. Je ne la connois pas. C'est donc la sixième critique de votre ouvrage; vous avez là un assez joli succès, pour votre coup d'essai. . .

DUR. Je sais bien qu'il est reçu qu'on ne critique que les bons ouvrages; mais ce succès-là ne m'enorgueillit point du tout.

DES. J'entends; vous aviez trop de modestie pour vous flatter de tant d'honneur.

DUR. Ah, monsieur Desormeaux, vous plaisantez; mais moi, je suis au désespoir, furieux, découragé. . .

DES. Je n'ai qu'un mot à vous répondre: en dépit des critiques, le débit de votre livre va son train; on en a déjà fait une édition contrefaite: je sais qu'on le traduit dans plusieurs langues; que voulez-vous de mieux?

DUR. Ah, si vous aviez lu cette dernière critique! . . . Pas une raison, pas une objection sérieuse, un persifflage continuel! . . .

DES. Quoi donc, aimeriez-vous mieux que cette critique fût solide, raisonnable, & fondée?

DUR. Non, sans doute; cependant si la vérité blesse quelquefois, du moins elle peut être utile; mais l'injustice accable & révolte. . .

DES. Elle ne devroit exciter que le mépris.

DUR. Quel mal ai-je fait à tous ces gens-là, pour me déchirer avec tant d'acharnement ?

DES. Le mérite commence par éveiller l'envie, mais il peut toujours la désarmer par la modération & la modestie.

DUR. Non, non ; l'on me pousse à bout, je me défendrai. . .

DES. Comment ?

DUR. En répondant à mes adversaires, en leur rendant les ridicules dont ils veulent me couvrir. . .

DES. C'est tout ce qu'ils désirent. Vous avez fait un bon ouvrage, qui non seulement fait honneur à votre esprit, mais donne l'opinion la plus avantageuse de vos mœurs, de vos principes, & de votre caractère ; cette estimable production vous acquiert, à juste titre, la bienveillance de tous les honnêtes gens ; & la méchanceté qui vous attaque, ne fait qu'accroître encore un intérêt si mérité. Mais si vous laissant égarer par un ressentiment aveugle, vous vous engagez dans de frivoles disputes, si vous montrez à vos adversaires cette aigreur, cette injurieuse ironie qu'ils ont employées contre vous, vous donnerez à leurs écrits plus de poids & plus d'importance, & vous perdrez, peut-être sans retour, la considération & l'estime du public. Ah, monsieur, rappelez-vous cette saine philosophie, ces sentimens d'indulgence répandus dans votre ouvrage ! Voulez-vous dé-

truire l'idée flatteuse que vous avez donnée de vous-même? Aurez-vous l'imprudence de démentir par votre conduite, des préceptes qui n'ont excité autant d'admiration, que parce qu'il semble que l'Auteur les ait tous puisés dans son ame? Pardonnez à mon âge, à mon attachement, la liberté de ces réflexions; faites un meilleur usage de votre esprit, je vous en conjure; la plus grande vengeance que vous puissiez tirer de vos ennemis, n'est pas de perdre votre tems à leur répondre, mais de paroître au-dessus des injures & de l'injustice, & de faire un nouvel ouvrage qui puisse ajouter encore à votre réputation.

DUR. Je reçois avec reconnoissance des avis si sages; ils me frappent & me touchent également. Mais, cependant, est-il possible de se voir sans cesse outragé, sans témoigner son juste ressentiment?

DES. Les critiques tombent d'elles-mêmes, lorsqu'on dédaigne d'y répondre. D'ailleurs, on rougit bientôt de poursuivre celui qui s'interdit toute défense: dans ce cas il y a trop de bassesse à l'attaquer, pour que l'ennemi le moins généreux ne soit pas retenu par la crainte du blâme public & du mépris universel *. Mais, monsieur, puisque vous

* On ne prétend parler ici que de ces critiques inspirées, par la haine, souillées par les injures, les personnalités, la mauvaise foi, & que l'amère & fausse gaieté de la méchanceté s'efforce d'embellir de tous les lieux communs d'ironie & de froides plaisanteries de ce genre méprisable, qui demande

me permettez de vous parler franchement, souffrez encore quelques questions sur vos affaires; le séjour de Paris a dû les déranger...

DUR. N'importe, je puis attendre...

DES. Pourquoi me refuseriez-vous la satisfaction de vous offrir quelques avances sur votre ouvrage? Cette proposition doit d'autant moins blesser votre délicatesse, que je suis dépositaire de fonds qui vous appartiennent à présent, puisque tous les frais sont à couvert, & qu'ainsi je pourrai me payer par mes mains.

DUR. Ah, je suis pénétré, comme je le dois, d'une reconnoissance aussi vive qu'elle est fondée... Que je serois vil à mes yeux, si j'étois capable d'abuser de tant d'honnêteté!... Ce n'est point mon orgueil qui vous refuse; non, je vous regarde comme un père, vous m'en donnez les conseils, vous en avez les procédés;... mais la délicatesse du cœur surpasse encore celle de la vanité... Et vous avez déjà tant fait pour moi!...

DES. Toute délicatesse exagérée n'est plus qu'une bizarrerie, un excès produit par une cause estimable sans doute, mais que la raison désapprouve, & que l'amitié surtout doit corriger. Me dire que vous

---

aussi peu d'esprit & de talens, qu'en exige au contraire la véritable critique, toujours impartiale, modérée, fine, & délicate, qui peut seule instruire & corriger sans offenser, perfectionner le goût, & mériter l'estime des Auteurs même qu'elle éclaire & qu'elle reprend.

daignez me regarder comme un père, c'est m'en donner les droits; ainsi je suis autorisé à terminer de vains complimens. . . Je vais envoyer cent louis chez vous. Au reste, ce procédé n'a rien que de fort simple: j'ai cet argent, je vous le prête, & pour un tems très-limité; car le débit de votre ouvrage me remboursera vraisemblablement avant deux mois.

DUR. Je ne puis vous répondre. . . je suis trop ému, trop touché. . . Ah, M. Desormeaux, si vous saviez l'etendue du service que vous me rendez!

DES. Mais ne suis-je pas heureux autant qu'honoré de pouvoir vous donner cette foible marque de zèle & d'attachement? . . .

DUR. *(après un moment de réflexion).* Je ne dois plus rien vous cacher. . . *(Il tire un manuscrit de sa poche).* Ayant le plus pressant besoin d'argent, animé d'ailleurs, par toutes les critiques qu'on a faites de mon ouvrage, j'ai composé en huit jours un petite poëme satyrique contre tous ceux que j'ai soupçonnés mes ennemis. . .

DES. En huit jours un poëme! . . .

DUR. Ce genre odieux est si facile! il n'exige ni ordre, ni plan, ni raison; il ne faut pour s'y distinguer que de la raillerie, du fiel, & de l'injustice. J'étois violemment aigri, je fis avec rapidité cet ouvrage indigne de mon caractère, & que désavouent mon cœur & ma raison. J'abjure un emportement dont vos sages conseils m'ont fait

connoître l'imprudence & la noirceur. *(Il lui donne le manuscrit.)* Tenez, mon respectable ami, lisez cette méprisable production : je veux que vous soyez instruit de tout ce que je vous dois ; vous ne pouvez le savoir qu'en parcourant ce manuscrit ; alors vous goûterez véritablement la plus douce joie dont une belle ame soit susceptible, celle d'avoir ramené un cœur honnête à l'amour de ses devoirs & de la vertu.

DES. *(jetant les yeux sur le manuscrit).* Que vois-je ? . . . Je connois cet ouvrage ! . . . Leroux devoit l'acheter ! . . .

DUR. Oui. C'est à lui que je me suis adressé, sachant bien qu'il n'avoit ni vos principes, ni votre honnêteté. . . . On ne pourroit vous offrir une satire de ce genre, sans vous outrager ; mais Leroux s'est facilement décidé à devenir mon complice : on m'a dit tout-à-l'heure de sa part, qu'il acceptoit ma proposition. . . J'ai fait redemander mon ouvrage, avec l'intention de le lui renvoyer demain, après y avoir fait quelques changemens. Mon bonheur m'a conduit chez vous : vos conseils ont éclairé mon esprit, persuadé mon cœur ; votre amitié m'a tiré d'embarras ; vous me conservez ma réputation, & vous m'épargnez enfin la douleur insupportable des remords affreux que m'auroit inspirés ma faute.

DES. O, que je m'applaudis en effet d'avoir pu mériter votre confiance ! . . . Cet ouvrage. . . qui vous perdoit. . . je l'ai lu. . .

DUR. Vous l'avez lu !

DES. Combien il est indigne de vos talens, & de cette noblesse, de cette sensibilité qui vous distinguent ! . . .

DUR. Je le sens. . . Ce premier égarement m'entraînoit à mille autres, & me livroit à tous les emportemens de la haine & de l'injustice. . . Vous avez banni de mon cœur ces noirs mouvemens qui l'agitoient. Je ne puis songer, sans frémir, que j'étois au moment de perdre toutes mes vertus ! ...A présent je ne suis plus enflammé que du desir de me distinguer par l'équité, la modération, & la générosité ; je mettrai ma gloire à rendre justice à mes ennemis ; le noble orgueil de paroître impartial me les fera louer sans effort... Je m'élève au-dessus d'eux, je ne puis plus les haïr . . Hélas ! malgré cet absurde déchaînement, peut-être que leurs cœurs étoient faits pour la vertu ! . . . Moi-même, sans un ami, qu'aurois-je été ? . . .

DES. Quelles délicieuses émotions vous me faites éprouver ! Quel plaisir pur je goûte en voyant renaître dans cette ame si noble la paix, heureux fruit de la modération, & l'aimable & douce indulgence, compagne inséparable de la justice & de la générosité ! . . . Mais mon neveu m'attend dans ma chambre, allons lui rendre sa liberté, nous reprendrons ensuite une conversation si intéressante.

DUR. Oui, mais nous commencerons

par brûler ce manuscrit sur lequel je ne puis jeter les yeux sans rougir...

DES. Ah, combien vous vous applaudirez un jour de cet estimable sacrifice! . . .

DUR. J'en suis déjà récompensé par votre estime: allons, ne le différons plus... venez...

DES. Puissent tous les Auteurs éclairés sur leurs vrais intérêts, adopter à jamais ces nobles sentimens! . . . *(Ils sortent).*

FIN.

LE VRAI SAGE,

COMÉDIE.

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

OPHEMON, *Marchand retiré du commerce.*

VERCEIL, *Fils d'Ophémon.*

RENAUD, *jeune Médecin, parent d'Ophémon.*

LE CHEVALIER, *Voisin d'Ophémon.*

ANDRE, *jeune Paysan.*

PICARD, *Valet d'Ophémon.*

La Scène est en Champagne, dans le Château d'Ophémon.

LE VRAI SAGE.

On est heureux dès qu'on est sage,
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Château.

LE CHEVALIER, PICARD.

LE CHEVALIER.

LE bon-homme Ophémon n'est point ici ?

PIC. Non, monsieur, il est allé à la ferme voir ce pauvre Eustache qui a pensé mourir...

LE CHEV. Eustache, le père de Collette?

PIC. Justement. Monsieur Renaud, un jeune Médecin, parent de mon maître, l'a tiré d'affaire...

LE CHEV. Et Verceil, où est-il?

PIC. Avec monsieur son père...

LE CHEV. J'ai grande envie de le revoir, Verceil...

Pic. Cela est naturel, quand on a été élevés, pour ainsi dire, ensemble. . .

Le Chev. Oui, mon oncle faisoit beaucoup de cas de la bonhommie d'Ophémon . . . qui d'ailleurs est fort instruit. . . un penseur ! . . .

Pic. Oh, c'étoit un digne Seigneur que monsieur votre oncle ! Mon maître l'a bien pleuré. . .

Le Chev. Picard, parlez-moi un peu de Collette, est-elle toujours aussi jolie ?

Pic. Ma foi, six mois de plus ne l'ont pas enlaidie, au contraire. . .

Le Chev. Je me souviens que je la trouvois ravissante. . . . Je n'avois jamais rien vu. . . Mais je crois bien que six mois de séjour à Paris rendent le goût un peu plus délicat. . .

Pic. On dit pourtant que les Parisiennes sont fardées : moi, je m'imagine que je n'aimerois pas cela ; mais peut-être bien aussi qu'en même-tems cela me feroit paroître après les Villageoises trop blêmes. . . de façon que je ne gagnerois rien d'un côté, & que je perdrois de l'autre. . . Ce seroit-là un mauvais marché. . . Cela me rappelle que j'ai entendu dire une fois à Monsieur, que ce qui raffine trop le goût, finit par le gâter. . .

Le Chev. Suivant cette maxime, le goût est ici dans toute sa pureté ; car assurément je ne connois rien de moins raffiné que messieurs les Champenois. . .

PIC. Ah, j'entends Monsieur, je pense. . .
LE CHEV. Oui vraiment, le voilà. . .
(Picard sort).

SCENE II.

LE CHEVALIER, OPHEMON, VERCEIL, RENAUD.

LE CHEVALIER.

EH bon jour, M. Ophémon. . . Bon jour, Verceil. . .

VER. Vous ici ! . . . Quelle agréable surprise ! . . . *(Il s'avance pour l'embrasser).*

LE CHEV. *(se recule doucement, ne l'embrasse point, & lui tend la main).* Ravi de vous voir. . . véritablement. . .

VER. (*à part*). Quel froid accueil ! . . .

OPHEM. *(au Chevalier).* Nous ignorions votre retour. . .

LE CHEV. Je ne suis arrivé que Dimanche . . . & je ne compte pas faire un long séjour ici, jusqu'à ce que mon château soit arrangé, vous ne m'y verrez guères. . .

OPHEM. Mais il est superbe. . . & meublé avec une magnificence. . .

LE CHEV. Il n'est pas logeable. . . je le fais abattre.

OPHEM. Abattre ? . . .

LE CHEV. *(en riant).* C'est un meurtre, n'est-ce pas? . . . Et ces jardins, objets de

l'admiration de la Province, cette belle allée d'ormes, ces majestueux maroniers ; je fais couper tout cela... Ne suis-je pas bien impitoyable ? Bien original sur-tout ?

OPHEM. Original ! oh non, ce n'est pas cela... Je ne trouve rien que de fort commun dans vos projets. Votre intention, monsieur, n'est-elle pas de dépenser beaucoup d'argent pour faire une petite campagne d'un grand jardin ? ...

LE CHEV. Et justement, un jardin Anglois en un mot...

OPHEM. Et de changer en *maisonnette* un vaste château ? ...

LE CHEV. Précisément...

OPHEM. Eh bien, monsieur, en tout cela vous vous conformez à la mode ; on ne pourroit donc, sans injustice, vous accuser de singularité, puisque vous n'êtes qu'imitateur... Mais M. Renaud, nous avons encore le tems de faire notre petite tournée dans le Village avant l'heure indiquée pour le prix de l'arc...

LE CHEV. Quelle tournée ? ...

REN. Nous allons visiter les pauvres malades...

LE CHEV. *(à Renaud).* Fort bien pour vous, qui êtes Médecin ; mais M. Ophémon, que fait-il là ?

REN. Monsieur, il paie les bouillons & les remèdes que j'ordonne...

LE CHEV. Il me paroît tout simple de donner de l'argent ; mais le porter soi-même...

REN. L'on en donneroit bien moins, si l'on se contentoit de l'envoyer. . .

VER. En effet, il faut voir les malheureux, pour leur accorder le degré d'intérêt & de compassion dont ils sont dignes !...

LE CHEV. Ne disiez-vous pas qu'on tire de l'arc aujourd'hui ? . . .

VER. Oui ; mon père donne un prix. . .

LE CHEV. Ah, j'en suis charmé ; je verrai cela. . .

OPHEM. M. le Chevalier veut donc bien me permettre de le quitter pour une heure seulement ? . . .

LE CHEV. Traitez-moi en voisin, je vous en prie, monsieur Ophémon, point de complimens. . .

OPHEM. Mon fils aura l'honneur de me remplacer, puisque vous le trouvez bon. . . . Allons, M. Renaud. *(Il sort, & M. Renaud le suit.)*

SCENE III.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

JE ne connoissois pas ce monsieur Renaud. . .

VER. Il a exercé la médecine à Lyon pendant deux ou trois ans avec succès ; il a

désire s'établir à Paris, & mon père lui en a facilité les moyens : par reconnoissance, il est venu passer six semaines ici.

LE CHEV. Votre père fait un très-digne usage de sa fortune. . . Mais, Verceil, j'ai mille questions à vous faire après une absence de sept mois. . . Vous ne me parlez point de Collette. . . Ah, ah, vous rougissez ; eh bien, vous l'aimez donc toujours ?...

VER. Comment aurois-je pu changer en si peu de tems ? . . .

LE CHEV. Si peu de tems ! sept mois ! . . . Vous avez des idées bien provinciales sur la durée d'une passion. . . Et Collette, enfin, est-elle instruite de votre amour ? . . .

VER. Vous allez vous moquer de moi. . . . Mais vingt fois j'ai formé le projet de lui en parler, & je n'en ai jamais eu la hardiesse. . .

LE CHEV. En effet, la fille d'un fermier, une paysanne de seize ans, est une personne très-imposante.

VER. Mais, oui ; car l'innocence & la vertu le sont toujours. D'ailleurs, la condition de Collette n'a rien de méprisable, pour moi, sur-tout, puisque ma naissance n'est pas plus distinguée que la sienne. . .

LE CHEV. L'amour vous rend bien modeste. . . . Cependant vous devez observer entre vous & Collette, une petite différence ; c'est que vous aurez un jour cent mille livres de rentes ! . . .

VER. Il faut être bien humble d'ail-

leurs, pour ne s'enorgueillir que de cet avantage...

LE CHEV. Comment bien humble ?...

VER. Mais oui ; celui qui regarderoit sa fortune comme le vrai moyen de réussir, assurément ne compteroit guère sur les agrémens de son caractère & de son esprit...

LE CHEV. Vous avez des sentimens tout-à-fait romanesques ; & réellement, mon cher Verceil, vous étiez né pour aimer une bergère.... Mais, plaisanterie à part, je veux vous servir dans vos amours champêtres. Dites-moi, ne venez-vous pas à Paris l'hiver prochain ?

VER. Oui, c'est le projet de mon père. J'en suis fâché, je l'avoue ; je m'éloignerai à regret d'ici... J'ai été élevé dans cette Terre, je ne l'ai jamais quittée...

LE CHEV. Et vous n'avez nulle curiosité de voir Paris ?...

VER. Pas la moindre...

LE CHEV. Oh ! j'en sais bien la raison... Mais si je vous disois que j'imagine un moyen très-facile de faire venir Collette à Paris ?...

VER. Cela est impossible...

LE CHEV. Je suis sûr de mon fait...

VER. Mais comment ?...

LE CHEV. Ah, voilà mon secret. Vous avez de la tendresse, & moi du génie & de la discrétion ; car vous ne saurez mon moyen que lorsqu'il aura réussi.

VER. Mais ne plaisantez-vous point? ...

LE CHEV. *(d'un air très-sérieux.)* Fi donc, sur une affaire de cette importance, une affaire de cœur...

VER. Je ne sais, vous avez rapporté de Paris un certain air, un ton..., qui vous rendent bien différent de ce que vous étiez...

LE CHEV. (*en souriant.*) Mais véritablement je crois bien que je suis un peu changé...

VER. Oh, beaucoup...

LE CHEV. Vous m'effrayez... Aurois-je entièrement perdu cette aisance, cette grâce *Champenoise* dont je suis toujours cependant le sincère admirateur? ...

VER. Ah, j'aime mieux ce langage: jusqu'ici j'ignorois si vous parliez sérieusement ou non; à présent je n'ai plus de doute...

LE CHEV. Vous prenez mes discours pour un persifflage, peut-être? ... Quelle folie! ... Je ne suis qu'un bon homme, n'est-ce pas? ...

VER. Je crois, en effet, que vous avez la prétention de le paroître.

LE CHEV. *(éclatant de rire.)* La prétention, voilà le mot... *(Très-sérieusement).* Oui, c'est-là ma *prétention*... Je n'en ai point d'autre...

VER. Je dois le penser; car ainsi qu'un bon homme, vous renoncez à toute finesse, & vous vous montrez tel que vous êtes.

LE CHEV. Comment, Verceil.... vous

prenez votre revanche, je crois. . . Eh bien, je vous le prédis, vous aurez *du trait* dans l'esprit. . . & beaucoup. . . A présent, parlons sérieusement. *(D'un ton grave & important.)* Au vrai, je desire infiniment. . . mais je dis infiniment, de vous voir établi à Paris. Votre père vous a donné une très-bonne éducation. . . Cet Abbé, cet homme qui vous a élevé, avoit du mérite. . . & vous avez parfaitement répondu à ses soins. Vous pouvez jouir à Paris d'une existence très-agréable. . . & j'ai déjà prévenu tous mes amis sur votre personnel ! . . . En un mot, je me chargerai de vous produire . . . . Mais il faut que votre père ait une excellente maison. . . Dans votre position, c'est une chose indispensable. . . . Ayez beaucoup de chevaux, des loges à tous les spectacles, jouez gros jeu ; & je vous promets les liaisons les plus brillantes, & tous les agrémens dont je jouis moi-même.

VER. Qu'appelez-vous *des liaisons brillantes ?*

LE CHEV. Mais, cela s'entend. . . . des liaisons avec des personnes distinguées par leur rang & leur naissance.

VER. Avec celles qui le sont par leurs vertus & leur esprit ? voilà ce qu'on doit desirer. . .

LE CHEV. *(d'un ton méprisant.)* Fort bien . . . . Cependant, mon cher Verceil, dans votre situation. . . Il seroit flatteur. . .

VER. Quoi, d'être admis dans la société

la plus brillante? A la bonne heure, si je devois cette faveur à mon mérite personnel; mais quand je ne pourrai l'attribuer qu'à un souper & à de folles dépenses, j'en serai très-peu flatté. . . Non, non, je ne ferai des avances à l'homme au-dessus de moi, & je ne desirerai l'honneur de me lier avec lui, qu'autant qu'il me paroîtra aimable. Celui qui, dans mon état, se laisse tourner la tête par un beau nom, mérite en effet de n'être recherché que pour sa fortune. Je n'aurai point ce ridicule, je l'espère, ni l'absurde extravagance de me ruiner par des bassesses.

LE CHEV. Toute cette philosophie-là cédera au desir de vous produire dans la bonne compagnie. . .

VER. La bonne compagnie. . . . Je la rechercherai sans doute; mais un cercle unique ne la renferme pas, elle est par-tout où l'on trouve les mœurs, l'esprit, & le goût. . .

LE CHEV. L'air de Paris vous fera bientôt changer d'opinion.

VER. Je ne nierai point que Paris ne puisse gâter un jeune homme. . . mais je crois, en même-tems, qu'un esprit sain peut conserver en tous lieux du bon sens & de la raison. . .

SCENE IV.

LE CHEVALIER, VERCEIL, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR Ophémon m'envoie demander à ces messieurs s'ils veulent venir voir tirer de l'arc?

VER. Va-t-on commencer?

PIC. Dans une demi-heure, & déjà l'on s'assemble sur la Place; le coup-d'œil est charmant...

LE CHEV. Allons-y, Verceil?...

VER. Volontiers, je vous suis. *(Ils sortent.)*

PIC. *(seul.)* Pardi, M. le Chevalier n'a pas profité de son voyage, toujours!... Il étoit gracieux, affable; à présent ce n'est plus cela... Il a un air si fier, si ricanneur!... Il n'a guère d'esprit, je le parierois; car il n'a qu'un petit génie qui puisse changer comme cela du bien en mal, en sept mois!... Mais quelqu'un vient; comment, c'est André!

SCENE V.

PICARD, ANDRE.

PICARD.

ANDRE, par quel hasard n'êtes-vous pas sur la place ?

AND. Oh, j'ons du tems... çà ne commencera qu'au coup de douze heures, & j'entendrons l'horloge d'ici. Dites-moi, M. Picard, par où loge M. le Médecin?

PIC. Quoi donc, avec ce gros visage fleuri, veux-tu l'aller consulter ?

AND. Nenni, je n'en ons pas besoin, & j'en sommes quasiment fâché, puisqu'il baille, dit-on, les ordonnances gratis.

PIC. Pardi oui, c'est désagréable de ne pas avoir quelques bonnes maladies, pour profiter de cela ! ...

AND. Dame, surement ; je n'avons qu'à être pris après son depart, çà seroit guignonant pour le coup...

PIC. Mais enfin ; qu'as-tu donc à lui dire?

AND. Je voulons le rémarcier....

PIC. Et de quoi ? ...

AND. De la guérison d'Eustache... Oh, queu miracle il a fait-là ! ... Eustache qu'a été si moribond, eh ben le v'là sur ses deux pieds comme si de rien n'étoit.... Y vient d'arriver avec Collette pour voir la fête...

PIC. Mais Eustache ne t'est rien ?

AND. Hélas non. . . Pas moins, c'est le père à Collette. . .

PIC. Ah, ah, j'entends. . . Collette t'a touché le cœur?

AND. Pour l'amour de Dieu, M. Picard, n'ébruitez pas çà. . . Eustache est un richard; moi, je n'avons rien, voyez-vous; faudra peut-être que je renoncions à Collette. . .

PIC. Parle-moi confidemment; t'aime-t-elle?

AND. Vous ne jaserez pas? . . .

PIC. Non, je te le promets. Je ne veux que te rendre service auprès de mon maître; ainsi ne crains rien.

AND. Eh ben, je vous dirons tout. . . V'là comme çà vint: je sommes voisins d'Eustache; & voyant Collette si gentille, j'avions toujours queuque raison pour aller chez eux, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre. . . *Voisin, je venons prendre une pelletée de braise. . . Voisin, je venons allumer not' lampe. . .* çà durit tout l'hyver. . . & puis l'été, vinrent les danses sous le grand orme. . . Je dansions toujours avec Collette, je n'osions l'y parler, mais je la regardions de tous mes yeux, & je m'avisai qu'a rougissoit drès que je la fisquais tant seulement deux minutes. . . . Je me dis à part, moi, que c'étoit bon signe, & v'là que çà me déniaisa. . . Ma fine, je risquâmes le paquet, & je l'y glissai queuques petits mots d'amourette. . . A fit l'étonnée... *Allons donc, M. André, vous voulois rire. . . Non pardine,*

mamselle Collette !... Là-dessus a devint pensive, & pis a me dit : *Ne m'en parlez pus, mais parlez à mon père ;* & a me quitta. Depuis ce tems, alle est toute sérieuse, alle me fuit ; pourtant n'gnia que ses pieds qui m'évitons, car a me cherche avec les yeux ... & je nous parlons sans mot dire.. Je vois ben qu'a pense à moi ; & de la trouver si prudente & si sage, n'a fait que redoubler mon amiqué... V'là, M. Picard, où j'en sommes...

PIC. Et tu n'oses t'adresser au bon-homme Eustache ? ...

AND. Non... car s'y me refuse, çà me tuera...

PIC. Sois tranquille, j'intéresserai mon jeune maître en ta faveur...

AND. Ah, queu bonne pensée ! .... Not' jeune Seigneur est si humain ! ... & pis je crois qu'y veut du bien à Collette...

PIC. Paix ; n'entends-je pas l'horloge ?...

AND. Vraiment oui...

PIC. Allons sur la place : as-tu ton arc ?

AND. Oui, je l'ons laissé à la porte...Oh, que je voudrions gagner le prix ; car surement Collette seroit ben-aise de me voir le plus habille ! ...

PIC. Et vive l'amour, dit-on, pour donner de l'adresse ! ... Viens, mon garçon. *(Ils sortent.)*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OPHEMON, RENAUD.

OPHEMON.

LA joie naïve de tous ces bons Villageois me fait un plaisir! . . .

REN. Celle d'André sur-tout est bien vive. . .

OPHEM. Cela est tout simple; il a remporté le prix, il est le héros de la fête! . . .

REN. Que vous devez jouir de tout cela! . . . Quel bonheur peut se comparer à celui d'un homme riche & bienfaisant qui vit dans sa Terre!

OPHEM. Ces délicieuses jouissances d'une ame sensible, vous pourrez les goûter dans votre état, mon cher Renaud; conservez cette précieuse humanité; sans elle, le Médecin le plus habille ne remplit qu'imparfaitement ses obligations sacrées. Il doit plaindre les maux qu'il entreprend de guérir; c'est la compassion qui le conduira chez le pauvre dénué de secours; c'est elle qui peut seule lui faire mettre en usage toutes les ressources de son art, & le préserver d'une coupable négligence, ou d'une décourageante dureté; c'est ce tendre mouvement qui

saura lui découvrir les moyens de consoler, de fortifier ses malades, & de ranimer l'espérance au fond d'un cœur abattu par la crainte, & flétri par la tristesse! . . . Quelle profession sublime, lorsqu'elle est dignement exercée! . . . Est-il un dévouement plus héroïque que celui de consacrer ses talens, ses veilles & sa vie à l'humanité souffrante? . . . La charlatannerie, la pédanterie, & une ridicule présomption, n'ont que trop souvent fait mépriser ce noble état! mais un Médecin habile, compatissant, & qui chérit tous ses dévoirs, est sans doute l'objet le plus respectable, & celui qui mérite le mieux la reconnoissance & l'admiration de tous les hommes.

REN. Votre générosité m'a procuré les moyens d'embrasser l'état que je préférois à tout autre, & vos conseils m'apprennent comment je puis m'y distinguer. Croyez, monsieur, que vos leçons & vos bienfaits ne s'effaceront jamais de mon souvenir. . .

OPHEM. Je compte sur votre amitié, mon cher Renaud; & le plaisir que j'éprouverai en vous retrouvant à Paris, adoucira beaucoup le regret que j'aurai de quitter cette agréable retraite.

REN. Vous partirez sur la fin de l'automne?

OPHEM. Oui, & certainement je ne puis faire un plus grand sacrifice à mon fils; car c'est pour lui seul que je me décide à renoncer aux douceurs d'une vie si douce & si

tranquille. Sa première jeunesse s'est écoulée loin du tumulte & de la corruption; mais avec la fortune qu'il doit avoir, il est impossible qu'il ne vive pas un jour dans le grand monde: il faut donc le lui faire connoître; je veux du moins observer sa conduite, lui servir de guide dans les premiers momens de son début, & lui choisir une femme estimable. Je suis vieux; si je différois plus long-tems je ne pourrois plus peut-être exécuter des projets qui me sont si chers. Voilà, mon ami, les raisons qui m'empêchent de différer mon départ.

REN. Il me semble que Monsieur votre fils est affligé de cette prompte résolution. . .

OPHEM. Je le crois: il a les vertus & les goûts simples qui font aimer la campagne. Mais d'ailleurs, je soupçonne qu'une cause secrette contribue encore à l'attacher ici.

REN. J'ai la même idée, je vous l'avoue; & Collette est si singulièrement jolie!

OPHEM. Je suis persuadé qu'il en est amoureux. . .

REN. Et je ne doute pas que le Chevalier ne soit son rival, ou ne le devienne; car il m'a paru tout-à-l'heure extrêmement frappé de la figure de cette jeune fille. . .

OPHEM. J'entends mon fils; je veux absolument m'expliquer avec lui.

REN. Oui; le voici. . . Je vous laisse. . .

(Ils sort.)

OPHEM. Verceil est sincère; je suis sûr

qu'il répondra sans déguisement à toutes mes questions.

SCENE II.

OPHEMON, VERCEIL.

OPHEMON.

APPROCHEZ, mon fils. Je desire m'entretenir avec vous, & profiter du moment où nous sommes seuls. D'abord, dites-moi ce que vous pensez du Chevalier? les bontés & l'amitié de son respectable oncle pour moi, formèrent entre ce jeune homme & vous une liaison sur la solidité de laquelle je n'ai jamais compté; & vous voyez, Verceil, que je ne me trompois pas. . .

VER. Il est vrai, mon père, que le Chevalier est absolument changé pour moi. Au lieu de cette confiance, de cette amitié qu'il me temoignoit, je ne trouve plus en lui que de la morgue, de la froideur, & un air de moquerie ou de protection qui me blesse & me glace.

OPHEM. Le Chevalier n'a point de caractère; il a peu d'esprit, & toute la puérile vanité des gens bornés; je vous l'avois prédit, qu'il rougiroit un jour d'avoir donné le

titre de son ami intime à un homme sans naissance. Il vous le fait sentir, il vous afflige, & vous humilie peut-être ; voilà, mon fils, l'inconvénient de s'attacher aux personnes d'un rang au-dessus du nôtre, quand elles n'ont pas les qualités & l'esprit qui peuvent seuls nous empêcher de craindre les caprices & l'inconstance d'un méprisable & frivole orgueil.

VER. Assurément, mon père, grâce aux principes que je vous dois, je suis bien certain de ne jamais rougir de ma naissance ; cependant, je ne pourrois supporter le dédain, tel injuste qu'en fut la cause. Dois-je donc, pour l'éviter, m'imposer la loi de ne vivre jamais qu'avec de gens de mon état ?

OPHEM. Non. Toute personne estimable qui vous accueillera, méritera d'être recherchée par vous, tel que soit son rang. N'oubliez jamais que vous êtes le fils d'un marchand, que vous ne devez votre fortune qu'à un concours inoui de circonstances heureuses : soyez modeste, ayez une maison agréable & un bon souper : mais n'affichez ni le faste, ni la magnificence ; si votre opulence paroît vous enivrer, elle vous rendra ridicule & méprisable. A l'égard de votre conduite avec les gens de qualité, j'ai surtout une chose à vous prescrire ; c'est de les traiter toujours avec la plus exacte politesse : voilà le seul moyen de meriter leurs égards ; trop d'aisance & de liberté, loin de vous élever jusqu'à eux, vous feroit bientôt sentir la

distance que vous auriez cru rapprocher, en vous attirant de leur part une sorte de familiarité grossière à laquelle vous ne pourriez répondre, sans vous oublier tout-à-fait, & sans les offenser.

VER. Je sens, mon père, combien la modération & la simplicité sont des qualités nécessaires, sur-tout dans ma situation; vous daignerez toujours être mon guide, & je me flatte qu'avec de telles instructions, je ne pourrai jamais m'égarer. Mais je suis bien jeune, je n'ai que dix-huit ans; la première vertu de mon âge, vous me l'avez dit souvent, c'est la méfiance de soi-même: celle-là seule peut nous conserver toutes les autres... Pourquoi m'exposer sitôt aux dangers du monde?... avant que ma raison soit entièrement perfectionnée?..

OPHEM. Ces modestes craintes font honneur à votre caractère; mais sont-ce là, mon fils, les seuls motifs du regret que vous éprouvez de quitter la Champagne?... Pourquoi rougissez-vous?...

VER. Je me plais ici, mon père, je l'avoue...

OPHEM. On prétend (& j'ai peine à le croire) que Collette sur-tout vous y attache. ...J'ai trop bonne opinion de vos mœurs & de votre probité, pour pouvoir me persuader facilement que vous ayez l'infâme projet de séduire une jeune fille modeste & vertueuse, & de déshonorer une honnête famille; vous le fils du Seigneur

de ces respectables gens ; vous, fait pour être leur protecteur, & pour donner l'exemple ici ! ....

VER. Hélas, je n'ai point de projet. . . Je respecte son innocence. . . mais je n'ai pu résister, j'en conviens, aux charmes séduisans de sa figure. . .

OPHEM. Comment la raison n'a-t-elle pas triomphé d'une fantaisie coupable, qui ne peut que vous avilir ? . . .

VER. M'avilir ? . . . Et pourquoi ? . . . Les vertus & la beauté ne justifient-elles pas l'amour ? . . .

OPHEM. Quoi donc ? Formeriez-vous le dessein d'épouser Collette ?

VER. Je vous le répète, mon père, je n'ai point de projet. . . Mais enfin nulle distance réelle ne se trouve entre Collette & moi. Un Bourgeois pourroit-il se déshonorer en épousant la fille d'un honnête Laboureur ? . . . Elle est belle, elle est sage ; si je l'aime, si j'en suis aimé, quelle cause aux yeux de la raison la rendroit indigne de moi ?

OPHEM. Son défaut d'éducation. . . Et voilà l'inégalité la plus remarquable & la plus réelle qui puisse exister entre les hommes. Nous devons respecter les distinctions établies dans la société ; c'est l'orgueil plutôt que la philosophie qui les dédaigne ; le vrai Sage les reconnoît toutes, il est ami de l'ordre, observateur exact des bienséances, & jamais il ne paroîtra mépriser les droits de la naissance & du rang. Je sais

bien que la noblesse n'est qu'un avantage d'opinion; aussi n'exige-t-elle de moi qu'un hommage extérieur, une vaine formule aussi frivole qu'elle; mais la supériorité véritable qui subjugue l'estime, imprime le respect, est celle que peuvent donner l'esprit, l'instruction, & les talens, une bonne éducation enfin qui rapproche les distances les plus éloignées, par l'attrait de la conversation, lien le plus doux & le plus utile qui puisse réunir les hommes. Cet avantage, que vous possédez, mon fils, & qui n'est ni de mode, ni de convention, vous assure celui d'être admis par-tout, &, préjugés à part, vous rend l'égal de tout être pensant & raisonnable. Vous voyez donc quelle disproportion réelle existe entre vous & Collette? . . . Dites-moi, choisiriez-vous pour votre confident & votre ami, un homme de la plus profonde ignorance, dénué d'instruction, de lumières, & grossier par son langage comme par ses manières? Non, sans doute. Et pensez vous que le choix d'une femme soit moins important? Elle, destinée à ne jamais vous quitter; elle, dont les vices ou les vertus causeront votre déshonneur ou feront votre gloire; elle enfin, qui doit élever vos enfans? . . . Malheur à celui qui, pour former cette chaîne éternelle & respectable, ne considère que les charmes passagers de la figure! le repentir le plus amer & le juste mépris du monde, le puniront bientôt d'une si cou-

pable folie! . . . Mais on vient nous interrompre; nous reprendrons cet entretien.

SCENE III.

OPHEMON, VERCEIL, PICARD.

PICARD (*à Ophémon.*)

MONSIEUR, le bon-homme Eustache demande à vous parler.

OPHEM. Que me veut-il?

PIC. Je n'en sais rien, monsieur, mais il a l'air bien triste: & je viens de rencontrer tout à l'heure Collette toute en larmes...

OPHEM. Où est Eustache?...

PIC. Sur la terrasse...

OPHEM. Allons, j'y vas... (*Il sort.*)

SCENE IV.

VERCEIL, PICARD.

VERCEIL.

ECOUTEZ, Picard...Collette vous a-t-elle parlé?...

PIC. Oh, oui... Je suis son confident...

VER. Comment!... Eh bien? ... que vous a-t-elle dit?... Pourquoi pleuroit-elle?

PIC. Ah ! cela, je l'ignore ; elle n'a jamais voulu m'apprendre la cause de son chagrin.

VER. Mais ses confidences ? . . .

PIC. Vous y êtes plus intéressé que vous ne pensez, monsieur. . .

VER. *(troublé.)* Que voulez-vous dire ? . . .

PIC. Vraiment oui ; elle ne m'a tout avoué que parce qu'elle sait que vous avez des bontés pour moi, & que je lui ai promis ma protection. . .

VER. *(vivement.)* Achevez donc, Picard...

PIC. Je vas vous conter des folies. . . La pauvre fille a la tête tournée. . . Quoique çà, elle est innocente & simple comme l'enfant qui vient de naître. . .

VER. *(avec impatience.)* Mais au fait. . .

PIC. Eh bien, c'est que son petit cœur s'est donné. . .

VER. *(tres-ému.)* Elle aime ? . . .

PIC. Oh, si vous saviez comme elle a rougi pour convenir de cela ! . . . Comme elle tortilloit son tablier avec une petite moue plus gentille ! . . . les yeux baissés, & des grosses larmes qu'on voyoit reluire à travers ses grandes paupières noires. . . Je ne l'ai jamais trouvée si jolie ! . . . elle étoit à peindre. . .

VER. Et vous a-t-elle nommé. . . celui ? . . .

PIC. Nommé ! . . . Oh, elle n'auroit pas prononcé ce nom-là pour un Royaume. . . Je l'interrogeois, & elle répondoit seulement de tems en tems, entre ses dents, & bien

bas : *Oui, monsieur Picard. . . C'est vrai, monsieur Picard. . . En vous remerciant, monsieur Picard. . .*

VER. Enfin. . .

PIC. Enfin, monsieur, vous voulez connoître l'amoureux, n'est-ce pas ? . . . Ma foi, elle n'est pas de mauvais goût. . . C'est le jeune André. . .

VER. André ! . . .

PIC. Justement, celui qui a gagné le prix aujourd'hui, un grand gaillard bien découplé, & le plus joli garçon du village ; d'ailleurs, bon enfant, bien sage, bien rangé. . . n'allant jamais au cabaret, travaillant du matin au soir pour faire vivre une vieille grand'mère & deux sœurs qui sont à sa charge, & auxquelles il donne tout ce qu'il gagne ; avec cela toujours de belle humeur, & aimant Collette de toute son ame.

VER. *(sortant d'une profonde rêverie).* Vous êtes sûr qu'elle aime André ?

PIC. Oh, pardi, très-sûr. . . . & elle se flatte, monsieur, ainsi qu'André, que vous voudrez bien protéger leurs amours. . .

VER. J'entends le Chevalier ; allez Picard, & dites à Collette que je m'occuperai du soin de son bonheur. . .

PIC. Grand merci, monsieur, je m'en vais porter cette joyeuse nouvelle à nos amoureux. . . *(Il sort.)*

VER. *(seul)* Elle aime André ! un paysan ! . . . Elle pleuroit, dit Picard ! . . . André, sans effort, a gagné son cœur, tandis

que mes soins n'étoient pas même remarqués ! . . . Ah, je le vois; sans la conformité des esprits, l'amour ne peut exister ! . . . Moi-même je m'abusois sur mes sentimens ! . . . Heureux de reconnoître une si dangereuse erreur avant qu'elle ait pu m'égarer ! . . .

SCENE V.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

AH, Verceil, je vous cherchois. . . Je me suis occupé de vous depuis que je vous ai quitté . . . J'ai vu Collette, je lui ai expliqué le projet que j'ai formé pour la faire venir à Paris ; mais il faudra que vous lui parliez, car cette petite fille est aussi simple & aussi niaise qu'elle est jolie, &. . .

VER. Laissons cela, je vous en prie, je ne pense plus à Collette ; mon père m'a fait sentir les inconvéniens de cette coupable fantaisie, & j'y renonce de très-bonne foi. . .

LE CHEV. Réellement ? . . .

VER. Rien n'est plus vrai. . .

LE CHEV. Eh bien, dans ce cas, Collette ne viendra à Paris que pour moi, & je me charge de la consoler de votre changement. . .

VER. Son père, soyez-en sûr, ne consentira point à son départ. . .

LE CHEV. Je compte bien aussi me passer de son consentement. . .

VER. Quoi, prétendez-vous enlever Collette? . . .

LE CHEV. *Enlever,* vous me faites rire. . . ce mot ne peut s'appliquer à une petite créature de cet état. . . On enlève une fille de qualité, mais on *emmène* une paysanne. . .

VER. Fort bien; selon vous, la violence change de nom lorsqu'elle n'est employée que contre le foible? . . . J'avoue que dans ce cas précisément, il me semble que cet abus de la force, & cet espoir de l'impunité, lui donnent un caractère de bassesse, qui en augmente l'atrocité. . .

LE CHEV. Vous prenez tout au tragique. . . . Collette n'est point faite pour vivre dans une chaumière; je veux la produire & faire sa fortune; sont-ce là de si grands crimes? . . . D'ailleurs, par les mesures que je prendrai, son père n'aura plus de droit sur elle; je la ferai inscrire à l'Opéra en qualité de danseuse. . .

VER. Danseuse; . . . Collette! . . . Mais c'est une plaisanterie? comment la recevroit-on? . . . Elle ne sait pas danser. . .

LE CHEV. N'importe, cela se fait tous les jours; c'est un moyen très-ingénieux qu'on a trouvé, pour soustraire une jolie fille à un autorité fantasque de parens obseurs. . . un bon Bourgeois trouveroit bien

moyen de se remettre en possession de ses droits: mais cette possibilité existe-t-elle pour un pauvre rustre, aussi ignorant que grossier, & relégué pour toujours au fond de sa cabane?...

VER. Non, je ne puis croire que vous me parliez sérieusement.

LE CHEV. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaisante point... Cet usage de faire inscrire à l'Opéra des petites filles qui ne savent point danser, est parfaitement établi, & cela, comme je vous le disois, dans la vue de les délivrer des poursuites de leurs parens. Moi, qui vous parle, j'ai fait recevoir deux danseuses qui n'ont jamais fait deux pas de rigodon dans toute leur vie: l'une est la fille d'une laitière, l'autre d'une loueuse de chaises.... toutes deux âgées de quinze ans, & très-jolies, quoique cependant moins fraîches & moins piquantes que Collette...

VER. Et quoi, le Gouvernement souffriroit que le vice & la rébellion filiale eussent un asyle assuré, un réfuge impénétrable à l'autorité paternelle? Une jeune infortunée de quinze ans, une enfant égarée par un infâme séducteur, s'y laissera conduire, & sa malheureuse mère ne pourra l'en arracher?... Non, s'il est vrai qu'un abus si vil & si honteux puisse exister, il est trop révoltant, il viole trop évidemment les droits les plus sacrés de la nature, pour n'être pas reprimé tôt ou tard.

LE CHEV. Vous oubliez, sans doute, *M. de Verceil*, que cette énergique déclamation m'attaque personnellement : il est vrai que tout ce *pathos* n'est fait ni pour me choquer, ni pour me convertir ; mais, par l'intérêt que je vous conserve, j'aime à croire que l'usage du monde vous ôtera cette pédanterie de collége, & vous rendra plus mesuré dans vos discours.

VER. Trop de chaleur a pu m'emporter ; j'apprendrai, peut-être, à ne pas m'y livrer impunément ; mais je conserverai, je l'espère, le sentiment qui me l'inspire.

LE CHEV. Il faut sur-tout acquérir une connoissance qui pourra vous tenir lieu de beaucoup d'autres, & vous épargner quelques fâcheux désagrémens. . . . Apprenez donc à ne point oublier à qui vous parlez . . . & qui vous êtes.

VER. Je m'en souviens toujours, & n'en rougis jamais. Je suis le fils d'un Marchand, qui par ses talens, ses travaux, & sa probité, à su acquérir une fortune considérable, & dont la modération, la bienfaisance, ont mérité l'estime publique, & même ont anéanti cette envie secrette & basse que trop souvent la Noblesse orgueilleuse & pauvre porte au bonheur d'un parvenu. Ainsi, monsieur, quand le ressentiment & la colère ne me reprocheront que ma naissance, je serai à l'abri de leurs insultes, & de toute humiliation. Le sang qui m'a donné la vie, n'est pas illustre, mais il est pur, du moins ; il a transmis

dans mon cœur le goût des mœurs, l'amour de la vertu, & l'horreur du vice & des mauvais principes.

LE CHEV. Ah çà, *M. de Verceil,* ceci devient trop plaisant, trop comique, pour que je puisse m'en fâcher. . .Vous avez une *abondance* & une emphase véritablement surprenantes! Je ne suis pas de votre force, à beaucoup près; mais je vous avoue bonnement que je ne me ressouviens pas d'un mot de vos longues tirades, si ce n'est que vous avez *le sang pur,* & une invincible horreur, & une extrême compassion pour les jolies danseuses de quinze ans. . . *ces jeunes infortunées,* comme vous les appelez! . . . Cela est charmant! ... charmant! ... Parbleu, vous aurez un prodigieux succès à Paris, avec ce ton-là; que de réformes vous allez faire! . . . Il n'y aura plus de *jeunes infortunées,* je prévois cela; nous autres pervertis, nous serons baffoués, chassés honteusement. . . Pour ma part, je suis déjà battu d'une rude manière. . . Le parti de la retraite est le seul qui me reste; aussi prudemment je vais le prendre...Adieu, mon cher Verceil, sans rancune, je vous assure; car vous m'avez donné une trop bonne histoire à conter, pour ne pas vous pardonner la singularité de la chose. . . *(Il fait quelques pas pour s'en aller.)*

VER. (*à part.*) Comment cette froide & puérile ironie a-t-elle jamais pu paroître mordante ou spirituelle?

SCENE VI.

OPHEMON, LE CHEVALIER, VERCEIL.

OPHEMON (*arrêtant le Chevalier.*)

DE grâce, M. le Chevalier, ayez la bonté de m'accorder un moment d'entretien.

LE CHEV. De quoi s'agit-il, M. Ophémon ?

OPH. D'une chose dont je ne prendrois pas la liberté de vous parler, si mon fils n'y sembloit intéressé. Mon fermier Eustache vient de me dire que vous aviez proposé à Collette de l'emmener à Paris, & de la faire entrer à l'Opéra, en ajoutant que mon fils vous avoit prié de vous mêler de cette affaire....

VER. Moi, mon père? Je me flatte que vous n'en croyez rien. M. le Chevalier a fait cette étrange proposition sans me consulter ; je ne lui ai pas caché, lorsqu'il me l'a communiqué, mes sentimens à cet égard.

LE CHEV. (*embarrassé*). Je vous proteste que je n'ai compté faire qu'une plaisanterie ! ... Il est inoui que cette petite fille ait pris l'allarme sur un mot que je lui ai dit en passant... de gaieté... de légéreté... je n'ai pas mis la moindre importance à tout cela ... & même avec vous, Verceil, tout-à-l'heure, je m'amusois à vous tourmenter ; mais, au

vrai, ce n'étoit qu'un badinage. . . je vous le jure ; car au fond, je pense absolument comme vous. Je vous prie, M. Ophémon, rassurez Collette & son père sur mes prétendus mauvais desseins. Adieu, M. Ophémon, je reviendrai avant mon départ, savoir de vos nouvelles. . . . . Verceil, nous chasserons ensemble, au moins une fois, j'espère. . . . *(Il fait quelques pas, Ophémon veut le reconduire.)* Eh bien, vous moquez-vous ? de grâce, ne prenez pas garde à moi ; entre amis & voisins, les complimens doivent être bannis. . . . Adieu, mon cher Verceil. *(Il sort.)*

SCENE VII, *& dernière.*

OPHEMON, VERCEIL.

VERCEIL.

ENFIN, du moins il sent ses torts, puisqu'il voudroit les désavouer ; c'est votre présence respectable, mon père, qui l'en a fait rougir ; je suis fâché que vous ne lui ayez pas fait une petite leçon.

OPH. Elle auroit été déplacée. A ceux qui ne nous sont rien, nous n'en devons donner que par notre exemple.

VER. Mais, mon père, oserois-je vous demander si Collette a pensé que la proposition du Chevalier vint de moi ?

OPH. Non, ni elle, ni son père ne l'ont pu croire, d'autant mieux que le Chevalier n'a parlé que pour son compte, & ne vous a nommé qu'à la fin de l'entretien, & sans dire que vous fussiez amoureux de Collette. Cette jeune fille a reçu sa proposition avec les larmes de l'innocence outragée & le plus grand mépris ; & au même instant elle a tout avoué à son père. . .

VER. J'ai découvert qu'elle aime André ; permettez-moi, mon père, de donner au jeune homme deux mille écus, afin qu'Eustache consente à leur union.

OPH. (*embrassant son fils.*) Je vous reconnois, mon fils ! . . . Vous ne pouvez faire une plus digne action, & vous en serez récompensé par le bonheur de deux honnêtes familles. . . . & par la douce satisfaction que cette générosité fait éprouver à votre heureux père. . . . . J'y veux participer ; je me charge du trousseau de la mariée, & des frais de la noce. Allons leur annoncer ces bonnes nouvelles ; ils sont encore tous rassemblés dans les jardins où l'on danse ; venez, mon cher fils.

(Ils sortent.)

FIN.

LE PORTRAIT;

ou,

LES RIVAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES

PERSONNAGES.

Madame DUCHEMIN.

DELPHINE, *Fille de Madame Duchemin.*

OPHEMON.

VERCEIL, *Fils d'Ophémon.*

CLEANTE, *Ami de Madame Duchemin & d'Ophémon.*

Le Marquis de LIMOURS, *Ami de Verceil, & amoureux de Delphine.*

FANCHON, *Servante de Madame Duchemin.*

La Scène est à Paris, chez Madame Duchemin.

LE PORTRAIT.

... Ma chi può mai, si ben dissimular gli affetti sui
Che gli asconda per sempre occhi altrui * ?
Catone Metastase.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represénte un Salon.

OPHEMON, CLEANTE, FANCHON.

OPHEMON (*à Fanchon.*)

MADAME Duchemin & sa fille sont sorties ?

FAN. Oui, monsieur : y a déjà autour d'une heure, ainsi a seront bientôt de retour.

CLE. Mademoiselle Delphine n'est-elle pas allée chez Madame la vicomtesse de Germeuil ?

* Mais qui peut dissimuler assez bien ses affections, pour les cacher toujours aux yeux des autres ?

FAN. Justement; & Dieu merci, c'est aujourd'hui la dernière séance. . . . c'te Dame-là a ben fait endêver mameselle Delphine toujours... V'là la troisième fois qu'a fait recommencer son portrait; car a n'a pas voulu des deux premiers, parce qu'ils étoient ressemblans comme deux gouttes d'eau. Vous la connoissez, M. Cléante?...

CLE. Madame de Germeuil? Oui. Je l'ai vue peindre ici la première fois.

FAN. Eh ben, a disoit toujours: *Les yeux sont trop petits, la bouche trop grande, le teint trop brun...* Ma fine, pour c'te fois-ci, alle est ben-aise; car mameselle Delphine l'a fait si blanche & si jolie, que personne au monde ne la reconnoît. Et v'là ce qui contente les Dames. C'est une drôle de fantaisie qu'alles ont là...Mais, messieurs, excusez . . . n'y a-t-il pu rien pour vot' service?

CLE. Non, Mademoiselle Fanchon; en vous remerciant, *(Fanchon sort.)*

SCENE II.

OPHEMON, CLEANTE.

OPHEMON *(regardant à sa montre).*

JE suis étonné que mon fils ne soit pas encore arrivé, il est midi. . .

CLE. Delphine doit le peindre? . . .

OPH. Oui; & j'imagine que cette première séance pourra peut-être m'éclaircir plus d'un doute...

CLE. Comment?...

OPH. Vous, mon cher Cléante, qui logez dans cette maison depuis dix ans; vous, le voisin & l'ami de madame Duchemin, & de sa charmante fille, se pourroit-il que vous n'eussiez pas observé des choses dont je suis moi-même si vivement frappé?

CLE. Quoi! soupçonneriez-vous Verceil d'éprouver pour Delphine un sentiment trop tendre?

OPH. Vous-même, qu'en pensez-vous?

CLE. Mais, depuis quelque tems, depuis trois mois sur-tout, il est bien triste & bien rêveur!... & Delphine est si intéressante, elle a tant de vertus, de grâces, de talens... Cependant votre fils pourroit-il se résoudre à devenir le rival du marquis de Limours, de son ami intime?...

OPH. Cette passion indigne de celle qui l'inspiroit, ne fut qu'un égarement coupable...

CLE. Il est vrai; le Marquis, sensible & généreux, mais impérieux & violent, osa d'abord concevoir d'injurieuses espérances; il outragea le vertueux objet qu'il adoroit; il s'attira son mépris & sa haine, & l'accès de cette maison lui fut interdit. Ensuite, il crut long-tems que le dépit, les préjugés, & l'orgeuil pourroient triompher de l'amour; cependant vous savez que, dégoûté de la

dissipation & des plaisirs, plongé dans la plus profonde mélancolie, il fuit le monde, & ne se plaît qu'avec Verceil; cette conduite semble prouver qu'il aime encore Delphine. La réflexion & le tems guérissent d'une fantaisie, mais rendent plus profonde encore la vive impression d'une passion véritable; & Verceil, le confident du Marquis, Verceil, son unique ami depuis cinq ans, Verceil enfin, si généreux, si noble, si délicat, la trahiroit en secret, & seroit son rival? . . . Non, je ne puis le croire. . .

OPH. Il m'est doux mon cher Cléante, de vous voir une telle opinion de mon fils; & je me flatte qu'en effet il la justifie. Malgré la distance extrême qui séparoit Verceil (le fils d'un marchand retiré) & le Marquis de Limours, la conformité d'esprit & d'éducation a su former entr'eux une amitié d'autant plus solide, qu'elle ne fut l'effet ni du hasard, ni des frivoles convenances de la société, mais de l'estime & de la sympathie. Mon fils a pour le Marquis l'attachement le plus sincère & le plus tendre, il n'y a point de sacrifices qu'il ne lui fît sans hésiter; mais enfin, Delphine ne peut jamais être unie au Marquis. Mon fils, pour la gloire même de son ami, doit l'exhorter à triompher d'une passion que la raison condamne, & que tôt ou tard elle éteindra. Avec cette opinion, Verceil ne seroit-il pas excusable, si, malgré lui, sans doute, il aimoit Delphine en secret? Ce sentiment

n'est qu'une foiblesse dans le Marquis ; mais mon fils peut s'y livrer sans blesser ni les bienséances, ni les préjugés. . .

Cle. Vous m'étonnez, je l'avoue. Delphine, il est vrai. doit le jour à d'honnêtes parens ; elle étoit même née pour jouir d'un sort plus heureux : elle a reçu l'éducation la plus distinguée : cependant de funestes revers l'ont plongée dans la misère, elle n'a rien ; son talent pour la peinture est devenu son unique ressource ; & votre fils aura cent mille livres de rente ! . . .

Oph. En pourra-t-il mieux jouir qu'en les offrant à la vertueuse indigence, à la beauté ornée encore par tout le charme des talens ? . . .C'est au hasard que je dois la grande partie d'une fortune dont la moitié auroit été plus que suffisante pour satisfaire tous mes desirs : il y a vingt ans que j'ai renoncé au négoce, aux entreprises ; j'ai su m'arrêter & borner mon ambition, de tous les mérites, le plus rare peut-être dans les gens de mon état, favorisés de la fortune. Si les richesses eussent ouvert mon ame aux desirs insatiables, elles m'auroient enlevé ce bonheur si pur dont je jouis, la paix intérieure, doux & précieux fruit de la modération, inestimable bien qui nous préserve à jamais des égaremens honteux de la cupidité, & de l'humiliante ivresse que peut causer un sort brillant & prospère. J'ai cent mille livres de rentes, que me reste-t-il donc à souhaiter pour Verceil ? une alliance !

Un riche Bourgeois, en épousant une fille de qualité, hasarde son bonheur & n'ajoute rien à sa considération personnelle. . . Ainsi la femme qu'au fond du cœur je desirerois à mon fils, seroit une jeune personne d'une naissance assortie à la sienne, distinguée par ses vertus, ses grâces, ses talens, & qu'une situation malheureuse rendroit plus intéressante encore. . . Quelle félicité de pouvoir à la fois tirer de l'obscurité le mérite inconnu, soustraire l'innocence aux entreprises du vice, & récompenser les vertus, en unissant sa destinée à celle d'une compagne aimable, dont la juste reconnoissance seroit le sûr garant d'une tendresse vive & durable ! . . .

CLE. De tels sentimens vous rendent bien digne de cette considération & de cette estime universelles qui vous sont accordées ! . . . Ah, Delphine, en effet, est la femme que vous cherchez, &, sans doute, elle vous intéresseroit encore mille fois davantage, si vous la connoissiez comme moi...

OPH. Depuis un an, je l'étudie avec soin, & je suis également charmé de son caractère & de son esprit ; la noblesse, la sensibilité qui la distinguent, son tendre respect pour sa mère, sa douceur, son égalité, toutes ses vertus enfin me sont connues ; une seule chose m'arrête dans mes projets.

CLE. Quoi ? la passion du Marquis ? . . .

OPH. Non, car je suis sûr qu'il y renoncera ; mais je voudrois, avant de me déclarer, avoir la certitude que Delphine préfé-

reroit mon fils à tout autre; & j'avoue que toutes mes observations ont été vaines jusqu'ici. . . Cependant quelquefois j'ai cru remarquer que les regards de Verceil embarrassoient Delphine; je l'ai vue souvent rougir en lui parlant; mais peut-être ai-je pris l'aimable timidité de la modestie, pour le trouble involontaire de l'amour. . . Je voudrois des signes moins équivoques, plus certains. . . Enfin, j'ai imaginé de lui faire peindre mon fils: si elle l'aime, pourra-t-elle soutenir cette épreuve sans se trahir? Obligée de le fixer pendant une heure, ses yeux ne décéleront-ils dans aucun moment le sentiment de son ame? . . .

CLE. J'en conviens, votre idée me paroît excellente; & si vous n'aviez pas d'aussi bons desseins, je trouverois cette invention aussi perfide qui ingénieuse. Mais dites-moi, vous croyez que Verceil aime Delphine: & pensez-vous qu'il soit sans espérance? . . .

OPH. Verceil, absolument dénué de toute espèce de présomption, est aussi timide que sensible; ainsi quand le plus tendre retour lui seroit accordé, à moins d'un aveu positif, je crois qu'il ne s'en flatteroit pas. Cependant, il seroit possible que quelques circonstances particulières l'eussent éclairé sur les sentimens de Delphine, & c'est ce que vous pourriez découvrir mieux que moi: il a de la confiance en vous; il sait d'ailleurs, qu'ayant vu naître Delphine, vous avez pour elle la tendresse d'un père; & sans

doute, s'il ose ouvrir son cœur, il vous sera facile d'en pénétrer tous les secrets.

CLE. Eh bien, je le questionnerai dès aujourd'hui, je vous le promets, si j'en puis trouver l'occasion. . . N'entends-je pas sa voix ? . . .

OPH. Oui, c'est lui ; puisque Delphine n'est point encore rentrée, profitez de ce moment, parlez-lui ; je vais vous attendre dans votre appartement ; vous reviendrez m'y trouver. . .

CLE. Fort bien ; mais sortez donc par le petit cabinet, afin de ne point rencontrer Verceil. . .

OPH. Adieu, je vous laisse . . . car il vient. . . *(Il sort.)*

CLE. *(seul).* Oh, il cause avec Fanchon, cela peut durer long-tems ; Fanchon n'est pas fille à laisser échapper une occasion de parler. . . Ah, cependant le voici.

SCENE III.

CLEANTE, VERCEIL.

VERCEIL.

MON père n'est point ici ?

CLE. Il avoit affaire, il est sorti ; mais il reviendra pour assister à la première séance de votre Portrait.

VER. Monsieur, avez vous vu madame Duchemin aujourd'hui ?

CLE. Oui, ce matin, un moment. . .

VER. Quelle estimable personne que madame Duchemin ! . . . si bonne, si tendre mère ! . . .

CLE. D'autant plus respectable, que son indigence n'est que l'effet de sa probité. Elle n'étoit point engagée à payer les dettes que son mari a laissées en mourant ; mais elle a voulu les acquitter toutes. . . Accoutumée à l'aisance, elle a su se faire à sa pauvreté, & la supporter avec autant de courage que de noblesse. . . Je vois, mon cher Verceil, combien vous êtes compatissant ; ce détail vous émeut, & vous touche. . .

VER. Je ne m'en défends pas. Pourquoi cacheroit-on l'intérêt si tendre que doit inspirer la vertu malheureuse ? Oui, je l'avoue, j'en fais gloire, j'ai pour madame Duchemin le respect & l'attachement, le plus vrai. . . il n'y a rien que je ne fisse pour le lui prouver. . .

CLE. Et Delphine ? . . . . vous ne m'en parlez point. . . N'êtes-vous sensible qu'aux vertus de la mère ? . . . Celles de la fille n'ont-elles fait aucune impression sur vous ? . . . Comme vous rougissez ! . . . Cette question est donc bien embarrassante ? . . .

VER. L'intention qu'on suppose, embarrasse souvent plus que la vérité. . . Je devine votre pensée. . . & je m'afflige d'être soupçonné par vous de pouvoir trahir l'amitié. . .

CLE. Quoi ! voulez-vous parler du Marquis ? Mais sa passion n'est qu'un outrage pour Delphine. . .

VER. Et si l'amour enfin l'emportoit sur les préjugés ? . . .

CLE. Comment ! il pourroit concevoir le projet d'épouser Delphine ? . . . Il se résoudroit à braver ainsi l'opinion publique, le ressentiment de sa famille ? . . .

VER. Delphine elle-même obtiendra son pardon : qui pourra la connoître, & ne pas excuser les fautes qu'elle aura fait commettre ! . . .

CLE. Mais si Delphine, insensible à l'ambition, préféroit peut-être au Marquis un autre objet plus aimable à ses yeux ? . . .

VER. *(vivement.)* Que dites-vous ? . . . Comment ! . . . Seriez-vous informé ? . . . Vous auroit-elle appris ? . . .

CLE. Non, je ne sais rien. J'ignore absolument les dispositions de son cœur. . .

VER. *(à part).* Hélas ! quelle étoit mon erreur & ma folle présomption ! . . . J'ai pu croire un instant. . . Ah, malheureux ! . . .

CLE. Vous pensez donc que le Marquis, avec des sentimens dignes d'elle, pourroit parvenir à lui plaire ? . . .

VER. Eh, ne mérite-t-il pas d'être aimé ! ... Vertus, instruction, agrémens, naissance, fortune, il réunit tout. . . Son ame est aussi noble, aussi généreuse que celle même de Delphine ; il a l'esprit délicat & cultivé de Delphine, il a presque tous ses talens. . . En-

fin, Delphine & lui semblent formés l'un pour l'autre... En dépit du caprice & de l'injustice du hasard & de la fortune qui les séparent, tant de conformité dans des avantages si rares & si réels, fait disparoître une inégalité chimérique, & doit tôt ou tard les rapprocher & les réunir à jamais.

SCENE IV.

CLEANTE, VERCEIL, FANCHON.

FANCHON *(apportant un chevalet).*

MESSIEURS, avec votre permission... faut que j'arrange tout cet attirail-là...

CLE. Oui, Fanchon, disposez tout pour la séance...Adieu, Verceil. Je vais un moment chez moi... *(A part.)* Allons retrouver Ophémon, & lui rendre compte de cet entretien. *(Il sort.)*

SCENE V.

VERCEIL, FANCHON.

VERCEIL *(à part).*

COMMENT aurai-je la force de m'acquitter de cette cruelle commission! ... Il veut la revoir, lui parler... Elle y con-

sentira facilement; elle l'aime en secret, j'en suis sûr. . . Ah, Ciel ! . . .

FAN. *(arrangeant toujours le chevalet, la toile, les couleurs).* Monsieur, sans trop de curiosité. . . c'est monsieur qui va faire tirer son portrait ? . . .

VER. Oui, ma chère Fanchon. . .

FAN. Oh, je gage que mameselle Delphine vous attrapera au parfait. . .

VER. Elle peint si bien ! . . . N'a-t-elle jamais fait son portrait ?

FAN. Pardi ! . . .Vous ne savez donc pas ?

VER. Quoi donc ? . . .

FAN. *(se rapprochant, & d'un air de confidence).* Surement a s'est peinte. . .Y falloit qu'a fît une peinture pour une Eglise (car il n'y a qu'un an qu'a travaille en portraits) si ben donc que ne pouvant pas trouver une sainte comme y faut, a pris son propre minois, qu'a mit d'abord sur une petite toile : mais v'là qu'un monsieur ayant reluqué çà dans son cabinet, voulut l'avoir ; & la fille qu'étoit ici avant moi, l'y donna pour je ne sais combien d'argent. . .Oh, mameselle Delphine fut piquée vu vif ; la fille fut renvoyée ; & de cette affaire-là j'ai eu sa place, parce que madame Duchemin me connoissoit ; car je suis la cousine de la sœur de lait de mameselle Delphine. . .V'là l'histoire. . . Oh, j'en ai vu ben d'autres, quoiqu'il n'y ait que huit mois que je suis ici ! . . . A présent mameselle Delphine a des pratiques, çà va mieux ; mais avant qu'a fût connue, tout

ce qu'alle a souffert! . . . Dans la dernière maladie de sa chère mère, par exemple! . . . Jesus! . . . a travailloit jour & nuit pour pouvoir payer le Médecin & le Sirugien: le jour, a peignoit; quand venoit le soir, a copioit de la musique, ou faisoit des broderies que j'allois vendre le lendemain matin. . . .Avec tout çà, toujours aussi douce, aussi tranquille que si de rien n'étoit...*Mameselle*, que je l'y fesois, *vous vous tuerez...Non, non*, fesoit-elle, *c'est pour ma mère, çà ne sauroit me fatiguer*. . .

VER. Quel récit! Quels détails! . . .

FAN. Je crois qu'on frappe. . . C'est elle, surement. . . *(Elle crie)* On y va. . . *(Elle sort en courant)*.

VER. *(seul)*. O Delphine! . . . O fille incomparable! . . . Heureux, mille fois heureux celui qui peut vous offrir un rang, un sort digne de vous! . . . . Mon cœur est oppressé. . . mes larmes coulent malgré moi. . . . Cependant, j'en suis sûr, le bonheur de Delphine pourra me consoler de tout. . . On vient. . . Dieu, c'est elle! . . .

SCENE VI.

VERCEIL, Mad. DUCHEMIN, DELPHINE.

Madame DUCHEMIN.

PARDONNEZ-NOUS, monsieur, de vous avoir fait attendre. . . Mais monsieur

votre père n'est point ici; il est sans doute chez Cléante : j'y vais envoyer.

VER. Auparavant, madame, daignez m'accorder un moment d'entretien. . .

DEL. Dois-je me retirer ? . . .

VER. Non, mademoiselle. . . cette explication doit se faire en votre présence. . .

DEL. *(à part).* Il paroît interdit. . .Que va-t-il nous apprendre. . .

Mad. DUC. Eh bien, monsieur ? . . .

VER. *(à part).* Je tremble. . . *(Haut).* Je suis embarrassé, je l'avoue. . . Je crains votre méfiance. . . votre colère. . .

Mad. DUC. Vous m'étonnez. . . de quoi s'agit-il donc ?

DEL. *(à part).* Que mon trouble est extrême ! . . .

VER. Puis-je me flatter, madame, que mon caractère vous soit connu, & que vous ne douterez ni de ma probité, ni de ma bonne foi ? . . .

DEL. *(à part).* Ah, comment dissimuler la vive émotion de mon cœur !

Mad. DUC. Je suis persuadée que vous justifierez toujours l'opinion que j'ai conçue de votre prudence & de vos sentimens. . . . Ainsi, monsieur, expliquez-vous, je vous en conjure.

VER. Vous connoissez, madame, la sincérité de l'amitié qui m'unit au marquis de Limours. Confident (malgré moi) de ses égaremens, j'ai senti vivement ses torts avec

vous, & je n'ai pu, sans une profonde douleur, voir mon ami s'avilir, en outrageant & méconnoissant la vertu. Depuis longtems banni de votre présence, le mépris l'a puni, mais n'a pu le guérir; quelles armes devoit-il espérer de la raison, contre une passion qu'elle ne pouvoit qu'épurer, mais non détruire. . . Que dis-je, dont elle n'a fait qu'augmenter la violence. . .

DEL. *(à part).* Qu'entends-je, ô Ciel! . . . Ah, combien je me suis abusée! . . .

VER. Enfin, madame, j'ose vous répondre maintenant de la pureté de ses intentions. . . *(A part.)* Je ne puis achever! . . .

Mad. DUC. Un tel changement, en effet, doit nous surprendre! . . .

VER. *(à part, regardant Delphine.)* Delphine! . . . elle rougit! Elle paroît attendrie; ah, je l'avois prévu! . . .

Mad. DUC. *(à Verceil.)* Quels sont ses projets, ses espérances?

VER. Il vous conjure de l'entendre. . . Il vous a écrit, madame; mais vous renvoyez toutes ses lettres sans ses ouvrir. . . & le voyant au désespoir, j'ai consenti à vous parler. . .*(A part.)* Quelle indigne foiblesse! . . . mes pleurs vont me trahir! . . .

Mad. DUC. Parlez, ma fille. . . c'est à vous à répondre. . .

DEL. *(vivement.)* Je n'hésiterai pas. . .*(A Verceil.)* Dites, monsieur, à cet ami qui vous est si cher. . . à cet homme qui m'a si cruellement outragée, que je ne puis ni lui

pardonner, ni le voir... Voilà mes vrais sentimens, & mon irrévocable résolution...

VER. *(à part).* Quelle véhémence, quelle chaleur! ... Ah, c'est-là le langage du dépit, & non celui de l'indifférence! ...

DEL. Et vous, monsieur, je vous en supplie, daignez avoir pour moi l'égard de ne jamais me prononcer son nom.

VER. Je vois, mademoiselle, que vous doutez de sa sincérité; cependant...

DEL. C'en est assez; souffrez que je termine cet entretien; vous demandiez une réponse, je l'ai faite; ayez la bonté, monsieur, de la rendre exactement à votre ami.

VER. Vous ordonnez... je dois obéir... *(A part, en s'en allant).* Hélas, je ne sais que penser, ni démêler ce qui se passe dans mon ame.... *(Il sort.)*

SCENE VII.

Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Madame DUCHEMIN.

TANT de vivacité me surprend, ma fille! ... Pourquoi ce prompt refus? S'il est vrai que ses intentions soient pures, pourquoi du moins ne pas l'écouter? ...

DEL. Non, maman; c'est un nouveau piège, un indigne artifice, soyez-en sûre... Il

semble que cet homme ne soit né que pour m'importuner, me tourmenter ! . . . . Il me devient odieux. . . Je ne puis en entendre parler de sang-froid, j'en conviens. . . Quand cessera-t-il donc de me persécuter !.... Qu'il m'est insupportable ! Que je le hais ! . . .

Mad. Duc. Vous ! connoître la haine, Delphine ? . . . Eh, quoi, cet affreux mouvement est-il fait pour votre ame ? . . . . Mais dans le tems où le Marquis employoit toutes les ressources de son esprit pour vous séduire, vous ne vous vengeâtes que par le dédain ; je ne vis en vous qu'un mépris froid & tranquille. . . . Pourquoi donc aujourd'hui, lorsqu'il vous assure de son repentir, lorsqu'on vous fait entendre qu'il consent à vous élever jusqu'à lui, pourquoi cette agitation, ces transports violens ?....

Del. M'élever jusqu'à lui !...Non, non, jamais. . . .

Mad. Duc. Non, Delphine ! c'est son projet, je n'en doute pas ; après tout, il a vingt-huit ans, il est son maître, il vous aime avec passion ; qui peut l'empêcher de vous épouser ? . . . . . Blessera-t-il l'honneur, en s'unissant à tant de vertus ? ....Oui, le Ciel vous destine à cette brillante fortune, j'en ai l'heureux pressentiment. Mais quoi, Delphine, vous pleurez ! . . . . . Je ne vous comprends pas ! . . .

Del. Non, le bonheur n'est pas fait pour moi ! . . . J'y renonce. . . .

Mad. Duc. Hélas, mon enfant, vous

n'avez en effet connu jusqu'ici que l'infortune, & voilà cependant la première fois que vous me causez le mortel chagrin de vous entendre plaindre de votre destinée.

DEL. Ah, maman! que ma vie s'écoule toujours auprès de vous. . . . que je reste à jamais dans cette obscurité qui me convient; que ma mère m'accorde son indulgence. . . . qu'elle me conserve sa tendresse . . . & je pourrai tout supporter!

Mad. DUC. Dans quel état vous êtes, ma fille! . . . Que signifient donc ces larmes amères, ce trouble affreux qui vous surmonte? . . . Vous le dirai-je, Delphine, je crois que vous vous abusez sur vos sentimens pour le Marquis. . . . . Vous n'osez compter sur sa sincérité, & ce doute produit une inquiétude & des craintes qui ne seroient pas si vives si vous étiez insensible. . . .

DEL. Moi, l'aimer! Ah, Ciel! . . . .

Mad. DUC. Tout me le prouve. Depuis qu'il ne vient plus ici, une tristesse secrette vous dévore, & semble s'accroître chaque jour. . . . Enfin, l'espérance à présent vous est permise. Mais avant cet instant, Delphine, comment avez-vous pu livrer votre ame à une passion si dangereuse; deviez-vous en laisser ignorer les funestes progrès à votre mère, à votre amie? . . . . . Deviez-vous négliger de lui demander des conseils. . . .

DEL. Vos conseils! . . . . Ah, sans doute,

ils me sont chers ; sans eux, je ne pourrois que m'égarer. . . .

Mad. Duc. La timidité seule vous a donc empêchée d'y avoir recours ?

Del. Eh, quel autre motif me feroit mettre des bornes à la confiance que je vous dois ?

Mad. Duc. Ainsi donc, Delphine, vous m'avouez que je ne me trompe point dans mes conjectures, & que le Marquis ne vous est pas indifférent ?

Del. Lui ! . . . Non, non, maman, vous vous abusez. . . . . *(A part)* Ah, comment peut-elle s'y méprendre ! . . .

Mad. Duc. Ce désaveu n'est qu'un caprice. . . . . mais n'en parlons plus ; dans cet instant vous n'êtes point à vous-même : terminons cette conversation, nous la reprendrons ce soir. . . . . Il est tard, allons nous mettre à table ; car puisque Verceil est sorti, vous ne pourrez le peindre qu'après le dîner. Venez, ma fille

Del. *(à part, en s'en allant.)* Un moment de plus, & j'allois tout avouer. *(Elles sortent.)*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DELPHINE, FANCHON.

DELPHINE.

OU sont mes couleurs ?

FAN. Les voici, mademoiselle, ainsi que la toile.

DEL. Cette toile est trop grosse, ces couleurs ne valent rien ; allez dans mon cabinet m'en chercher d'autres.

FAN. Pourtant, c'est avec tout çà que vous avez peint c'te Vicomtesse. . .

DEL. Eh, faites ce que je vous dis. . .

FAN. Ah, j'entends, c'est que vous voulez faire queque chose de pus beau. . . . Ma fine, M. de Verceil en vaut la peine, il a une physionomie si revenante ! . . . . . & çà fait honneur à une peinture. . . .

DEL. Allez donc, Fanchon.

FAN. J'y cours. *(Elle sort.)*

DEL. *(seule).* Ma mère ! . . . quelle est son erreur ! . . . Et je n'ai pas eu le courage de la désabuser ! . . . . Si j'avois osé lui déclarer plutôt ma foiblesse, elle m'auroit guidée ; elle m'auroit enseigné les moyens d'en triompher. . . . . Quoi ! j'aime, & j'ignore si je suis aimée ; que dis-je, hélas !

je suis sûre de ne pas l'être! . . . Il sacrifieroit tout à son ami! . . . Ah, que mon cœur est déchiré; que je suis humiliée, malheureuse, & mécontente de moi-même!

FAN. *(revenant.)* Mademoiselle, vla tout ce que j'ai trouvé.

DEL. C'est bon. . . . & . . . . & des pinceaux?

FAN. Eh, les vla. . . .

DEL. Ils sont détestables! . . . . Allez prendre ceux que vous trouverez dans le tiroir de ma petite table. . . .

FAN. Pardienne, mademoiselle, je ne vous ai jamais vue si difficultueuse. *(Elle sort.)*

DEL. *(arrangeant ses couleurs sur une palette.)* Je vais le peindre! . . . . Comment le pourrai-je? . . . . moi qui jamais n'osai fixer ce visage aimable & doux, dont chaque trait pourtant est gravé dans le fond de mon ame!

FAN. *(revenant.)* Mademoiselle, vla les pinceaux. . . . & pis vot' chère mère & toute la compagnie qu'arrivent . . .

DEL. *(à part.)* Ah, cachons mon trouble, s'il est possible! . . .

SCENE II.

Mad. DUCHEMIN, OPHEMON, CLEANTE, DELPHINE, VERCEIL.

OPHEMON.

ENFIN, nous voilà tous assemblés! . . . . *(A Delphine)* Mademoiselle, pardonnez-

moi de n'être pas venu plutôt, quoique je fusse chez Cléante; mais j'attendois mon fils, & il rentre dans l'instant. A présent nous sommes à vos ordres.

Mad. Duc. Tout est-il prêt, Delphine.

Del. Oui, maman.

Cle. Allons, allons, mademoiselle Delphine, à l'ouvrage.

Ver. *(à part.)* Comme elle a l'air triste!

Oph. Ah çà, d'abord, mademoiselle, il faut que vous ayez la bonté de placer mon fils.... là... comme cela, vis-à-vis de vous, sera-t-il bien?

Del. Oui, monsieur.

Oph. Asseyez-vous, Verceil...

Ver. Mais ne suis-je pas un peu trop loin?

Cle. *(à Delphine.)* Faut-il qu'il se rapproche? ....

Del. Mais .... comme il voudra .... *(Verceil se rapproche avec timidité.)*

Del. Le jour en effet est mieux à cette distance.... *(Verceil se rapproche encore un peu.)*

Ver. *(à part.)* Que mon ame est émue! .... Elle va donc être forcée d'attacher ses regards sur moi, & je pourrai la contempler sans contrainte! ...

Mad. Duc. Allons, ma fille, commencez. *(Delphine prend sa place; Verceil s'assied; Madame Duchemin s'assied auprès de sa fille, tire de son sac un ouvrage, & travaille. Ophémon & Cléante restent debout, & vont tantôt der-*

rière Delphine, & tantôt derrière Verceil. Après un moment de silence.)

CLE. *(bas à Ophémon).* Regardez donc Delphine . . . Voyez donc comme ses mains sont tremblantes !. . .

OPH. *(bas à Cléante).* Elle n'a pas encore ose lever les yeux sur Verceil !. .

CLE. *(haut).* Mademoiselle, vous êtes bien long-tems à broyer vos couleurs !. . . .

DEL. *(troublée).* Il eſt vrai. . c'eſt que. . il fait si froid aujourd'hui . . . j'ai un engourdiſſement dans les doigts.

CLE. En effet, votre main ne paroît pas bien sûre ! . . .

DEL. Je suis toujours comme cela . . . . *(A part).* Je ne sais ce que je dis ! . . .

CLE. Quoi ! vos mains tremblent naturellement ? . . . . je ne l'avois pas encore remarqué. . . .

Mad. DUC. *(travaillant toujours).* Mais quels contes vous faites-là. . . . . Allons, ma fille, finissez donc. . . .

DEL. *(à part).* Je ne puis surmonter mon embarras ! . . . Ah, qu'ai-je entrepris ! . . . *(Elle commence à peindre.)*

(Un grand silence.)

OPH. Mais, mon fils, quittez donc cette mine langoureuse, votre portrait sera d'une tristesse mortelle. . . . Mademoiselle, ordonnez-lui de sourire, je vous en prie. . . .

DEL. Je ne veux point gêner Monsieur . . . D'ailleurs, je trouve fort simple qu'il n'ait pas l'air gai ; se faire peindre, est une chose si ennuyeuse ! . . . .

VER. Ennuyeuse ! quelle expression ! quand c'est vous, mademoiselle, qu'on regarde & qu'on occupe. . . .

CLE. Fort bien, voilà de la galanterie !... Surement, mademoiselle est très-bonne à voir, & il est très-doux de fixer son attention de telle manière que ce puisse être ; mais cependant il faut convenir que de rester ainsi immobile pendant une heure, n'est pas une chose amusante... & la preuve en est, mon cher Verceil, que depuis que vous êtes-là, vous avez changé vingt fois de visage...

OPH. (*regardant le portrait*). Venez voir, Cléante ; en vérité, je trouve déjà de la ressemblance dans cette ébauche...

CLE. Mais oui... beaucoup...

OPH. Cela me fait un plaisir ! J'attache un grand prix à ce portrait ; car je le destine à ma future belle fille... Et j'espère que je pourrai faire ce présent avant six mois. . . .

VER. Six mois, mon père !

OPH. Oh, je sais bien que vous n'avez nulle envie de vous marier !.. Il est d'une indifférence, d'une insensibilité ! . . . Mais cependant je dois lui rendre justice, je l'ai vu amoureux il y a cinq ou six ans. . . .

VER. Moi ! . . .

OPH. Oui, oui, & très-amoureux ; c'étoit une première passion, & il n'y a que celle-là de véritable. . . .

VER. Une passion ! . . .

Mad. DUC. Qu'avez-vous, Delphine ?..

DEL. Maman. . . . . j'ai perdu mon pinceau... Ah, le voilà...

VER. Une passion! ... Quel nom vous donnez, mon père, à un léger mouvement de préférence qui ne dura qu'un instant ... Oui, je crois bien qu'on n'aime qu'une fois dans sa vie... Mais ce n'est que lorsque le choix du cœur est approuvé par la raison.

OPH. Tâchez, s'il vous plaît, de parler sans tant gesticuler; vous vous tenez si mal, que mademoiselle, depuis un moment, ne fait qu'effacer.

CLE. *(considérant le portrait.)* La ressemblance vient à merveille!..... Cependant, mademoiselle, ne trouvez-vous pas les yeux un peu trop grands? ...

OPH. En tout, il me semble que vous embellissez beaucoup mon fils; ne le pensez-vous pas?

DEL. Je le peins tel que je le vois....

Mad. DUC. *(regardant le portrait.)* C'est bien l'expression de sa physionomie!.... En vérité, pour une seule séance, ce portrait est surprenant... Mais que nous veut Fanchon?

SCENE III.

Mad. DUCHEMIN, OPHEMON, DELPHINE, VERCEIL, CLEANTE, FANCHON.

FANCHON.

MADAME!

Mad. DUC. Quoi?

FAN. C'est M. le Marquis de Limours qui a voulu entrer malgré moi....

DEL. *(se levant.)* Comment!...

(Tout le monde se lève.

FAN. Tenez, le voilà. *(Fanchon sort après avoir rangé le chevalet dans un coin du Théâtre.)*

SCENE IV.

Mad. DUCHEMIN, OPHEMIN, DELPHINE, CLEANTE, VERCEIL, LE MARQUIS.

VERCEIL *(à part).*

O CIEL!...

LE MARQ. *(à part).* J'ose à peine approcher!...

(Delphine veut sortir, le Marquis la retient par sa robe.)

LE MARQ. Ah, mademoiselle, arrêtez.. daignez m'écouter un instant!....

DEL. Que signifie cette violence?

LE MARQ. De la violence!.. Ah, n'êtes-vous pas sûre de ma soumission!.... Je ne viens ici que pour vous rendre l'arbitre de mon sort, pour recevoir enfin les lois que vous voudrez me prescrire..

DEL. Eh bien, monsieur.... ne me retenez point... ne me suivez pas, & oubliez-moi. *(Elle sort.)*

LE MARQ. Quel mépris!.. *(A Madame Duchemin.)* Et vous, madame, refuserez-vous aussi de m'entendre?...

Mad. DUC. Souffrez, monsieur, que j'aille rejoindre ma fille. *(Elle sort.)*

SCENE V.

LE MARQUIS, OPHEMON, VERCEIL, CLEANTE.

LE MARQUIS.

AH, Verceil, quel parti dois-je prendre ?

VER. Vous avez fait une grande imprudence en venant ici....

LE MARQ. Mon cher Cléante ... Monsieur Ophémon, conseillez-moi...

CLE. Je vous conseille, monsieur, de renoncer à Delphine...

LE MARQ. Y renoncer ! ....Je ne le puis ! ...

OPH. Mais quels sont vos projets ?

LE MARQ. De tout faire pour elle.... Parlez-lui, je vous en conjure.

OPH. L'attachement que j'ai voué à votre famille, monsieur, ainsi qu'à vous, doit m'empêcher de faire une démarche contraire à votre gloire & à vos vrais intérêts.

LE MARQ. Je n'ai donc plus d'espoir qu'en vous, M. Cléante !

CLE. Permettez-moi de vous dire, monsieur, que Delphine paroît trop prévenue contre vous, pour que je puisse me charger d'une semblable commission.

LE MARQ. A qui donc m'adresserai-je ?

OPH. Ne consultez que la raison, elle seule doit nous guider, & peut nous consoler des sacrifices qu'elle exige. Venez, Cléante.

(Il sort, Cléante le suit.)

SCENE VI.

VERCEIL, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

EH bien, Verceil, suis-je assez humilié, avili ! . . .

VER. Je vous l'avois bien dit, Delphine a conservé contre vous le plus vif ressentiment. . . .

LE MARQ. Mais quand j'offre de réparer mes torts, mes injustices ; quand j'implore avec soumission la faveur légère d'un instant d'entretien, me traiter avec tant de mépris ! L'avez-vous remarqué, Verceil ? Quels regards dédaigneux elle a jetés sur moi ! Elle m'ordonne de la fuir, de l'oublier. . . Oui, je le dois ; la vanité, la raison, tout me le prescrit. . . . Mais je ne puis vivre sans elle. . . . Cette absence si longue que je m'étois imposée, n'a donc servi qu'à me faire connoître la force invincible du sentiment funeste qui me domine ! . . . Cher Verceil, je vois couler vos pleurs. . . . vous gémissez de l'abaissement honteux d'un malheureux ami. . . . Ah, croyez du moins que cette compassion généreuse adoucit mes peines ! . . . .

VER. Si je vous plains ! . . . . Ah, je conçois tous les tourmens de votre cœur déchiré ! . . . Eh bien, fuyons, quittons Paris . . . Je suis prêt à vous suivre. . . . Je vous ai vu le proje

d'aller en Italie; partons.... la dissipation d'un long voyage vous rendra peut-être à vous-même..... Disposez de moi; vous êtes malheureux.... j'abandonne tout pour vous...

LE MARQ. Ah, je connois ton cœur!.... Mais pourrois-je abuser à cet excès de ton indulgente & tendre amitié?... Pourquoi, cher Verceil, vous, heureux autant que sage, pourquoi renonceriez-vous aux charmes que Paris vous offre, pour vous associer aux chagrins d'un insensé que rien ne pourra guérir!.... Cependant, je partirai, oui, je vous le promets; mais restez, je l'exige, je le veux...

VER. Non, non, je vous suivrai.... je le desire avec ardeur, & j'y suis décidé.... Je vous conjure seulement de presser notre départ...

LE MARQ. Pensez-vous que cette résolution puisse surprendre Delphine? Croyez-vous qu'au fond de l'ame elle n'en soit pas piquée?

VER. Delphine a de l'élévation, mais point d'orgueil...

LE MARQ. Si j'étois sûr qu'elle n'eût que du dépit contre moi!... si je pouvois me flatter de lui plaire & d'en être aimé!... Du moins elle est incapable de tromper.... C'en est fait, je cède à mon destin!... Je veux lui faire connoître mon cœur....

VER. Que dites-vous?...

LE MARQ. Vous voyez ma foiblesse;

j'en rougis, mais je ne puis la surmonter... Jusqu'ici je n'ai eu que des projets vagues: ce matin encore, je ne voulois voir Delphine que pour obtenir mon pardon, & lui donner l'espoir qu'un jour je pourrois lui sacrifier tous les préjugés qui s'opposent à mon bonheur.... A présent je suis décidé..... Qu'elle me rende son estime, qu'elle me dise qu'elle pourra m'aimer, & je l'épouse sans différer davantage...

VER. Y pensez-vous?

LE MARQ. Mon parti est pris. Il seroit inutile d'essayer de le combattre. Vous m'avez dit déjà tout ce que la raison & l'amitié peuvent inspirer de plus solide; vous employeriez désormais de vains efforts pour me dissuader....

VER. Et comment instruirez-vous Delphine de cette subite résolution? Elle ne veut ni vous voir, ni recevoir vos lettres....

LE MARQ. Vous lui parlerez, mon cher Verceil....

VER. Qui, moi?...

LE MARQ. Oui, voilà le seul service que vous puissiez me rendre. Vous lui direz que je l'aime plus que jamais; que sa fierté & son noble ressentiment n'ont fait que redoubler un sentiment si tendre; & qu'enfin, si son cœur ne m'est pas contraire, je lui demande à genoux de m'accorder sa main. .... Mais qu'avez-vous, Verceil? vous paroissez rêver, vous ne m'écoutez pas!....

VER. Non, non, n'espérez point que je

puisse accepter une semblable commission... Eh, parlez, parlez vous-même; Delphine & sa mère, enchantées d'une proposition si formelle, n'hésiteront pas un instant.... *(Il veut sortir.)*

LE MARQ. *(l'arrêtant.)* Arrêtez... où courez-vous?...

VER. Je ne sais...

LE MARQ. Ah, Verceil, voulez-vous m'abandonner?

VER. Je ne puis ni ne dois vous servir dans un projet qui vous brouillera sans retour avec vos parens, vos amis...

LE MARQ. Vous me resterez.... D'ailleurs, ne suis-je pas mon maître?... Si le Ciel m'eût conservé un père, une mère je respecterois en eux les préjugés que je n'ai pas: mais je suis libre; j'aime, j'aime passionnément, depuis trois ans, l'objet le plus aimable & le plus vertueux; rien n'a pu l'arracher de mon cœur; je cede à ce penchant si doux; quelle ame sauvage pourroit me condamner, ou du moins me refuser de l'indulgence?

VER. Mais en formant une alliance aussi disproportionnée, vous donnez l'exemple le plus dangereux...

LE MARQ. Eh, jamais les mésalliances n'ont été plus communes; si Delphine, avec une naissance encore au-dessous de la sienne, avoit deux cents mille livres de rentes, & que même elle n'eût aucun des charmes qui la distinguent, quel grand Seigneur re-

fuseroit de l'épouser ? . . . Eh bien, je ferai par enthousiasme pour les talens & les vertus, ce que le seul amour de l'argent a fait faire à tant d'autres . . . Enfin, n'en parlons plus, mon cher Verceil, je vous demande, non des conseils, mais un service dont dépend tout le bonheur de ma vie.

VER. *(à part).* Ah, quelle pénible épreuve ! . . .

LE MARQ. Promettez-moi donc de voir Delphine, de lui parler aujourd'hui même. . .

VER. Non. . . je ne puis m'y résoudre. . .

LE MARQ. Mais . . . préjugés à part, blâmez-vous mon choix ?

VER. Moi, le blâmer ! . . . Ah, Delphine est digne du sacrifice que vous voulez lui faire ! . . .

LE MARQ. *(avec émotion).* Croyez-vous que je sois haï . . . . . & que son cœur soit prévenu pour un autre ?

VER. Si je l'eusse pensé, je vous en aurois averti. Non, je suis persuadé qu'elle recevra vos offres avec autant de sensibilité que de reconnoissance. . .

LE MARQ. Eh bien, mon ami, quand vous voyez que ma résolution est inébranlable, qui peut donc vous empêcher de me servir ? . . .

VER. Tout autre, peut-être, parlera mieux que moi. . .

LE MARQ. *(avec étonnement).* Comment ! . . . Verceil. . . vous vous troublez. . . Juste Ciel, que me laissez-vous entrevoir ! . . .

Je puis me vaincre. . . . je puis même me sacrifier à l'amitié ! . . . mais si j'étois abusé, trahi ! . . .

VER. Trahi ! . . . Ce soupçon entre dans ton cœur, & ta bouche ose l'exprimer ! . . .

LE MARQ. Ah, pardonne. . . Ce lâche mouvement des ames basses, la défiance, n'est pas dans mon caractère, tu le sais. . . Mais j'ai la tête tournée. . . je ne suis plus à moi. . . Ah, daigne excuser la coupable imprudence d'un emportement passager ; va, je te connois, & m'abandonne à toi.

VER. Le mot cruel qui vous est échappé, demande une explication ; je vais vous la donner : je n'ai jamais remarqué que Delphine eût la moindre préférence pour moi ; je suis très-sûr qu'elle ne peut imaginer qu'elle ait fait la plus légère impression sur mon cœur ; je desire avec ardeur votre bonheur & le sien ; voilà ce que je puis protester par tous les sermens. . .

LE MARQ. C'en est assez. . . . cette explication même étoit inutile ; en avez-vous besoin avec moi, cher Verceil ? Un mot, un seul mot de vous ne suffira-t-il pas toujours pour dissiper mes craintes & me rendre toute la confiance que je dois à cette délicatesse, à cette exacte probité, qui, pour jamais, m'ont attaché à vous ? . . . Enfin, mon ami, accordez-moi mon pardon : & pour me prouver que je n'ai perdu aucun de mes droits, promettez-moi de parler à Delphine. . .

VER. Mais le puis-je, quand vous m'avez soupçonné! . . .

LE MARQ. Ah, fussiez-vous en secret mon rival, je m'en fierois à vous. . .

VER. Vous ne vous tromperiez point. . . . mais voyez encore Cléante, peut-être voudra-t-il consentir. . . .

LE MARQ. Non, il m'a refusé; je n'ai d'espoir qu'en vous seul: d'ailleurs, après ce qui vient de se passer entre nous, je trouve une douceur extrême à vous donner cette preuve de confiance. . . .

VER. *(à part)*. O Delphine! . . .

LE MARQ. Parlez. . . . répondez donc, mon ami.

VER. Nous nous oublions ici. . . . . Sortons, venez chez moi . . . . donnez-moi le tems de réfléchir. . .

LE MARQ. Venez, mon cher Verceil. . . . je ne vous quitterai point que je n'aye obtenu cette preuve touchante de votre amitié!

VER. *(à part, en s'en allant)*. Hélas à quel extrémité je me trouve réduit! . . . .

(Ils sortent.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DELPHINE, *seule.*

ENFIN, me voilà seule! . . . Ah, dans quelle affreuse contrainte s'est écoulé ce jour pour moi! . . . Toujours au moment de me trahir! . . . Verceil. . . se peut-il que l'excès de mon trouble lui soit échappé? . . . Non, non, il ignore tout ce que j'ai souffert . . . l'indifférence ne remarque rien. *(Elle s'assied vis-à-vis du portrait de Verceil.)* Depuis tantôt sur-tout, j'éprouve un serrement de cœur, un abattement qui m'ôtent presque entièrement l'usage de la raison. . . *(Elle regarde le portrait.)* Comme j'ai mal rendu ses traits! . . . Ce ne sont point-là ses yeux, ces yeux touchans qui expriment si bien toutes les vertus de son ame! . . . *(Elle prend ses pinceaux; elle peint.)* Quelle tendresse il a pour son père . . . pour son ami! . . . Ne peut-il donc aimer que ces deux seuls objets? . . . *(Elle peint toujours.)* Cependant aujourd'hui, à cette même place, deux fois j'ai cru le voir s'attendrir en me regardant! . . . Peut-être a-t-il pénétré mon secret! peut-être me plaint-il! . . . Quoi, je n'obtiendrois d lui qu'une humiliante compassion! . . . . .h, que plutôt il ignore à ja-

mais un malheureux sentiment, que j'abjurerois, que je saurois surmonter, s'il devoit m'exposer au tourment insupportable d'en rougir à ses yeux!... Ah, s'il se croit aimé, je le désabuserai... oui, j'en aurai le courage!... On vient... essuyons mes pleurs; Dieu, c'est lui!...

SCENE II.

DELPHINE, VERCEIL.

DELPHINE *(se levant avec effroi).*

COMMENT lui cacher que je m'occupois de lui, que je pleurois!...

VER. *(à part).* La voilà!... Ciel, donnez-moi la force de garder ma promesse!...

(Il s'arrête.)

DEL. Faisons emporter ce portrait!... Fanchon... Fanchon...

VER. *(à part).* Elle paroît agitée, troublée... *(il s'approche)* Mademoiselle, pardonnez...

DEL. *(à part, détournant le visage).* Fanchon... Elle ne vient point, sortons... Mes jambes tremblent... je n'en puis plus...

(Elle tombe sur sa chaise.)

VER. Dieu!... Qu'avez-vous?.... Quelle pâleur!...

DEL. Ce n'est rien. . . j'ai pensé. . . j'ai cru, lorsque vous êtes entré, reconnoître la voix du Marquis de Limours, & . . .

VER. Et cette voix peut vous causer une aussi violente émotion! . . . *(Il tombe dans la rêverie.)*

FANCHON *(survenant)*. Me voilà, mademoiselle; n'avez-vous pas appelé? . . .

DEL. *(se levant)*. Oui. . . emportez ce chevalet. . .

FAN. *(regardant le portrait.)* Ah, ah, vous venez d'y travailler encore. . .

DEL. Allez. . .

FAN. Vlà les yeux tout finis. . . Ma fine, à présent, c'est monsieur tout craché. . .

DEL. *(avec impatience)*. Mais, allez donc, Fanchon. . .

FAN. *(à part, emportant le chevalet)*. Je ne sais sus quelle herbe al a marché aujourd'hui, je ne l'ai jamais vue grognon comme çà. . . *(Elle sort)*.

DEL. *(à part)*. Il rêve. . . sachons ce qui l'occupe, & si j'ai détourné ses soupçons. . . *(Haut)*. La frayeur que j'ai témoignée a paru vous surprendre; cependant, monsieur, quand vous réfléchirez à la conduite de M. de Limours. . .

VER. *(avec un sang-froid affecté.)* Moi! mademoiselle! . . . je ne suis point surpris. . .

DEL. Je dois le haïr, vous le savez. . .

VER. Le haïr! . . . je n'ai nuls droits qui puissent me faire prétendre à votre con- . . . mais en même-tems, mademoi-

selle, j'osois me flatter de n'avoir jamais rien fait qui dût vous décider à vouloir me tromper. . .

DEL. Comment ! . . .

VER. La haine dans un cœur tel que le vôtre ne peut produire des agitations si tumultueuses. . . Je les reconnois, ces vives & profondes émotions, je ne les ai que trop éprouvées. . . & jamais je n'ai su haïr. . .

DEL. *(à part.)* Qu'entends-je, O Ciel ! . . . il aimoit. . . il aime encore, sans doute . . . eh, qui donc ? . . .

VER. Enfin, mademoiselle, je me félicite d'avoir découvert votre secret. . . j'étois chargé d'une commission qui m'embarrassoit . . . je vous abordois avec crainte . . . maintenant. . . je suis rassuré. . .

DEL. Qu'allez-vous me dire ? . . .

VER. *(d'une voix foible & basse).* Que le Marquis de Limours vous adore, & qu'il vous offre sa main. . .

DEL. *(à part.)* Il pâlit ! . . . Il rougit ! Ah, que dois-je croire ! . . .

VER. Il ne demande point qu'un nœud secret vous unisse. . . il met sa gloire à vous aimer. . . enfin, j'ai fait ma commission. . . *(A part)* Je puis maintenant aller cacher ma foiblesse & mon désespoir. . . *(Il fait quelques pas.)*

DEL. Et vous n'attendez pas ma réponse ?

VER. Ah, je la devine. . .

DEL. *(à part).* Ses yeux se remplissent de larmes ! . . . Non, je ne m'abuse point ! . . .

VER. *(à part).* Depuis un moment, quelle joie vive & pure anime tous ses traits ! . . . Fuyons un spectacle qui me tue ! . . .

DEL. Arrêtez ! . . .

VER. Eh, pourquoi me retenir ?

DEL. Ma situation est embarrassante. . . le doute. . . & l'incertitude me troublent encore. . .

VER. Il est doux, je le conçois, d'entendre répéter l'assurance qui nous charme. . . Eh bien, mademoiselle, vous êtes aimée autant que vous méritez de l'être. . .

DEL. *(à part).* Son dépit est visible, ce n'est point une illusion. . . *(Haut).* A quoi dois-je me décider ? . . . Que me conseillez-vous ? . . .

VER. *(impétueusement).* Moi, vous conseiller ! . . . Ah, c'en est trop. . . *(D'un ton plus calme).* N'êtes-vous pas déterminée ? . . . Pourquoi donc cet artifice indigne de vous ? . . . Pourquoi chercher à dissimuler un penchant aussi raisonnable que légitime ? . . .

DEL. Non, je n'ai point d'artifice. . . je voudrois vous faire connoître mes sentimens . . . mais une juste réserve m'empêche de m'expliquer. . .

VER. Ne vous contraignez point. . . cet aveu seroit superflu. . .

DEL. Je dois penser cependant. . . que vous auriez quelque plaisir à l'entendre. . .

VER. *(avec une extrême contrainte.)* Je suis

. . . en effet. . . sensible. . . autant qu'il m'est possible, au bonheur du Marquis. . . mais. . . . mademoiselle, à cet égard vous ne me laissez aucun doute. . . je vais le rejoindre & vous l'envoyer. . .

DEL. Me l'envoyer! . . . Non, non. . .

VER. Il m'attend chez Cléante.

DEL. *(après un moment de réflexion).* Eh bien, qu'il vienne. . . je lui parlerai. . .

VER. Ah! je l'avois prévu. . . Adieu, mademoiselle. *(A part)* J'allois éclater! . . . ah! le repos, la raison, le bonheur, j'ai tout perdu! *(Il sort précipitamment.)*

SCENE III.

DELPHINE, *seule.*

ENFIN, j'ai donc lu dans son ame! . . . Verceil! il m'aimoit! & se sacrifioit à l'amitié! La récompense d'un si noble effort, de cet excès de générosité, il la trouvera dans mon cœur! . . . Verceil! qu'il m'est cher! . . . il m'aime! . . . ce n'est point un songe, une illusion! . . . Cependant il est sorti désespéré! . . . mais pouvois-je le désabuser, quand ma mère ignore encore mes sentimens? . . . Ah! j'en suis sûre, elle les approuvera; courons la chercher. . . *(Elle fait quelques pas pour sortir.)* La voici! . . . mais Ophémon est avec elle. . . je n'oserai jamais m'expliquer devant lui.

SCENE IV.

OPHEMON, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

OPHEMON *(à Madame Duchemin).*

JE vois Delphine, elle vous apprendra ce que mon fils n'a pu nous dire...

Mad. DUC. Delphine, Verceil vous quitte dans l'instant ?

DEL. Oui, maman...

Mad. DUC. Nous venons de le rencontrer, il avoit l'air interdit, agité ; nous avons voulu le questionner, il a pris la fuite sans nous répondre.

DEL. Maman. . . le Marquis de Limours l'avoit chargé de me parler...

OPH. *(regardant Delphine, à part).* Quel air de satisfaction ! . . . *(Haut).* Eh bien, mademoiselle, le Marquis vous offre sa main ? . . . Qu'avez-vous répondu ? . . .

DEL. Mais... j'ai consenti à le voir... il va venir, sans doute...

OPH. *(à part).* Ah, tous mes projets sont renversés !

DEL. Je lui répondrai devant vous, maman... J'allois tout-à-l'heure vous chercher, pour vous ouvrir mon ame toute entière...

Mad. DUC. Tels que soient vos sentimens, ma fille, je vous laisse la liberté de

disposer de vous-même, & je vous connois assez pour être sûre que l'ambition n'aura jamais le pouvoir de vous décider seule dans votre choix.

DEL. *(baisant la main de sa mère).* Ah, maman ! . . . .

OPH. *(à part).* Et cependant ce n'est qu'à l'ambition qu'elle sacrifie Verceil ! . . . A quel excès je m'étois abusé sur son caractère ! . . .

Mad. DUC. On vient. . . c'est le Marquis.

DEL. Maman, vous me permettez donc de lui parler sans déguisement ? . . . .

Mad. DUC. Je vous le préscris, & vous le devez. . .

DEL. J'obéirai. . .

OPH. *(à part).* Voyons quelle sera la fin de tout ceci ! . . .

SCENE V.

LE MARQUIS, OPHEMON, CLEANTE, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

LE MARQUIS *(à Cléante).*

MALGRE l'espoir qu'on vient de me donner, je ne puis encore approcher d'elle qu'en tremblant ! . . .

DEL. *(à part).* Je ne vois point Verceil ! . . .

OPH. *(à Delphine)*. Voilà le Marquis. . . Peut-être, mademoiselle, ne desirez-vous de lui parler qu'en présence de Madame votre mère ? . . .

DEL. Non, monsieur, restez. . . Vous ne pouvez ni me gêner, ni me contraindre. . .

LE MARQ. Enfin, mademoiselle, il m'est donc permis. . .

DEL. Souffrez, monsieur, que j'ose d'abord vous demander ce qu'on vous a dit ? . . .

LE MARQ. Que vous étiez instruite de mes sentimens, & que vous daignez consentir à me voir.

DEL. J'ai cru, monsieur, devoir cette déférence à l'honnêteté de vos intentions. . .

CLE. *(à part, regardant Delphine)*. Elle a l'air bien contraint & bien froid ! . . .

DEL. J'ai voulu enfin vous prouver ma reconnoissance & mon estime, les seuls sentimens que vous puissiez attendre de moi. . .

LE MARQ. Ils ne suffisent, si vous me laissez l'espérance, qu'avec le tems il ne sera possible d'en obtenir de plus doux. . .

DEL. Ne pas les éprouver, & vous les promettre, seroit vous tromper. . . Non, monsieur, quand vous daignez oublier la distance extrême qui nous sépare, je serois indigne du sacrifice que vous voulez me faire, si je l'acceptois sans pouvoir vous offrir un sentiment égal au vôtre. . . . Ah ! ce que l'amour donne, l'amour seul peut le payer. . .

& je rougirois de vos bienfaits, si vous n'en trouviez pas tout le prix dans mon cœur. . .

Le Marq. Quel cruel discours, ô Ciel !

Mad. Duc. *(à part).* Ma surprise est extrême ! . . .

Oph. *(à part.)* Ah, quelle étoit mon injustice ! . . .

Cle. Trop de délicatesse, Delphine, peut-être vous égare. . .

Del. L'ambition, sans doute, s'expliqueroit autrement ; mais je ne connois que le langage de l'honneur & de la vérité.

Le Marq. Je demeure confondu ! . . . Enfin, mademoiselle. . . vous refusez mes offres ? . . .

Del. Elles m'honorent, elles m'inspirent la plus vive reconnoissance ; mais je ne puis ni ne dois les accepter. Un jour, monsieur, croyez-le, vous me saurez gré de ma franchise. Toute union disproportionnée finit par être malheureuse ; quand la passion s'affoiblit, on commence à soupçonner d'ambition l'objet pour lequel on a tout fait ; doute affreux, qui seul peut empoisonner le bonheur le plus pur. . . D'ailleurs, n'avez-vous pas des parens, qu'une semblable folie auroit réduits au désespoir ? Qui, moi, j'aurois pu me résoudre à porter le trouble & la désunion dans une famille heureuse & respectable ? je me serois exposée aux malignes interprétations du monde, à cette envie secrette & basse qu'inspire toujours une fortune inattendue ? La calomnie m'auroit accusée de manége, d'ar-

tifice, de vous avoir séduit enfin. . . Eh, comment s'entendre reprocher d'avoir avili ce qu'on aime ! . . . Je n'aurois pu supporter cette réunion de peines, d'injustices, & d'humiliations. . . Rien ne décourage, rien ne rebute l'ambition & l'intérêt ; mais l'ombre d'un soupçon offensant, flétrit & désespère un cœur noble & généreux. Non, ce sort brillant & malheureux n'étoit pas fait pour moi ; & même quand j'aurois partagé les sentimens dont vous m'honorez, j'ai trop de délicatesse, & d'orgueil peut-être, pour qu'il vous eût été possible d'assurer jamais le bonheur de ma vie.

OPH. *(à part).* O trop heureux Verceil !

Mad. DUC. *(bas à Delphine).* Ah, Delphine, devois-je si tard pénétrer votre secret ?

DEL. Hélas, je n'ai jamais voulu vous le cacher !

LE MARQ. *(revenant à lui après une profonde rêverie.)* L'étonnement, l'admiration... la douleur. . . le doute. . . mille mouvemens confus & différens m'agitent tour-à-tour. . . A quelle idée dois-je m'arrêter ? . . . Quel sentiment doit dominer dans mon cœur ?

OPH. L'estime & la reconnoissance, que vous ne pouvez refuser à tant de noblesse & de candeur.

LE MARQ. *(d'un air égaré.)* Où est Verceil ? . . . Pourquoi ne m'a-t-il point suivi ?

CLE. Il est resté chez moi. . .

OPH. Allez le chercher, mon cher Cléacte ! *(Bas à Cléante).* Mais ne le prévenez

CLE. *(bas à Ophémon).* J'entends... soyez tranquille. *(Il sort.)*

LE MARQ. *(avec une fureur concentrée).* Enfin, je suis haï... mes offres sont méprisées... l'amitié m'abandonne !.... je perds tout à la fois !.... Ah, Delphine, vous seule pouvez calmer le trouble affreux qui m'égare... Si vous lisiez au fond de mon ame... vous frémiriez de votre funeste ouvrage... Ce cœur que vous dédaignez, n'est point peut-être au-dessous du vôtre... mais il est profondément blessé !.... Craignez des transports... que la contrainte & l'incertitude rendent encore plus violens !.... Craignez enfin l'œil pénétrant... de l'amour & de la jalousie !....

DEL. Que peut redouter l'innocence ? Je m'affligerois de votre injustice ; mais je n'en pourrois être effrayée... Que vous ai-je promis ? Vous ai-je trompé ?... De quoi vous plaignez-vous ?....

LE MARQ. Quel ascendant vous avez sur moi !.... Quoi donc, devez-vous le conserver encore, même en m'ôtant toute espérance !... *(A Madame Duchemin).* Ah, madame ! Ah, Delphine ! prenez pitié d'un malheureux, digne du moins de votre intérêt & de votre amitié...

Mad. DUC. J'entrevois vos soupçons, & je vais vous répondre avec franchise. Jusqu'à ce moment, je ne connoissois pas les vrais sentimens de Delphine ; cet entretien vient de m'ouvrir les yeux : je crois, comme vous, que son cœur n'est plus libre ; mais puisqu'il

s'est donné sans mon aveu, il ne s'est point déclaré, soyez-en sûr; & celui qu'elle préfère, ignore encore son secret.

LE MARQ. *(accablé).* Ah, Ciel!

OPH. Un penchant involontaire peut-il exciter votre ressentiment?

LE MARQ. Vous le connoissez donc, ce penchant? . . . Un ingrat, un ami perfide osa vous le confier? . . .

OPH. Vous seul êtes ingrat, quand vous doutez de lui! . . . Le malheureux, consumé par la passion la plus violente, se refusa jusqu'à la douceur de m'en entretenir: j'ai su pénétrer son secret; mais il eut la force & la vertu de le cacher à celle qu'il adoroit. . . Il vous sacrifioit, sans murmure, & l'amour & le bonheur. . . & vous l'accusez, & vous le haïssez! . . .

LE MARQ. Seroit-il possible qu'il eût eu tant d'empire sur lui-même! . . . Voir chaque jour Delphine, l'aimer & se taire! Ah, s'il est vrai, sans doute il est digne de son bonheur! . . . En effet. . . il vouloit aujourd'hui même partir avec moi, quitter Delphine! . . . Il combattoit de bonne foi! . . . Puis-je me le persuader? . . . Ah, Delphine, je n'en croirai que vous. . . Parlez. . . vous seule pouvez me convaincre, & me faire connoître mon injustice.

DEL. *(avec douceur & timidité).* Jamais votre ami ne m'a parlé que de vous. . . Je pensois que l'amitié seule occupoit & remplissoit son cœur. . . & lui, il croit encore que je vous aime. . . Voilà l'exacte vérité.

Le Marq. Il croit que vous m'aimez ! ... Ah, qu'il sera dédommagé des tourmens qu'a pu lui causer une si folle erreur ! . . . Mais je ne veux plus vous parler d'un amour insensé, qui ne pourroit désormais que justifier votre haine ! . . .

Del. Ma haine ! . . . Quelle injuste & cruelle expression ! ah ! plutôt, laissez-moi me flatter que mon amitié, ma tendre estime pourront un jour vous consoler. . . Abjurez une foiblesse indigne de vous...Cet ami, qui vous fut si cher, vous a donné l'exemple du courage & de la générosité ; osez l'imiter ; en égalant sa vertu, vous cesserez de le haïr, &, raccommodé avec vous-même, devenu l'objet de notre admiration, vous oublierez facilement vos peines & l'amour.

Le Marq. Qu'entends je. . . Ah, qui peut vous résister. . . Oui, je justifierai vos desirs & votre espérance. . . C'en est fait, vous triomphez ! . . . Je pardonne à Verceil sa félicité. . . Oui, je ferai plus. . . . j'aurai le courage de l'en instruire. . . Qu'il apprenne de ma bouche. . . qu'il est aimé, & qu'il conserve son ami. . .

Del. Ah, monsieur ! . . .Mais, maman. . . dois-je avouer ? . . .

Mad. Duc. Je ne puis, ma fille, qu'approuver votre choix, si monsieur Ophémon pouvoit consentir. . .

Oph. Douteriez-vous de ma réponse & de ma joie ! . . .

Del. Eh bien, vous direz donc à votre ami, que sa tendresse pour vous, son affec-

tion pour son vertueux père, ont fait naître le penchant que j'ai pour lui ! . . . *(Elle lui tend la main).* Et dites-lui encore, que l'excès de votre générosité met le comble à mon bonheur.

LE MARQ. Votre bonheur ! . . . Il deviendra le mien, n'en doutez pas ! . . . Delphine ! . . . Je vois couler vos pleurs ! . . . *(Il se jette à ses pieds en tenant toujours sa main).* Ah ! ne me plaignez plus ; vous m'avez élevé au-dessus de moi-même !...

SCÈNE VII, *& dernière.*

Madame DUCHÊMIN, DELPHINE, LE MARQUIS, OPHEMON, CLEANTE, VERCEIL.

VERCEIL *(appercevant le Marquis aux genoux de Delphine).*

QUE vois-je ! Ciel ! . . . Où m'avez-vous conduit ? . . . . Par quelle injuste tyrannie veut-on que je sois témoin ! . . . Ah, laissez-moi fuir ! . . . .

LE MARQ. *(se levant & courant l'arrêter).* Arrête Verceil ! . . .

VER. En vain vous voulez me retenir ! . . . Je vous dis un éternel adieu. . . . Sachez enfin tout ce que j'ai souffert. . . Ne me retenez plus. . . Connoissez votre rival ! . . .

LE MARQ. *(l'embrassant).* Reconnois ton ami, apprends ton bonheur, Delphine est à toi ! . . .

VER. Dieu ! . . .

LE MARQ. Elle t'aime ! . . .Sois heureux, tu le mérites, & que la main de l'amitié vous unisse !

VER. Delphine ! . . . mon ami ! . . . Se pourroit-il ! . . .

CLE. Quel heureux changement ! . . .

OPH. O mon fils, tous mes vœux sont exaucés ! . . .

VER. Et vous consentez ! . . . & Delphine ! . . . Non, l'on me trompe, l'on m'abuse ! . . . Ah, mon père ! . . .

Mad. DUC, Parlez, ma fille ! . . .

DEL. *(à Verceil).* Quand l'amitié généreuse a daigné me servir d'interprète, pouvez-vous encore conserver quelque doute ?...

VER. Delphine, vous m'aimez ! . . . Delphine est à moi ! . . . Mais, grand Dieu ! . . . trop cher & trop sensible ami. . . que deviendrez-vous ? . . . Ah, je n'ose me livrer à mes transports ! . . . Vous êtes malheureux, mon bonheur me paroît un crime ! . . . Quoi, les tourmens que j'éprouvois tout-à-l'heure, ont passé dans ton ame ! . . . Cette idée me déchire, elle empoisonne toute ma félicité.

LE MARQ. Peux-tu t'affliger sur mon sort, quand je conserve un ami tel que toi, & quand j'obtiens l'estime de Delphine ? Plus le sacrifice que je fais est pénible,

plus il doit me satisfaire & m'énorgueillir ! Ah ! Verceil, vous avez trop d'élévation pour pouvoir vous étonner de l'empire de la raison, & pour plaindre le cœur qui triomphe de lui-même ! . . . . Delphine, Verceil, chers objets de tous les sentimens de mon ame, soyez heureux, je le serai par vous. . . J'ai perdu les illusions fragiles de l'amour, mais l'amitié me reste, j'ai retrouvé la vertu. . . Ah, voilà les véritables sources de la paix & du bonheur.

(La toile se baisse.)

FIN.

Printed by T. DAVISON,
Whitefriars.